RE

L'illustre de
admirables di
France, que ce
d'opprobre. S
elle lui dira : V
serez déshonor
c'est une mère
ses enfants sans
mais les êtres
leur mère, et se
ritent pas de
humains ; ils o
u-dessous des
s plus secret
rtout où la lu
ire pénétrer
cherchez des ra
déviation de la
verez que d'ign
ront de la fonts
instincts de l'or

Quels sont d
ment les connai
porter sur leur c
" et d'autre, dit
" côté les plus
" nies, les plus
" sophistes, des
" Quand vous n
" tion, vous vou
" bonne compag
" vaise. " Un
sait : " Lorsqu'o
devient soldat.
tout chrétien do

Depuis bien lo
étouffant au fon
la conscience, co
par l'épouvanta
contre la Religio
franchement en
Schwedenberg
comme des frère
main pour les r
famille, et les
S'ils se proclam

(1) Reproduit du
1850. En dépôt à la

DEFENSE

DE LA

RELIGION ET DU SACERDOCE,

OU

Reponse a la Presse Socialiste. (1)

Par mr Proulx V.G.

I.

L'illustre de Montalembert disait dans un de ses admirables discours à l'Assemblée nationale de France, que celui qui outrage une femme se couvre d'opprobre. Si cette femme est douée d'énergie, elle lui dira : Vous pouvez me vaincre, mais vous serez déshonoré. L'Eglise est plus qu'une femme, c'est une mère. Une mère ne saurait voir périr ses enfants sans gémir et verser des larmes amères ; mais les êtres dénaturés qui déchirent le sein de leur mère, et se réjouissent de ses soupirs, ne méritent pas de tenir une place honorable parmi les humains ; ils outragent la nature, ils se rabaissent au-dessous des êtres inintelligents. Cherchez dans les plus secrets réduits du cœur humain, scrutez partout où la lumière céleste de la conscience a pu faire pénétrer ses rayons, cherchez des motifs, cherchez des raisons qui expliquent cette énorme déviation de la nature humaine, vous n'en trouverez que d'ignobles et d'infâmes ; toutes rejailliront de la fontaine bourbeuse des plus misérables instincts de l'organisme animal.

Quels sont donc les ennemis de l'Eglise, comment les connaître, et quel jugement devons-nous porter sur leur caractère ? " Pesez les voix de part " et d'autre, dit le comte de Maistre, et voyez d'un " côté les plus grands hommes, les plus grands gé- " nies, les plus grandes vertus, et, de l'autre, des " sophistes, des demi-savants, des cœurs corrompus. " Quand vous ne sauriez pas un mot de la ques- " tion, vous vous décideriez par votre goût pour la " bonne compagnie, et votre aversion pour la mau- " vaise. " Un savant distingué, M. Thomas, disait : " Lorsqu'on attaque la patrie, tout citoyen devient soldat. Lorsque la Religion est combattue, tout chrétien doit s'armer pour la défendre. "

Depuis bien longtemps les écrivains de l'*Avenir*, étouffant au fond de leurs cœurs les suggestions de la conscience, consternent toutes les âmes honnêtes par l'épouvantable hardiesse de leurs calomnies contre la Religion, leur mère. S'ils se déclaraient franchement enfants de Luther ou de Calvin, de Schwedenberg ou de Ronge, nous les plaindrions comme des frères égarés, nous leur tendrions la main pour les ramener avec amour au sein de la famille, et les recevrions avec une indécible joie. S'ils se proclamaient hautement déistes sincères, nous tenterions de leur prouver que le Dieu dont ils veulent bien reconnaître l'existence s'est manifesté aux hommes par la révélation et la rédemption ; qu'il leur a donné des règles de vie, révélé des principes et des vérités immûables qui sont la base des mœurs et le fondement des sociétés sur la terre ; qu'il a promis enfin à leurs espérances une félicité surhumaine, qu'il leur réserve dans les trésors de sa justice et de sa puissance. Enfin s'ils se disaient spinosistes, pyrrhoniens, payens ou athés, nous entreprendrions, par amour, de débrouiller le chaos de leur intelligence, de faire pénétrer la lumière par quelque soupirail dans cette caverne habitée par des fantômes, cette lumière céleste que Dieu a départie à tout homme pour le diriger ici-bas ; peut-être, avec la grâce, pourrions-nous faire disparaître les vapeurs qui les enveloppent et les aveuglent. Mais ce qui consterne et abat, c'est que ces impies s'affublent du manteau des catholiques, et s'honorent d'un titre si noble pour le mieux flétrir. On les voit, couverts de ces saintes livrées, s'attaquer à l'édifice sacré de l'Eglise et tenter de l'ébranler depuis le faîte jusqu'à sa base. Dans leur fureur, ils défigurent, ils souillent, ils dégradent, à l'imitation des hérésiarques de l'Allemagne au seizième siècle, toutes les pierres qui le composent, les unes après les autres, avec un acharnement digne de l'enfer. Ils exhument tous les crimes et tous les forfaits qui ont souillé l'espèce humaine sur la terre pendant tous les siècles ; et, avec une audace inouie, ils les imputent à l'épouse sainte et pure de Jésus-Christ, ils la traînent dans la fange. Les services immenses qu'elle a rendus à l'humanité, le monde qu'elle a régénéré, civilisé, anobli, le sang le plus pur de ses enfants qu'elle a offert sur l'autel de la charité et du dévouement, les institutions qu'elle a créées pour éclairer les intelligences, les asiles de bienfaisance qu'elle a fondés par toute la terre pour soulager toutes les misères de l'âme et du corps, suivant les besoins des siècles, les torrents de lumière dont elle a inondé la terre depuis dix-huit siècles, tout, sous la plume impure de ces hommes sans entrailles, est méconnu, souillé, blasphémé ; c'est le Vésuve couvrant de ses laves brûlantes les villes et les campagnes, et ensevelissant tous les monuments élevés par le génie, par la piété, par la foi et par la charité.

Il est dans la nature de l'homme d'aimer et de rechercher ce qui est grand et noble. Son intelli-

(1) Reproduit du *Journal de Québec*, de février et mars 1850. En dépôt à la librairie de ce journal.

gence, descendue d'en haut comme une émanation céleste, tend à s'élever sans cesse vers son centre, comme la matière descend, pour suivre les lois de la gravité, vers son centre. Elle embrasse dans son immense capacité tous les êtres, elle les mesure, elle les domine et s'élève sur leur surface comme le vaisseau sur les vagues, et de l'un à l'autre, par degré, elle remonte jusqu'au trône de Celui qui les tient en sa main. Ce flambeau divin a bien pu, en des temps malheureux, perdre de son éclat, s'envelopper de nuages sombres, et ne donner qu'une lumière terne. Les hommes alors, ne voyant plus le ciel qu'à travers le brouillard des sales voluptés, se firent des dieux de toutes les passions qu'ils avaient dans le cœur ; la religion devint une infamie, le culte une école de lubricité, les temples des lieux de débauche où Satan se présentait sous toutes les formes à l'adoration sacrilége des mortels. Tels furent les siècles mythologiques.

Mais les temps de ténèbres disparurent enfin ; la lumière céleste se montra après quatre mille ans toute radieuse, et jamais elle ne brilla avec plus de splendeur que depuis le grand jour où elle fit disparaître le soleil et trembler la terre au sacrifice du Golgotha. Comptez, depuis cet événement mémorable, les héros qui ont honoré la terre en foulant à leurs pieds les dieux du paganisme ; voyez-les s'élever aux plus hautes régions de l'amour divin, soupirer après la gloire céleste et secouer la vile poussière des richesses terrestres ; fuir avec horreur les suggestions des passions charnelles et se montrer supérieures aux faiblesses de l'humanité ; voyez-les sacrifier leur repos, leur santé pour leurs semblables, mourir pour ressembler à leur divin modèle et pousser l'héroïsme jusqu'à trouver le bonheur au milieu des bûchers allumés par la main des tyrans. Voilà l'homme intelligence, dominant la matière ; voilà le héros tel que l'a fait Jésus-Christ, tel que ne peut le montrer l'antiquité payenne. Les Augustin, les Grégoire, les François-Xavier, les Vincent de Paul, les Louis IX, les Charles Borromée, après les douze apôtres, après les milliers de martyrs, sont les héros que le catholicisme seul présente à votre admiration. Le paganisme impur vous offrira un adultère *qui gouverne les cieux*, un héros-Dieu *occupé à filer parmi les femmes*, une *déesse impudique et modèle de son sexe.*

Ces faits nous démontrent que l'homme, descendu des hautes régions de l'amour divin et de la charité de Jésus-Christ, ne sait plus que courber son front flétri sous le joug d'un orgueil d'autant plus insensé qu'il est plus impuissant et stérile en actions nobles. Alors son intelligence s'enveloppe d'un brouillard fétide qu'exhalent les sales désirs de l'instinct animal dominant son cœur. Enchaîné par ses deux tyrans, l'homme ne s'élève plus, il s'abaisse, il se dégrade, il se fait animal, il se fait monstre. Il méconnaît son auteur, il le blasphème, il adore ses crimes. Il méconnaît les œuvres de Dieu, il les souille ; il ne voit dans la vérité qu'un flambeau qui l'aveugle, dans l'ordre social qu'une barrière contre ses appétits sensitifs, dans ses semblables que des rivaux, dans les lois morales que des remords, dans les dogmes religieux qu'une condamnation de sa vie ; aigri, furieux, il prodigue sa haine, une haine toute bestiale, à ceux qui sont chargés d'enseigner ces vérités.

Vous trouvez l'application de ces sombres pensées, de ces observations tristes et alarmantes dans les écrits publiés par l'*Avenir*, cette honte du journalisme. En parcourant des yeux les productions impures de ce journal, vous vous sentez le cœur écrasé sous le poids de la tristesse, et vous rougissez, non de voir quelques étrangers pervertis, que la société européenne a vomis sur nos bords comme pour se soulager, semer le poison qu'ils ont préparé dans leurs repaires pour porter la mort au sein de notre belle société canadienne, mais de voir vos propres compatriotes, qui ont puisé à pleine coupe dans la source féconde du catholicisme les lumières de la foi pure, se ruer, comme des bêtes fauves, sur l'Eglise leur mère, et lui déchirer le sein ; se réjouir de ses soupirs et de ses larmes ; s'abreuver de son sang, et se présenter ainsi souillés de crimes comme des modèles aux générations présentes et futures. C'est à eux que doivent s'appliquer ces paroles de M. de Tocqueville, dans son ouvrage de *La démocratie en Amérique.* " Je vois des hommes " qui, au nom des progrès s'efforçant de matérialiser " l'homme, veulent trouver l'utile sans s'occuper " du juste, la science loin des croyances, et le bien- " être séparé de la vertu. Ceux-là se sont dits les " champions de la civilisation moderne, et ils se " mettent insolemment à la tête, usurpant une place " ....dont leur indignité les repousse. " Jean-Jacques Rousseau dans ses plans d'économie sociale n'avait pas comme M. de Tocqueville, imaginé l'homme intelligent et vertueux comme seul digne de tenir un rang élevé parmi ses concitoyens, *l'homme qui pense*, disait-il, *est un animal dépravé.* D'après cette maxime l'homme se dégrade par sa pensée et son intelligence ; la sensualité constitue sa perfection et sa dignité. Ce sophiste, sans doute, appliquait sa définition à tous ceux qui pensaient comme lui ; peut-être n'a-t-il jamais cru que sa doctrine dût franchir les limites de sa misérable vie. Tels sont cependant les docteurs de l'*Avenir*, et plus particulièrement cet écrivain du comté de H., ce lourd ramasseur de chroniques putrides et scandaleuses ; ce grand penseur, qui a inventé les prêtres *cordonniers, aubergistes, forgerons, qui n'en sont pas moins respectables ni considérés ;* ce calomniateur qui a puisé ses connaissances historiques dans les impudiques romanciers de notre époque, et qui outrageant le clergé de son pays, les papes, les évêques de l'antiquité, les corps religieux, les institutions les plus admirables du catholicisme ; leur imputant des crimes imaginaires et horribles, se montre à nu comme un parricide. C'est, dit un journal, un défroqué qui a laissé dans tous les états qu'il a parcourus successivement, des traces pitoyables de son inaptitude à rien faire d'utile pour lui, pour la société et pour son pays. Des hommes de ce caractère se ruent sur la religion, comme des malades frénétiques se ruent sur leurs médecins ; et, dans leur délire, ils l'accusent d'être la cause de leur infortune, pendant que le siége du mal est dans leur propre fond qu'ils ne connaissent pas.

Des impies de cette force affectent, avec une gravité ridicule, une sorte de supériorité sur leurs victimes, et, en outrageant l'Eglise et le clergé de leur pays, ils osent provoquer des réfutations. Il n'y a pas un fait qu'ils ne falsifient ; pas une vertu qu'ils ne calomnient ; ils remettent toute la société en problême ; ils nient les vérités les plus évidentes, depuis les premiers éléments du catéchisme, jusqu'aux plus hautes questions de la théologie ; leurs mains sacriléges souillent et lacèrent tout ce qu'elles touchent ; ils ne respectent rien ; ils profanent tout ; puis ils s'écrient : réfutez-nous ! Pour résoudre les objections d'un aveugle sur les propriétés de la lumière et la perfectibilité des instruments d'optique,

il faudrait des volumes et l'on perdrait son temps. Pour réfuter les sottes objections de cette pire espèce d'aveugles en fait de religion, il faudrait aussi des volumes et l'on perdrait également son temps. Ils nous diront avec fatuité : La révélation est une invention des prêtres : Réfutez-nous. Jésus-Christ avec ses miracles et sa mort est un personnage inventé par les pères du quatrième siècle : réfutez-nous. Le clergé a fait le malheur du pays : réfutez-nous. Le clergé voudrait comme autrefois brûler ses victimes pour dominer et s'enréchir : réfutez-nous. La confession et la messe sont des pratiques prescrites par les prêtres pour dominer les âmes comme ils prétendent dominer les corps et tenir le peuple dans l'abjection : réfutez-nous, etc. Si l'on répugne, par dégoût, par mépris, à répondre à de tels adversaires, ils chantent victoire, un rire satanique annonce leur joie ; les ignorants, les fous et les vicieux se rangent sous leur bannière et font rougir la foi.

Si donc aujourd'hui je m'abaisse au point de descendre dans cet antre de gladiateurs, je déclare à mes compatriotes catholiques que je n'ai aucune espérance de pouvoir désabuser ces ennemis de la vérité, ces aveugles volontaires dont le mal, à mon avis, est irrémédiable ; mais cette humiliation, je me l'impose dans l'unique intention de leur faire comprendre que ce journal de l'*Avenir* ne devrait plus avoir accès dans leurs familles, ni même se trouver dans leurs mains, et que l'argent qu'ils donnent pour subventionner des publications qui ont pour objet de détruire leur religion, qui leur est plus chère que la vie, est aussi mal appliqué que s'il avait pour but de répandre une peste dans l'atmosphère pour livrer leurs concitoyens à la mort. Je n'envisagerai pas ici la tendance politique de ce journal ; je laisse cette question, qui a bien aussi son triste côté, aux défenseurs de la société civile. Je ne m'occuperai que des faits historiques qu'on y falsifie et des principes religieux et moraux qu'on outrage, sur lesquels cependant reposent les plus chères destinées et les plus douces espérances de l'homme, de la famille et de la société sur la terre et au-delà de la tombe. Je serai modéré autant qu'il me sera possible ; j'abrégerai mes observations, car il faudrait d'énormes volumes pour répondre à ces ramassis d'insinuations perfides, de falsifications odieuses, de calomnies honteuses, de faux principes, d'injures, d'ignorance, d'irréligion, d'impiétés, d'immoralités, de bassesses et de passions stupides dont les colonnes de ce journal sont remplies. Je citerai, quoique forcément, des horreurs qui étonneront ; je prouverai que le but de ces écrits est la diffamation de tout le corps du clergé, et la destruction du catholicisme en Canada. Le clergé comprendra, en me suivant avec patience, qu'il doit se tenir sur la défensive, et user de toutes les armes qui sont entre ses mains pour défendre le dépôt de la foi, et préserver le peuple du poison mortel de ces doctrines.

II.

Un écrit des plus sombres a paru dans l'*Avenir* du 18 janvier contre le clergé, les ordres religieux, les institutions religieuses et la religion catholique, signé B. du comté de H. Le même journal, du 26 janvier, accepta la responsabilité de cet écrit que l'auteur, disait-il, a *appuyé de traits historiques que les Mélanges n'ont osé nier ou refuter* (*sic*). La conséquence à tirer de l'ensemble de cet écrit est horrible, la voici : ou le clergé est un corps dégradé et corrupteur de la société dans tous les siècles, et aujourd'hui même plus que jamais, ou la ville de Montréal recelle une association qui a pour but d'anéantir l'ordre et la morale dans le pays, de briser tous les liens religieux et sociaux, après avoir anéanti une classe nombreuse de citoyens jouissant dans tous les temps de la considération publique. Cette conclusion est exacte et découle de l'ensemble de l'écrit, qui surpasse en montruosité tout ce qui a jamais souillé le journalisme en Canada. Quels motifs secrets, quelle noire rancune ont ulcéré ce cœur et dirigé cette main sacrilége contre l'arche d'alliance léguée par Jésus-Christ à toutes les générations et à tous les siècles ! Quelle haine intime le dévore ! L'homme n'est point méchant pour le seul plaisir de l'être, il faut qu'il y ait au fond de son âme un venin mortel qui le ronge. En faisant sur son être un retour attentif, il n'a pu se méconnaître ; son éducation est l'œuvre du clergé, c'est un fait, il ne peut le nier. O rage ! il faut donc que je porte gravé sur ma personne les traces ineffaçables d'une main cléricale, cette éducation, ce *semblant d'éducation* qui enveloppe mon intellect comme un drap mortuaire ! ! Eh bien, ce résultat manqué de l'œuvre du prêtre, B. du comté de H. le généralise, et voici sa logique : Ce que je suis en fait de connaissances morales et intellectuelles, je dois tout au clergé. Or tout le pays est ce que je suis ; donc tout le pays est gâté dans son intelligence et dans son cœur ; donc le clergé est un corps corrupteur qui a fait *le malheur du pays*.

Cependant comme les faits le confondent et qu'il n'en peut supporter l'éclat, il voile son front pour cacher sa honte, et s'enfonce dans le bourbier de l'antiquité payenne pour en évoquer tous les scélérats dont il fait l'apothéose, puis il se rue sur l'Eglise dont il falsifie l'histoire, et couvre de fange les saints, les souverains pontifes, les corps religieux qui ont le plus rendu de services à l'humanité dans tous les siècles et dans tous les pays.

Tertullien, à la fin du second siècle, nous apprend que les sectaires de son temps déclamaient contre la richesse et la corruption du clergé. On connaît ce qu'ils ont fait au temps de saint Augustin et de saint Cyprien. Les Albigeois, au douzième et au treizième siècle, renouvelèrent ces plaintes ; les Luthériens et les Huguenots, au seizième et au dix-septième siècles, répétèrent mot à mot ces accusations et pillèrent les églises et les monastères ; les socialistes du dix-huitième siècle et ceux de nos jours se montrent dignes héritiers de leurs devanciers ; les hommes sont les mêmes dans tous les siècles ; les écrivains de l'*Avenir* sont pour le clergé et la religion au dix-neuvième siècle ce que les sectaires au second siècle étaient pour cette même religion, écoutez-les : " Le clergé catholique du " Canada est bien trop riche, la dîme lui donne " une influence indue *dont il a déjà tant abusé pour* " *le malheur du pays*. (*Avenir* du 18 janvier.) Il avait dit antécédemment : " Le clergé plus pauvre " serait meilleur..... C'est ainsi que le peuple paie " grassement les petits tyrans qui le tiennent sys- " tématiquement dans cet état d'abjection." (*Avenir* du 18 août.)

Il est donc bien clair que le but auquel tendent ces écrivains n'est autre que l'abjection sociale du prêtre, du clergé catholique seul. Le clergé protestant n'est pas trop riche à leurs yeux, son influence n'est pas indue. L'Eglise catholique n'a jamais été plus honteusement assaillie que par ses enfants perdus. Eux seuls lui trouvent des taches

qu'ils ne trouvent point dans ses ennemis les plus acharnés. *La dîme lui donne une influence indue* ? Sur qui et contre qui cette *influence indue ?* Comment cette influence a-t-elle fait le malheur du pays ? Quel malheur a-t-elle causé dans le Canada ? Le prêtre est placé au milieu de la société pour représenter le principe éternel qui rattache les hommes à Dieu, et les unit entre eux pour le bonheur commun. Son influence n'a d'autre objet que la morale et la paix pour tous les rangs. La divinité se réflète en sa personne, et sa présence porte dans tous les cœurs une impression mystérieuse et irrésistible : la vertu sourit et s'incline, le vice se détourne et frémit ; l'infortune lui tend la main, le moribond lui tend les bras ; *Je veux à ma mort appuyer ma tête sur le cœur d'un prêtre*, disait Charles Nodier, mort en 1844. Il apprend au jeune homme à maîtriser les fougues de son âge, à respecter l'auteur de ses jours, à faire le bonheur de sa mère, à fuir tout ce qui pourrait altérer la pureté de son âme ; est-ce là une *influence indue ?* Il explique à la jeune fille les règles sublimes de la modestie, de la prudence, de la piété, pour mettre en sûreté son bonheur futur et l'honneur de sa famille ; est-ce là une *influence indue ?* Il dévoile à l'homme le magnifique tableau des vérités catholiques comme la seule bâse solide du bonheur domestique ; lui montre en son épouse bénie un ange de consolation à qui il doit un respect et un attachement inviolable ; est-ce là une *influence indue ?* Il poursuit comme un remords l'homme sans entrailles qui a dépouillé la veuve et l'orphelin ; le ravisseur viendra déposer à ses pieds le fruit de ses rapines et le bien mal acquis retournera au propriétaire légitime ; est-ce là une *influence indue ?*

Mais allons jusqu'au plus profond réduit du cœur humain, peut-être y découvrirons-nous la source du mal. Ce prêtre est chargé d'imposer des croyances, des pratiques religieuses, une morale impitoyable, une doctrine immuable qui ne sait pas transiger avec le vice. Pour satisfaire les instincts les moins nobles du cœur, il faut éviter cette lumière importune comme le voleur évite le soleil pour commettre ses brigandages. Il y aura donc dans un comté quelconque un homme qui n'a jamais su utiliser noblement sa vie, qui attend que la société pétrisse son pain, un homme qui a trouvé *la lumière* depuis qu'il a rejeté le joug de l'Evangile ; il veut être instituteur, magistrat, marguillier, huissier, tavernier pour communiquer d'*office* ses poisons aux générations naissantes ; préparer la ruine de la foi et des mœurs ; ourdir une noire persécution contre le curé. Le prêtre, sentinelle fidèle et gardien du trésor des familles, déjouera ses desseins homicides ; la voilà cette *influence indue.* Il éloignera cet instituteur ; il interdira aux jeunes gens la fréquentation de ce tavernier qui spécule sur la ruine morale et matérielle des familles, voilà cette *influence indue.* Le père de famille, d'après ses conseils, congédiera cet homme sans principes qui recherche sa fille pour son malheur, voilà cette *influence indue !* Que faut-il faire pour la détruire ? Réduire le prêtre à l'abjection de la misère ; qu'il soit *cordonnier, hôtellier, forgeron, il n'en sera pas moins respectable ni considéré.*

Le clergé est trop riche, la dîme lui donne une influence indue dont il a déjà tant abusé pour le malheur du peuple.

Dans le même écrit, on lit ces mot : " *Si le clergé n'était pas ou n'était que peu soldé, il aurait plus d'influence sur le peuple ! !*

Cette bévue fera comprendre la solidité des convictions de ces écrivains haineux et sans principes. Ils suggèrent le moyen de doubler une influence dont ils se plaignent avec amertume. La dîme donne au prêtre une influence indue ; or s'il n'était point soldé, il aurait plus d'influence sur le peuple ; donc il faut le réduire à la pauvreté afin qu'il ait une influence plus grande dont il puisse abuser encore plus pour le malheur du pays. L'esprit rempli de ces *grandes vérités*, l'écrivain cherche à les appuyer sur des faits, en voici : *Le clergé irlandais est pauvre, mais vertueux et chéri du peuple.*

Est-ce la faute du peuple irlandais, si ses prêtres sont pauvres ? Ne savez-vous pas que les misères extrêmes de cette noble nation ont leur source dans cet esprit de Luther où vous puisez vos inspirations ; dans cette haine aveugle de tout ce qui est catholique ? Cette pauvreté du prêtre, cette misère, ces privations du prêtre irlandais vous enchantent ! Le prêtre en haillons et tendant la main vous paraît sublime ! C'est l'image de la civilisation telle que vous la concevez ! Mais voici que votre pensée s'élargit encore, vous ajoutez : *Les prêtres irlandais ne portent pas la soutane, et pour cela leur vie est plus utilement remplie, leur mission bien plus grande. Le prêtre irlandais a de l'énergie, de l'enthousiasme, du dévouement, il porte le mousquet etc.* Le grand penseur est ici sur son terrain, appréciateur à vues profondes des hommes et des institutions en Irlande ! Il a étudié le clergé de ce pays en pénétrant hardiment dans la profondeur des dogmes d'où découlent ses pouvoirs et son action ; il l'a mis en parallelle avec le clergé canadien *qui n'est point vertueux ni chéri du peuple.* D'abord le prêtre irlandais ne porte pas la soutane, et par une conséquence naturelle *sa vie est plus utilement remplie*, c'est à dire plus féconde en actions méritoires. Tout cela se conçoit. Le prêtre est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes. Il est l'homme du peuple auprès de Dieu et l'homme de Dieu auprès du peuple ; voilà sa mission, elle est grande et sublime. Pourrait-il la remplir dignement avec une soutane sur les épaules ? Vive la misère et les haillons ! Et dans l'accomplissement de ces grands devoirs qui placent l'homme entre le ciel et la terre, que ne peut un prêtre qui *a de l'enthousiasme et qui prend le mousquet !*

Laissons ces assertions ridicules pour reprendre le sérieux et le triste. Avez-vous jamais vu les prêtres catholiques manquer de dévouement ? Jetez les yeux sur tous les pays du monde, et répondez. Les épidémies qui ont ravagé cette province, depuis quelques années, ne vous ont-elles pas appris que la charité, plus forte que la mort, unit les clergés de toutes les nations en un même esprit de dévouement pour leurs frères malheureux ! Est-ce l'enthousiasme qui faisait descendre nos prêtres dans les cales infectées des navires à la Grosse-isle, ou dans les abris de nos villes, pour y respirer la mort en ouvrant les portes de la vie aux mourants ? Il faut donc vous apprendre que le peuple irlandais, persécuté cruellement pour sa foi, écrasé sous un système odieux de favoritisme, et par les étreintes d'un gouvernement qui fait la honte de l'Angleterre, mourant de faim et de misère sur le sol fertile de sa patrie, taxé pour le soutien d'un culte héritique, pourvoit abondamment, vous entendez ce mot ? pourvoit abondamment aux besoins de ses prêtres, et veut qu'ils occupent dans la société le rang qui convient à leur caractère. Ce n'est pas une loi qui lui arrache un morceau de pain, ce

n'est pas le spectacle de l'humiliation et de la misère qui émeut ses entrailles en faveur du prêtre, c'est la foi qui inspire sa générosité, c'est la noblesse de son cœur ; il comprend le prêtre, il honore son caractère, il chérit son ministère, il voit en lui son consolateur, son ami, et il prend sur sa misère pour le soutenir, pendant que les mauvais catholiques lui prodiguent l'outrage, calomnient ses vertus, méconnaissent ses bienfaits et envient le morceau de pain que lui donne la société.

La bassesse et l'orgueil ne savent jamais que citer à faux, et trouvent leur confusion là où ils cherchent un appui. Ni le peuple, ni le prêtre irlandais ne vous sauront gré d'un encens que vos mains sacriléges ont volé sur l'autel de votre patrie ; un autre prix leur est réservé, et, tenez-le pour certain, la plus accablante humiliation pour le prêtre irlandais serait un éloge tombé de votre bouche ; et le peuple irlandais ne sacrifiera point une couronne gagnée au prix de trois siècles de persécutions pour se ranger sous votre bannière. Son caractère au reste contraste étrangément avec le vôtre. Il est fidèle catholique et vous êtes impies ; il aime le prêtre, et vous le haïssez ; il comprend que le prêtre se doit tout entier aux sublimes fonctions de son ministère sacré, et vous voulez des prêtres dignes de chausser vos pieds, ferrer vos chevaux, mesurer le verre de grog à vos ivrognes. La distance est infranchissable.

Un crime que l'*Avenir* ne pardonne pas au clergé, c'est de diriger l'éducation. *Le désir de dominer qu'il a montré toujours et partout ne lui a jamais fait négliger ce moyen puissant d'influence*, (*Avenir*, 18 *janvier*.) Cette prétendue domination n'est qu'un fantôme qui effraie votre imagination, ou si l'on veut y avoir quelque chose de réel, c'est l'enseignement catholique qui est immuable, et ne sut jamais pactiser avec les exigences de la convoitise. Le clergé s'est emparé de l'éducation par dévouement, comme la charité s'empare de l'innocente créature abandonnée à sa naissance par une mère dénaturée. Attribuer à de telles actions des motifs ignobles, c'est détruire la source de toutes les vertus, et placer les plus généreuses inspirations de la charité au-dessous des calculs égoïstes de la cupidité. La vertu devient impossible quand le vice est placé comme une divinité au fond des cœurs pour en diriger les mouvements.

De l'éducation, le penseur du comté de H. tombe naturellement sur les corps religieux, qui fournissent aussi un contingent *de malheurs pour le pays ;* et voilà qu'il nous présente comme auxiliaire dans la guerre qu'il leur déclare, M. Pierre Boucherville, qui s'opposa dans l'assemblée législative à l'octroi d'incorporation pour les communautés. Qui contesta jamais à M. Boucherville le droit de haïr les prêtres et les corps religieux avec les écrivains de l'*Avenir ?* Libre à chacun de nier les avantages qui résultent pour la société d'un clergé et d'institutions de charité issus des principes mêmes du catholicisme. M. Boucherville peut fort bien condamner dans son esprit les opinions et les œuvres de St. Augustin, de St. Benoit, de St. François, d'Angèle de Bresse, de St. Vincent de Paul, de Ste. Thérèse, de Ste. Ursule, sans nous rendre compte de ses motifs. S'il s'avisait même de ne pas croire en Dieu, qui pourrait s'en plaindre, si ce n'est sa pauvre âme ? S'il lui prenait fantaisie d'adopter pour fondement de ses croyances religieuses le spinosisme de rendre Dieu partie intégrante des matières grandes et petites, façonnées dans le siècle des Eons, composant le grand tout éternel, créateur de lui-même, divine agglomération d'atômes crochus et rectilignes etc., qui pourrait lui reprocher de haïr les prêtres ? Mais aussi qui nous forcerait, nous catholiques, de vénérer une autorité basée sur des absurdités et des ignorances ?

Donc l'éducation donnée par nos collèges est mauvaise. *Le clergé en Canada ne donne à la jeunesse que l'espèce d'éducation qui lui convient pour maintenir son empire sur les masses.* (18 janvier.)

A l'enseignement des humanités, des langues et de la philosophie, le clergé ajoute, le croirez-vous ? le catéchisme ! ! Pères de familles, ne frémissez-vous pas ? Les prêtres de nos colléges apprennent à vos fils à respecter vos vieux jours et à mériter les bénédictions de leurs mères ! Même ils leur montrent au-dessus de leurs têtes légères un juge sévère qui les voit, afin de les armer contre les fougues de la concupiscence, qui, en se débordant, porterait le trouble et l'infamie dans vos familles ; est-il rien de plus monacal ? Ils appellent au confessional, oui, au confessional ! vos fils et vos filles, pour les reconcilier avec Dieu, les bénir, les éloigner de la taverne et du rendez-vous, est-ce bien là l'éducation qui convient à la jeunesse *moderne* ? N'est-ce pas encapuchonner la patrie ? Joignez à tout cela un programme immense de grammaire française, anglaise, grecque et latine, de géographie, calcul, histoire, littérature, mathématiques, philosophie, astronomie, physique, chimie, musique, dessin, etc., etc., vous comprendrez quels malheurs le prêtre a dû causer au pays par son enseignement emprunté à l'Université française.

Pour maintenir son empire sur les masses ! La reconnaissance exerce un empire puissant sur un cœur noble, mais le bienfait reçu est comme un remords dans un cœur ravalé. Oh ! messieurs, je vous le certifie, un étranger qui jugerait de l'enseignement de nos colléges par ses résultats sur vous, vous offrirait par indignation son concours pour les abattre. Mais ne voit-on pas trop souvent la nature dévier de ses lois organiques, et produire des monstruosités ? Un coup d'œil jeté dans un musée nous montre par de bizarres exceptions la sagesse infinie de la providence qui maintient ses lois primordiales. S'est-on jamais avisé, par exemple, de juger de l'enseignement religieux des Jésuites par les œuvres de Voltaire ? C'est ainsi qu'on ne peut juger de l'enseignement de nos colléges par vous. Mais précisez donc au moins en quoi l'enseignement des colléges est mauvais, et en quoi consiste l'éducation telle que vous l'entendez ; publiez donc votre programme. Vous ne le ferez pas ; votre rôle se borne à calomnier, à détruire, à souiller, à dégrader tout ce qui a fait jusqu'à ce jour la plus ferme base de la prospérité morale et intellectuelle de votre pays. Le clergé par ses vertus mérite l'honneur de votre haine ; les calomnies, les perfidies, les noirceurs, les ingratitudes de la part des esprits égarés sont des titres de gloire qu'on ne peut lui ravir. L'histoire implacable consacrera de nobles pages à l'honneur des victimes, et livrera les bourreaux au mépris des générations.

Après avoir assassiné un voyageur paisible sur sa route, on le pille. Quelle fut l'issue des calomnies de Voltaire et de ses semblables contre le clergé et les corps religieux en France ? le pillage. Qu'a-t-on vu en Angleterre, en Espagne, en Suisse, en Italie, depuis le seizième siècle jusqu'à l'an dix-huit cent cinquante inclusivement ? Le pillage. Nous

y sommes enfin, écoutez l'*Avenir* : *Les Séminaires de Québec et de Montréal possèdent, outre d'immenses propriétés, quatre ou cinq seigneuries, les Evêques ont aussi de grandes propriétés. Les biens occupés par les Jésuites, les Oblats, les Frères de la doctrine chrétienne,....les Ursulines, les Sœurs grises, l'Hôtel-Dieu*.....arrêtons-nous. A part la nourriture et le vêtement de quelques prêtres professeurs, hommes distingués sous tous les rapports par leur capacité, leur science et leur dévouement, ces biens passent tout entiers en œuvres d'éducation et de charité. Seraient-ils mieux employés pour l'honneur et l'avantage de la patrie, si, passant par vos pures mains, ils vous dispensaient du travail et nourrissaient vos nombreux enfants ? Les colléges de France et d'Angleterre ne sont-ils pas dotés ?

Si l'on plaçait pareillement dans le couvent des Ursulines de Québec, cette brillante institution, la première en son genre dans l'Amérique, si l'on y plaçait quinze familles dont les pères, grand-pères, grand-mères, fils et filles vivraient sur le revenu commun, et dont les mères répandraient la science *moderne à grands flots* parmi la jeunesse, le pays n'y gagnerait-il pas ?

A la place des Sœurs de la charité, établissez des ateliers gouvernés par vous et des commères qui distribueront la soupe après en avoir réservé une large part pour elles et leurs progénitures, et vous verrez revivre l'âge d'or !

Mais ce moribond étendu sur la terre nue ou sur la paille humide, au coin d'une rue, au fond d'un carrefour, ou dans une masure, qui le consolera, le recueillera, pansera ses plaies ? Cette innocente créature, qui devra pendant toute sa vie rougir d'avoir vu le jour, qui la soustraira aux bêtes carnassières pour lui prodiguer des soins maternels ?... la main d'un ange, une sœur hospitalière, une sœur de la charité ! Cette fille toute céleste a fait vœu de pauvreté et s'est consacrée pour toute sa vie au service des infirmes. Ses privations continuelles, le fruit de ses travaux incessants, ses épargnes, les aumônes qu'elle a pu recueillir, tout dans cette âme angélique est destiné au soulagement de la misère. Une sœur de la charité est le chef-d'œuvre du catholicisme, un trésor inappréciable pour les victimes de l'adversité, la gloire de l'humanité. Vous ne comprenez pas cela, vous autres. Les Musulmans grossiers s'inclinent sur le passage de ces filles ; les impies de la Suisse les chassent de leur territoire comme un troupeau gangrené et s'emparent du bien des pauvres ; leurs frères de Montréal jettent un coup d'œil d'envie sur les dons de la charité dont elles sont dépositaires, et s'écrient : " Tout le monde sait que ces communautés sont sous la direction immédiate du clergé.... le désir qu'il a de dominer ne lui a jamais fait négliger ce moyen d'influence. " (*Avenir*, 18 janvier.)

Eh ! qui vous empêche de profiter de ces moyens vulgaires d'influence ? Faut-il arrêter le cours des œuvres charitables sur la terre, afin qu'il n'y ait plus d'autre influence que celle du vice ? Que ne vous mettez-vous à l'œuvre pour fonder des communautés de filles, que vous gouvernerez vous-mêmes ? Donnez-leur vos *richesses*, méditez pour elles des institutions *libérales* et conformes aux idées *modernes*. Etablissez pareillement des colléges ; dotez-les ; faites-vous professeurs ; connaissant si bien la plaie cruelle qui ronge et dessèche le corps social, vous seuls pouvez la guérir. Fondez des hôpitaux, des hospices, des refuges pour le repentir ; dirigez-les par vos lumières et votre philantropie ; nos institutions de Sœurs ne redoutent pas la concurrence, vu qu'elles n'ont d'autre espérance que le ciel, et d'autre ambition que de mourir pour le bonheur des infortunés. Mais vous comprendrez, Messieurs, que vous ne pouvez jamais prétendre à gouverner ou diriger vous-mêmes nos Sœurs de la Charité, nos Dames Ursulines, du Sacré-Cœur, de la Congrégation, du Bon-Pasteur, etc. L'on est encore trop arriéré dans le Canada pour espérer une telle réforme. Ces dames, élevées et formées à une école toute différente de la vôtre, ne consentiront jamais à se mettre sous votre direction spirituelle, quelque avantage qu'elles dussent en retirer ; c'est une faiblesse qu'il faut leur pardonner : les préjugés exercent un empire absolu sur les corps religieux. Madame Lapelletrie, Madame Bourgeois, Madame Youville et autres fondatrices n'avaient pas sur ce point de plus larges idées ; il leur fallait pareillement des prêtres pour les diriger, et cet esprit suranné s'est transmis aux héritières de leurs œuvres. Mais laissez-les dans les ténèbres, et vous, hommes de lumières et de progrès, fondez des établissements rivaux que vous gouvernerez vous-mêmes et qui les feront bientôt descendre en terre. Est-ce que la philosophie ne doit pas effacer enfin ce vieux catholicisme tout prêt à expirer ?

Hélas ! un homme de cœur, un homme dont le pays chérira la mémoire, l'honorable Joliette vient de fonder un collége qui est aujourd'hui en pleine activité. L'occasion était belle, qu'avez-vous fait ? Avez-vous été vous présenter pour seconder ses vues et *régénérer* l'éducation du pays ? Oh ! non, cet acte de dévouement est au-dessus de vos forces. Il a trouvé des prêtres ! ! Sans eux, sa maison serait fermée. Voilà comme le clergé s'est emparé de l'éducation. Non-seulement vous vous montrez envieux et incapables de rien créer en fait d'éducation et de charité, mais sous le poids de cette accablante vérité, vous n'avez pas même osé tenter un essai pour doter votre pays d'un établissement où la jeunesse, après les cours classiques de nos colléges, put suivre des cours de haute science comme en Europe. Avez-vous fondé une seule chaire de jurisprudence, ou d'économie sociale, ou de médecine, ou d'histoire, ou de navigation, ou d'agriculture ? Rien !

III.

Si le Canada Français ne présente que peu de carrières pour les jeunes gens que l'éducation collégiale semble élever au-dessus de la classe commune des commerçants, agriculteurs, et artisans, faut-il en accuser le prêtre ? Si par suite de cet état de chose, les professions encombrées ne présentent à l'avenir du jeune homme instruit que l'aspect décourageant de la misère, faut-il en accuser le prêtre ? Si les industries, faute de capitaux et de débouchés languissent et succombent sous la concurrence de l'importation étrangère, faut-il en accuser le prêtre ? Si l'on pouvait reprocher quelque chose à nos institutions d'éducation, ce serait plutôt d'avoir par un excès de zèle et de dévouement, rendu la haute éducation accessible à une multitude de génies bornés, d'intelligences nulles, de sentiments ravalés, qui auraient pu servir la société en tenant la charue ou le marteau, et qui la troublent par ce qu'ils y sont déplacés. Trop souvent ces exaltés, sans talent et sans vertus, se croient supérieurs à leurs devanciers et prétendent posséder le droit de tout

reconstruire. Sous le joug d'un tel orgueil, le cœur se déprave, l'esprit s'aveugle, une fièvre brûlante d'a...bition étouffe les généreux sentiments du jeune âge ; ils se ruent sur le prêtre, de qui ils ont coutume de recevoir des bienfaits, parce qu'il leur faut une proie et des dépouilles. Je verrais donc avec joie s'élever une institution nouvelle, où l'on donnerait une éducation moins étendue et spécialement destinée aux classes commerçantes, industrielles et agricoles. Mais ce que je sais fort bien, c'est que si jamais une institution de ce genre enrichit le pays, le pays la donnera à un prêtre.

Mais enfin si par l'impérieuse nécessité des circonstances jusqu'à ce jour, le pays n'offre pas de carrières lucratives pour toutes les capacités ; s'il n'y a pas une armée *canadienne ;* une force navale *canadienne ;* un marine marchande *canadienne ;* une magistrature *canadienne ;* une organisation administrative *canadienne ;* une industrie *canadienne ;* des cases pour toute la jeunesse instruite *canadienne*, est-ce la faute du prêtre ? Ne sait-on pas que sa mission, à part l'éducation secondaire des colléges, ne doit pas dépasser le cercle des connaissances religieuses et des devoirs moraux qui lient les hommes entre eux pour les élever à Dieu ? Il instruit, il moralise toutes les classes, les unit par les liens de la charité, console l'infortune et soutient la faiblesse, voilà sa mission, faites le reste.

Qui vous empêche d'appliquer vos connaissances et vos talents à l'encouragement et au perfectionnement de l'agriculture ? Prétendez-vous que le prêtre abandonne l'étude, le confessionnal, la chaire, la méditation pour aller aux champs tenir la charue, afin de vous procurer un pain que vous n'aurez pas voulu mériter ?

Qui vous empêche de former des sociétés de commerce pour vous protéger contre les étreintes du monopole ; pour vous soutenir mutuellement au lieu de vous envier vos succès ; pour vous faire des protecteurs en pays étranger, comme ont fait les Cuvillier, les Méthote, les Langevin, les Maçons, les Fabre et autres noms honorables ? Il faut au pays des hommes de cœur et d'action, mais non des calomniateurs et des pourfendeurs de prêtres.

Qui vous empêche de vous associer pour établir des chantiers, et d'employer vos connaissances à l'art si utile des constructions navales ?

Qui vous empêche d'exploiter nos immenses forets, nos innombrables pouvoirs d'eau, nos mines de fer et de cuivre ? Un exemple entre mille. Voilà les Américains qui nous inondent de leurs poêles de cuisine et de chauffage. La prévoyance dans les proportions, la beauté des dessins leur donnent une supériorité incontestable sur les nôtres. Cependant vous avez de la science plus qu'eux ; du fer plus qu'eux, du froid plus qu'eux, des bras pour le travail plus qu'eux, des matières combustibles plus qu'eux et avec tous ces avantages vous êtes envahis !

Et cette mine inépuisable du golfe St. Laurent, ces pêches qui enrichissent immensément des spéculateurs étrangers, avez-vous fait un pas pour en partager les trésors ? Des centaines de navires transportent annuellement en Europe des richesses recueillies sous vos yeux, chez vous, et l'œil à demi fermé de somnolence vous balbutiez des injures au prêtre, comme s'il était en son pouvoir de prodiguer le dons de la fortune même à ceux qui la repoussent.

Si mes conseils pouvaient être entendus, je vous suggérerais, pour l'amour de vous-mêmes et pour le repos de la société, de cesser d'étrangler les prêtres, vu que vous ne sauriez jamais les vaincre ni arrêter le cours de leurs œuvres. Comme les goûts, les forces, les intelligences sont inégalement partagés parmi les humains, en vertu d'un pouvoir qui ne nous doit point compte de ses motifs, je vous suggérerais encore de laisser le catholicisme opérer son œuvre en paix, vu que vous ne sauriez en montrer à celui qui l'éclaire, puis enfin, de vous classer comme suit sur la surface du Canada, en attendant mieux :

1° Un grand nombre à l'agriculture, 2° un moindre nombre au commerce, 3° un petit nombre aux professions libérales et élevées, 4° un nombre proportionnel à l'industrie et à l'enseignement primaire, 5° le reste à la cuisine, et le Canada respirera content.

Il est une observation que je me permettrai de soumettre aux méditations des esprits éclairés et judicieux. Voilà bientôt un siècle que notre chère patrie, cette seconde France implantée comme un faible arbuste sur le sol de l'Amérique du Nord, est tombée lourdement, par une permission de la Providence, sous la domination d'une puissance rivale, étrangère à sa religion, à sa nationalité, à ses lois, à ses mœurs, à ses institutions, à tous ses intérêts matériels et intellectuels, éducation, commerce, industrie, etc. Faible en population, dispersée au loin sur les bords du St.-Laurent, séparée violemment du tronc qui lui communiquait la sève, elle languit pendant de tristes années comme l'enfance privée des soins maternels. Faut-il rappeler à son esprit les amertumes, les craintes et les regrets qui suivirent cette séparation cruelle d'avec la mère-patrie, les antipathies nationales et les répugnances à subir le joug de l'étranger ? "Chaque " jour les Canadiens sentaient davantage toute la " grandeur des malheurs de la sugétion étrangère, " et que les sacrifices qu'ils avaient faits n'étaient " rien en comparaison des souffrances et des humilia " tions morales qui se préparaient pour eux et pour " leur postérité." (*F. X. Garneau*, tome 3, p. 303.) Une aristocratie d'argent, accourue d'au-delà de l'Atlantique, protégée par toutes les influences d'un grand royaume, de la richesse, de la nationalité et des préjugés religieux, s'empara avec avidité de toutes les ressources du pays conquis. Les dignités judiciaires, la haute magistrature, les sommités administratives, les grades de l'armée, de la marine, la voirie, les postes lucratifs et honorifiques, bureaux de douanes, direction de banques, tout fut la proie d'une caste arrivée d'outre-mer exclusivement ; l'exploitation des forêts, l'importation sur une grande échelle des produits de l'industrie étrangère, le monopole des pelleteries et des mines de fer, une immense introduction de liqueurs alcooliques, la navigation par la vapeur sur le Saint-Laurent, les pouvoirs d'eau, tout tomba entre les mains des Anglais. Ce n'est pas ici une critique que j'écris, mais un fait que je constate, " Une " nuée d'aventuriers, d'intrigants, de valets d'ar- " mée s'était abattue sur le Canada, à la suite des " troupes anglaises et de la capitulation de Mont- " réal (dépêches de Murray.) Des marchands " d'une réputation suspecte, des cabaretiers com- " posaient la classe la plus nombreuse. Les hommes " probres et honorables formaient le petit nombre. " C'est avec ces instruments qu'il était chargé de " dénationaliser le pays et d'établir de nouvelles " lois.... afin de répéter en Canada ce qu'on avait " fait en Irlande, éloigner les natifs du gouverne-

" ment pour les remplacer par des étrangers. " (*F. X Garneau*, tome 3, p. 308.)

Comment se fait-il donc que la petite famille des enfants de la France, au milieu de ces loups affamés, faible comme l'enfance, pauvre comme l'orphelin sur une terre étrangère, engloutie dans les flots d'une émigration systématiquement organisée et souvent désordonnée, resserrée par les lacets de la cupidité mercantile, gardée à vue, exploitée comme une Californie, ait pu conserver sa force morale comme nation, sa langue maternelle, sa vie sociale, son caractère originel, ses propriétés foncières et enfin son identité française ? O sang national ! celui qui ne sent pas battre son cœur à ce mot ne mérite pas un rang honorable au milieu de ses concitoyens. Celui qui consent à le voir s'altérer et se corrompre, ou qui songe à l'échanger pour un peu d'or, celui-là a dû abjurer les plus nobles instincts de l'âme humaine, pour s'abaisser aux ignobles sensualités de la brute. D'où vient la cause de ce fait miraculeux, de cette force d'unité et d'intelligence qui épouvante aujourd'hui les tigres qui vous guettent depuis tant d'années comme une proie, et les arme de la torche et du cailloux contre ce qu'ils appellent l'*ascendant français ?* D'où vient cette haute portée d'intelligence, ce caractère si beau, si noble et si grand de franchise, d'honneur, de grandeur d'âme et de religieuse honnêteté qui distingue nos premiers citoyens et qui contraste si étonnemment avec cette populace de banqueroutiers qui soudoient les incendiaires, les parjures, les voleurs et la lie des villes, pour commettre en leur nom, pour eux et à leur profit, des crimes dignes des Vandales ; des forfaits qui déshonorent la civilisation ? Levez fièrement la tête et fixez vos regards sur les clochers qui réflètent le soleil et réjouissent si religieusement nos campagnes au loin sur les bords de notre beau Saint-Laurent ; voyez ces institutions de haut enseignement qui brillent comme des étoiles et propagent partout le feu sacré de la religion catholique, de la science et de la morale ; ces couvents, ces hospices de charité, ces écoles primaires, ces associations de bienfaisance, qui rapprochent le riche du pauvre et relèvent le pauvre par l'amour et le secours du riche ; ce clergé national, sorti des rangs du peuple, identifié avec tous ses intérêts, dévoué jusqu'à la mort, initié à tous les progrès des sciences modernes, des arts et du génie, aux tendances des sociétés actuelles ; voilà la cause du phénomène inouï que présente aujourd'hui le Canada ; je vous défie de le nier.

Maintenant supposez-vous en 1759, au commencement de l'hiver. Faites disparaître des rangs de ce peuple abattu et consterné le prêtre qui le console ; son enseignement, son action sur la société ; toutes les institutions dont il est l'âme ; livrez enfin à son sort malheureux, à ses seules ressources, cette population qui n'est entrée que comme une marchandise dans les stipulations de cette époque ; jetez ensuite vos yeux baignés de larmes sur les rives attristées du grand fleuve ! Vous n'y verrez plus qu'une génération dégradée de Métis, race amphibie, sorte d'imitation de bois brûlés, exploités par l'avidité mercantile d'outre-mer, comme les races flétries de la Baie d'Hudson et de la Rivière Mackenzie, mélange informe et sans couleur d'autant plus rapprochée des conditions zoologiques qu'elle est plus dépourvue d'unité, d'instruction, de religion et de principes de vie.

Les causes de la prospérité d'un pays dépendent des bases sur lesquelles repose l'ordre moral ; de sa position géographique ; de ses richesses minérales ; de ses qualités géologiques ; de ses rivières ; de son climat ; de ses relations extérieures. Le bonheur de la famille humaine est intimement lié à ce concours de circonstances que la providence suscite et développe, suivant le secret de ses desseins. L'âme fortement trempée, l'esprit relevé et éclairé par la lumière d'une saine doctrine puisée aux sources fécondes du catholicisme, le cœur généneux et dévoué au bonheur de ses semblables, suivant les inspirations de la charité évangélique qui a civilisé le monde, l'homme social n'a plus besoin que d'énergie pour prospérer, en développant les sources de richesse que lui présente son pays. La religion est la seule base solide des sociétés, la garantie de l'ordre dans l'ensemble, du bonheur et des nobles sentiments dans les familles et dans les individus. Or c'est à l'enseignement pratique de cette religion que le prêtre dévoue tout son être et toute sa vie. Mais là se borne sa mission, et certes elle est assez grande et assez belle pour frapper tout homme de cœur et d'intelligence capable d'apprécier sans passions ce qui est noble et utile. Voulez-vous maintenant joindre aux bienfaits de l'enseignement religieux et des lumières intellectuelles les avantages matériels de l'aisance, de la richesse, et toutes les jouissances de la prospérité ? Appuyés sur cette base solide, élancez-vous suivant vos talents dans les carrières diverses, telles au moins que votre pays vous les présente, et faites pour son bien-être matériel ce que fait le prêtre pour son bonheur moral.... mais vous vous croisez les bras ; vous vous désespérez à la vue des travaux et des obstacles ; vous dormez du sommeil de l'inertie ; vous regardez la fortune passant devant vos yeux tomber en des mains étrangères, et le cœur malade vous maudissez le prêtre et lui enviez sa pitance ! ! ! C'est bien lui qui doit vous reprocher avec amertume ce sommeil de la lâcheté, cette apathie mortelle, cette cadavéreuse inaction où vous engourdissez les plus belles années de votre vie, cette libidineuse audace avec laquelle vous traînez dans la boue votre mère l'épouse de Jésus-Christ, au lieu de travailler à sa consolation et à sa gloire, en suivant les sentiers de l'honneur. Le clergé, cette milice toujours active, n'a-t-il pas fait plus en un jour pour son pays, que vous en un siècle ? Pouvez-vous lui montrer une seule de vos œuvres dont la patrie puisse se glorifier ? Pouvez-vous montrer une seule institution à laquelle il n'ait pas mis la main ? Cependant, au lieu de donner à son enseignement et à son action morale le concours de vos lumières et de vos talents, vous déchirez son saint habit ; vous l'abreuvez d'ignominie ; vous voulez enchaîner sa bienfaisance sous l'oppression de la misère ; vous méconnaissez les pages les plus sanglantes de l'histoire des nations ; vous minez par sa base l'édifice social ; vous évoquez de la pourriture du sépulcre les ombres damnées de tous les ennemis de Dieu et du monde pour en faire vos modèles ; vous marchez sur les débris ensanglantés et fumants des sociétés qu'ils ont détruites, et avec leurs armes maudites vous prétendez régénérer votre patrie ?

Qu'on me permette donc encore une fois de constater un fait qui n'est pas assez médité. Cupidité mercantile d'outre-mer, secondée longuement par l'influence d'un grand royaume, et par la richesse de l'aristocratie commerçante d'Angleterre, émigration systématiquement ordonnée pour jeter la

rdre moral ; de sa
hesses minérales ;
ses rivières ; de
rieures. Le bon-
ntimement lié à
la providence sus-
et de ses desseins.
it relevé et éclai-
ctrine puisée aux
ne, le cœur géné-
es semblables, sui-
évangélique qui
ial n'a plus besoin
n développant les
nte son pays. La
es sociétés, la ga-
e, du bonheur et
milles et dans les
ment pratique de
ne tout son être et
mission, et certes
belle pour frapper
ence capable d'ap-
ble et utile. Vou-
bienfaits de l'en-
ères intellectuelles
nce, de la richesse,
spérité ? Appuyés
us suivant vos ta-
, telles au moins
te, et faites pour
t le prêtre pour son
us croisez les bras ;
es travaux et des
meil de l'inertie ;
t devant vos yeux
s, et le cœur ma-
lui enviez sa pi-
oit vous reprocher
e la lâcheté, cette
reuse inaction où
s années de votre
vec laquelle vous
l'épouse de Jésus-
consolation et à sa
de l'honneur. Le
ive, n'a-t-il pas fait
s, que vous en un
er une seule de vos
glorifier ? Pouvez-
on à laquelle il n'ait
au lieu de donner à
tion morale le con-
alents, vous déchi-
euvez d'ignominie ;
nfaisance sous l'op-
onnaissez les pages
des nations ; vous
l ; vous évoquez de
nbres damnées de
nonde pour en faire
les débris ensan-
qu'ils ont détruites,
us prétendez régé-

re une fois de cons-
médité. Cupidité
ée longuement par
et par la richesse
d'Angleterre, émi-
nnée pour jeter la

misère sur nos bords, envahissement par une classe favorite et étrangère de tous les pouvoirs administratifs et judiciaires, de toutes les situations honorifiques et lucratives, de toutes les sources de bien-être matériel de la province ; action sourde et incessante d'un prosélytisme hérétique et envieux ; accaparement par l'etat de biens considérables destinés à l'éducation catholique des enfants du sol ; entraves longtemps mises au développement de l'éducation, par des lois restrictives contre l'importation de livres écrits dans la langue des descendants de la France ; efforts souterrains et constants pour réaliser un système odieux d'anglification ou plutôt de destruction de tout ce que vous avez de français ; préjugés nationaux ; haine anti-catholique ; rien n'a pu altérer le noble caractère que vous tenez de vos pères, qui le tenaient du catholicisme : la franchise, les qualités chevaleresques, l'esprit, la bravoure, la proverbiale hostilité, l'honneur, l'honnêteté, tout ce qui relève une nation, tout est debout après tant d'orages, tout est solide comme un roc au milieu d'une mer furieuse ! Quelle main puissante à pu opérer ce prodige et diriger la frêle nacelle à travers tant d'écueils ? La religion catholique, enseignée par le prêtre, seule ! Voilà les maux que le prêtre a faits à son pays ! Aujourd'hui vous êtes grandis sous sa protection maternelle, et vous faites trembler les spéculateurs réduits à la banqueroute, qui calculaient sur votre faiblesse ; et vous les entendez maudir *l'ascendant français*. Est-ce bien choisir votre temps pour démolir, comme une nuisance, cette religion fille du ciel, mère protectrice de tous les peuples malheureux, et pour vouer à l'exécration des méchants, ces hommes de dévoûment qu'un caractère divin consacre au soulagement des misères les plus intimes des sociétés ? Reconnaissez plutôt que les causes qui ont arrêté ou retardé le cours des améliorations matérielles de la province sont dues, non aux prêtres qui l'ont au contraire préservée d'un horrible naufrage, qui l'ont dirigée et consolée dans la lutte et dans l'adversité, mais aux événements de 1759 et 1763 qui vous ont placés sous une tutelle étrangère, plus intéressée à l'exploiter à son profit qu'à faire valoir pour votre avantage l'héritage de vos pères ; à votre apathie ; à votre esprit d'inertie, d'envie d'égoïsme qui vous isole les uns des autres, étouffe les talents et les efforts généreux de ceux que l'intelligence, la constance et la fortune semblent distinguer du commun. Chaque pays à ses gloires dont il s'honore, et l'insensé, qui les dévoue à l'opprobre devant ses contemporains, est aussi digne du mépris public que l'artisan de trahison, qui livre ses concitoyens à l'ennemi. N'avez-vous pas insulté aux cendres des hommes qui ont le plus honoré le Canada : les Briand, les Plessis ? n'avez-vous pas prodigué l'insulte et l'outrage à cet homme éminent que tous les cœurs vénèrent et qui est la gloire de votre ville sur son siège épiscopal ? A-t-on jamais vu en aucun temps, chez aucune nation, dans aucune société, une cause honorable et juste soutenue par de tels moyens ? Qu'avez-vous fait ? Une alliance infâme avec les ennemis du catholisme ; un noir complot avec eux contre vos prêtres et la religion de vos pères ; vous vous êtes vendus pour un vil prix à ces hommes qui se sont engraissés de vos dépouilles, depuis près d'un siècle et qui, désespérés de voir la proie leur échapper des mains, ont brûlé votre parlement et votre belle bibliothèque, porté la torche et l'assassinat dans les rues de la capitale, insulté le chef du gouvernement provincial, parce qu'il rendait justice à votre nation, outragé sa dame sur les grands chemins ; tramé des complots homicides contre vos mandataires, en maudissant le nom de *French Canadian ;* voilà les hommes dont vous vous êtes fait les auxiliaires, et vous vous donnez pour les sauveurs de la patrie ? Soyez-en sûrs, l'Avenir répètera comme un horrible écho la malédiction réservée aux traîtres.

Vous voulez détruire l'Eglise et son sacerdoce, parce que vous connaissez son pouvoir contre les ennemis de la patrie, et que tous les peuples qui ont suivi l'étendard de la croix ont toujours vaincu les ennemis de la civilisation. Le prêtre toujours en avant, ne cesse de leur montrer en haut ce signe de la victoire et c'est sur lui que les barbares, les sectaires, les impies de tous les siècles ont dirigé leurs coups, bien persuadés qu'en abattant ce guide intrépide, ils auront des vaincus à dépouiller. L'instinct du sensualisme ne connaît point les lois de ce que la religion appelle conscience, il ne sait que s'assouvir. Ainsi vous avez osé jeter des yeux de concupiscence sur les propriétés de l'église, et sur les biens des communautés. Vous avez dit : *le clergé plus pauvre serait meilleur.... Le clergé est bien trop riche.... Jésus-Christ et les apôtres étaient pauvres*, sans songer que cet anachronisme déposerait contre votre intelligence s'il n'était le produit de la mauvaise foi.

L'univers au temps des apôtres était-il ce qu'il est aujourd'hui ? Lorsque le grand corps du paganisme, usé de crimes et de débauche, ivre de sang humain, prêt à expirer tenait encore le monde dans ses bras de fer, quel était l'état de la société ? Voudriez vous lui ressembler ? Ce tigre expirant de rage et se voyant enlever sa proie, déchirait, mettait en pièces les enfants de Dieu, à mesure que l'Eglise les mettait au monde, s'abreuvait de leur sang pour prolonger son agonie ; voudriez-vous lui ressembler ? Pendant l'espace de trois siècles, l'empire romain fut ensanglanté par dix persécutions générales promenant le glaive et la mort dans toutes les parties du monde connu ; au quatrième siècle, les Goths et les Vandales en Perse et en Afrique firent deux cent mille martyrs dans l'espace de quarante ans ; voudriez-vous être cette société ? Le sang des prêtres et des saints coulait à grands flots ; des vierges pures à la fleur de la vie étaient broyées sous la dent des bêtes carnassières, des jeunes mères de famille étaient brûlées sur des chaises de fer rougi dans les amphithéâtres de Rome et de Carthage en présence d'un peuple immense accouru pour jouir de l'agonie de ces anges de la terre ; voudriez-vous être ce peuple ? La terre ouvrait ses entrailles et recevait dans ses sombres voûtes des milliers des plus illustres serviteurs de Dieu, eux dont le monde n'était pas digne ; les prêtres y descendaient pour les consoler et retournaient au combat, pour y encourager les enfants de Dieu ; ils bravaient la rage sanguinaire d'une société dépravée qui sacrifiait à Vénus, à Bacchus, qui se riait des pleurs de ses victimes, déifiait les scélérats et tous les crimes, se courbait servilement sous le joug d'un Caligula, d'un Claude imbecile, d'un Néron, d'un Domitien, d'un Maximien et autres monstres exécrables. Vous ne voudriez pas être ce peuple dégradé, cette société impure, ces tyrans détestés de toutes les générations, et vous voulez que le prêtre aujourd'hui, après avoir sauvé le genre humain, retombe

dans la voie des souffrances et des proscriptions, et reprenne les livrées qui convenaient alors pour régénérer une telle société ! Il faudrait, suivant vous, que le prêtre du dix-neuvième siècle, couvert des haillons de la misère, épuisé de travaux et de privations, les traits altérés par la faim et la souffrance, fut réduit à tendre une main suppliante au cultivateur pour avoir le morceau de pain nécessaire à la conservation de ses jours ! Infamie ! ! !

Jésus-Christ envoyant ses apôtres *comme des agneaux au milieu des temps* ne se mit pas en peine de leur bien-être matériel. Il savait bien que la vieille et impure société du paganisme se noyerait dans le sang de ses saints, comme des loups dans le sang des agneaux. Mais il savait aussi qu'une nouvelle société naitrait sur une base plus solide et plus noble, avec des conditions d'existences plus larges, plus généreuse, plus digne de l'homme. Alors l'homme éclairé sur sa destinée, anobli, reconnaissant, devait cesser de considérer le prêtre sous un aspect tout payen, et voir en lui non un ennemi du genre humain, mais quelque chose de divin et de sacré qui le plaçait dans le premier rang de la société humaine. Le régulateur des mœurs publiques, le guide des âmes, le dépositaire des secrets, des fortunes, du bonheur moral des familles, devait-il essuyer les dédains d'une société fondée aux prix de ses sacrifices et de son sang ? Quand vous voyez l'empereur Constantin avec ses plus grands officiers assis au milieu des évêques et des prêtres assemblés en conseil, quand vous voyez un St. Ambroise refuser l'entrée de l'Eglise à l'empereur Théodose, pour avoir trempé ses mains dans le sang du peuple, vous comprenez que déjà le prêtre occupait un rang honorable parmi les hommes. Ce n'est donc pas Jésus-Christ, ce n'est pas la religion qui a placé le prêtre dans les rangs respectables de la société, c'est l'homme ; l'homme régénéré par le bienfait de la rédemption : l'homme civilisé par le soleil de la religion ; l'homme relevé et anobli dans son cœur et dans son intelligence par l'influence céleste de cette belle lumière du chrystianisme d'où découlent ses plus douces espérances audelà de la tombe ; c'est enfin l'homme rendu à l'humanité et replacé dans ses voies. Il a compris le prêtre ; il a vu dans son caractère l'image consolante de celui qui est mort pour nous faire miséricorde ; il l'a placé au rang qui convenait à ses fonctions. Telle est la marche naturelle de la civilisation par le catholicisme. Quand vous verrez ce thermomètre s'abaisser graduellement sous les froides influences de l'irreligion et de l'impiété, soyez convaincus que la barbarie du paganisme envahit la société dans la même proportion.

IV.

" Si ces écoles (les écoles des frères et celles des " religieuses) étaient tenues sur un bon pied, on pour- " rait, jusqu'à un certain point, fermer les yeux " sur *les motifs qui les ont fait établir. Mais qui* " *ne connaît l'infériorité de ces écoles ?*

" Car je le répète, ce n'est pas l'éducation que " l'on veut, mais la domination au moyen d'un " semblant d'éducation.

" On craint la lumière, parce que la lumière " amène l'examen, que la lumière apprend à penser " par soi-même, que la lumière amène la liberté."

" On dit au peuple de mille manières et sur mille " tons : *n'instruisez pas vos enfants*.....un enfant " de huit ans qui sait bien son catéchisme, entendais- " je dire un jour en chaire, en sait plus long que " Socrate, Platon, etc."....(l'*Avenir*, 18 janvier).

Cette doctrine de l'*Avenir* se réduit à celle-ci : L'éducation donnée par les frères des écoles chrétiennes et par les religieuses est mauvaise et intolérable.

Les prêtres en favorisant ces écoles ne cherchent pas le bien de la jeune génération, mais son abjection par un semblant d'éducation, qui voile leurs motifs sordides et honteux.

Le prêtre craint la lumière qui amène l'examen, il aime les ténèbres et cherche à les propager.

Le prêtre dit au peuple tous les jours : *n'instruisez pas vos enfants ! !*

Le plus grand châtiment qu'on puisse infliger à ces audacieuses calomnies, c'est de les mettre sous les yeux des lecteurs honnêtes et judicieux. Il n'y a pas un esprit droit en Canada qui ne se sente pénétré d'un profond mépris et d'un indicible dégoût pour de tels excès d'aveuglement. Qui oserait avancer des absurdités si palpables, s'il n'a fait divorce avec la vérité, le sens commun, la lumière, tout ce qui fait la vie de l'intelligence. Comment juger des motifs intérieurs et des intentions secrètes du cœur, si ce n'est pas la nature des actions morales qui se produisent à l'extérieur ? Et comment supposer des motifs sordides à des actions héroïques de dévouement en faveur de ses semblables ? Pour répondre à ces allégations gratuites et stupides, il faut s'abaisser à une forme de langage qui répugne à la noblesse du cœur et aux exigences de la bonne société.

Charles Nodier disait que " le recueil des calom- " nies de Voltaire serait encore plus volumineux que " celui de ses erreurs. Malheur, dit Victor Hugo, " malheur au faible qui n'a qu'une âme pour for- " tune, et qui l'expose aux séductions de ce magni- " que repaire (les œuvres de Voltaire). J'ai perdu, " disait ce sophiste, ce calomniateur du clergé de " France, écrivant à Palissot, j'ai perdu le temps de " mon existence à composer un énorme fatras dont " la moitié n'aurait jamais dû voir le jour." Terrason disait : " la Religion ne craint rien tant que d'être " peu connue. Qu'y a-t-il de plus crédule ? L'ig- " norance. Qu'y a-t-il de plus incrédule ? L'igno- " rance." Lecteur, jugez et comparez les temps, les principes et les hommes, et tourner le dos à ces écrivains qui s'affublent du nom de catholique pour le flétrir, et qui croient servir la société en dépréciant les plus chères institutions de l'église. Ils ont puisé leur esprit et leurs doctrines dans ces romanciers impurs, dans ces sales dramaturges qui ont sali l'âme de la France, comme dit M. de Montalembert. Laissons les accomplir leur rôle, il est peu digne d'envie.

L'abbé de la Salles naquit en 1651 et mourut en 1719. Son âme tendre et généreuse ne put voir sans amertume les enfants pauvres des villes et des compagnes mener une vie errante et vagabonde, apprenant tout le mal qu'inspire le démon pour empoisonner la fleur de la vie, et s'amusant à des jeux qui blessent la pudeur et conduisent aux plus grands crimes. Guidé par ses nobles sentiments, il établit un ordre religieux d'instituteurs appelés *Frères des écoles chrétiennes*, auxquels il donna des règles sevères et pleines de sagesse tant pour leur conduite particulière que pour celle des enfants. Ces règles, qui s'observent encore aujourd'hui et qui furent approuvées par la pape Benoit XIII, sont infiniment supérieures à tous les plans et systèmes que les hommes du monde ont proposés pour l'éducation de la

sait plus long que
enir, 18 janvier).
réduit à celle-ci :
des écoles chré-
mauvaise et into-

oles ne cherchent
, mais son abjection
voile leurs motifs

amène l'examen, il
propager.
jours : *n'instruisez*

a puisse infliger à
de les mettre sous
judicieux. Il n'y a
ne se sente pénétré
ble dégoût pour de
oserait avancer des
divorce avec la vé-
tout ce qui fait la
juger des motifs
tes du cœur, si ce
orales qui se pro-
nent supposer des
oïques de dévoue-
es ? Pour répondre
upides, il faut s'a-
qui répugne à la
s de la bonne so-

recueil des calom-
ius volumineux que
r, dit Victor Hugo,
une âme pour for-
ions de ce magni-
oltaire). J'ai perdu,
ateur du clergé de
perdu le temps de
énorme fatras dont
r le jour." Terrason
on tant que d'être
us crédule ? L'ig-
ncrédule ? L'igno-
parez les temps, les
ner le dos à ces écri-
catholique pour le
ciété en dépréciant
glise. Ils ont puisé
ces romanciers im-
qui ont sali l'âme de
ontalembert. Lais-
est peu digne d'en-

1651 et mourut en
éreuse ne put voir
es des villes et des
te et vagabonde, ap-
démon pour empoi-
sant à des jeux qui
nt aux plus grands
entiments, il établit
appelés *Frères des*
onna des règles se-
pour leur conduite
nfants. Ces règles,
ni et qui furent ap-
, sont infiniment su-
èmes que les hom-
r l'éducation de la

jeunesse. Ce chef-d'œuvre que la charité catholique seule pouvait inventer pour le bonheur des jeunes générations, qui présente au sensualisme du siècle le spectacle d'un dévouement sublime, qui élève l'homme au-dessus des régions terrestres, a vaincu par les bienfaits et la douceur de sa charité les préjugés, les sarcasmes, les persécutions inouïes des impies, dont les systèmes rivaux sont tombés comme des feuilles mortes sous les ardeurs du soleil. L'ordre des Frères compte aujourd'hui en France, en Belgique et en Italie plus de cinq cent vingt établissements, plus de quatre mille trois cent-cinquante frères donnant une éducation gratuite à plus de deux cent vingt-deux mille cinq cents enfants. Le Canada seul a l'avantage de posséder six écoles dirigées par les frères et fréquentées par trois mille quatre cent quatre-vingt-six enfants.

Le nombre de ces parfaits instituteurs ne suffit pas pour répondre aux demandes pressantes des villes et des départements de la France. Les grands administrateurs, les chefs de l'université, les littérateurs distingués, les grands évêques ont reconnu la supériorité de ces bienfaiteurs de notre siècle. Tout homme éclairé qui les a vus à l'œuvre, admire une institution qui n'a pas d'égale en son genre. Cependant un écrivain nébuleux de l'*Avenir*, ose publier en face du soleil qu'on n'y reçoit *qu'un semblant d'éducation !* Que les motifs qui les ont fait établir sont sordides et qu'on ne doit pas fermer les yeux sur les malheurs qui en résultent pour le pays. Quelle preuve en donne-t-il ? *J'ai entendu quelques-uns des citoyens de cette ville se plaindre !* Voilà le coup de foudre qui doit anéantir à tout jamais l'œuvre du bienheureux de la Salles : *j'ai entendu quelques-uns se plaindre !* Quelques-uns de *cette ville*. Quelle ville ? la ville de H....! Il n'y en a point. C'est donc *cette ville* de Montréal où réside *B. du comté de H.* collaborateur de l'*Avenir*. Il était juste que la signature d'un écrit rempli de mensonges et d'horribles calomnies fut elle-même un mensonge. Il faut en effet avoir renoncé à la vérité, à la justice et à la honte, pour affronter ainsi la bonne foi de ses lecteurs, et nier en face du soleil un fait que la civilisation moderne admire.

Mais que penser d'un écrivain qui se plaçant en face des institutions de tout genre qui couvrent le pays, ose accuser les prêtres de s'opposer à l'éducation *de mille manières et sur mille tons !* Qui fait dire aux prêtres dans la chaire de vérité *de mille manières et de mille tons : N'instruisez pas vos enfants !* Que peut-on répondre à ces absurdités lamentables ? Ne serait-ce pas se moquer de ses lecteurs que d'entreprendre de les refuter ? Que dire encore de ces assertions : *On craint la lumière, parce que la lumière amène l'examen, et que la lumière amène la liberté ?* Qu'entendez-vous par la *lumière ?* Quel est cet *examen ?* Quelle *liberté ? La lumière amène l'examen !* Vous voulez dire que l'examen produit la lumière et vous prenez les choses à rebours en logique comme en religion. *La lumière amène la liberté.* La lumière du catholicisme a produit la liberté pour les peuples ; la lumière de l'impiété : le libertinage, la barbarie, la servitude. Pour vous convaincre, ouvrez les pages de l'histoire et jetez les yeux sur une carte de géographie. Mais voici qui surpasse le plaisant. Des *jeunes demoiselles* ont fait tomber des écoles tenues par des religieuses, et cela par la supériorité de leur enseignement, *malgré l'influence des curés ! !* Qui l'aurait pu croire ? Ces jeunes demoiselles si brillantes, où avaient-elles puisé leur science ? Dans les couvents de religieuses, sans doute ; enfin l'*Avenir* nous apprend ces désastres, et l'*Avenir* est un journal bien informé, comme tout le monde sait. Bientôt il nous apprendra la chûte de quelque collége par la concurrence de jeunes garçons devenus professeurs, et alors le pays sortant des ténèbres verra avec admiration *la lumière des jeunes demoiselles qui amène l'examen*, et la lumière des jeunes garçons qui amène la liberté ! L'esprit et le cœur seront émancipés, le joug clérical sera brisé : vive la lumière des jeunes demoiselles et des jeunes garçons ! A bas le prêtre, à bas les couvents, à bas les colléges !

Il était dans une grande erreur ce curé qui disait en chaire : *un enfant de huit ans qui sait son catéchisme en sait plus plus long que Socrate !* Vous avez entendu cela, vous, monsieur du comté de H., et vous avez levé les épaules. Peut-être vous êtes vous exagéré les choses par préjugé. Je suppose que le curé ne traitait en chaire que des vérités religieuses dont la connaissance est nécessaire au salut. Le prêtre enseigne que le salut est la première chose qui doive occuper l'homme sur la terre. La maxime, *unum est necessarium*, vient de Jésus-Christ, il faut bien l'admettre même en ce siècle de progrès. Vous, *homme de lumières*, appelez cela *préjugé*, c'est votre manière de penser. Les savants de l'antiquité qui n'avaient pas étudié à l'école *des jeunes demoiselles*, n'étaient pas de votre avis. Le célèbre Pope en parlant d'Homère dit : " Un fond de religion se fait " sentir, pour ainsi dire à chaque page de ses écrits. " Partout il semble persuadé que le culte des dieux " *est le premier et le plus important devoir de* " *l'homme.*" Socrate, vous savez cela, ne buvait point qu'il n'eut versé dans le puits la première cruchée d'eau qu'il en tirait. Cette lumière de l'antiquité vous paraît sans doute bien supérieure aux faibles rayons que produit l'Evangile. Ce grand Socrate, ce philosophe admirable avait étudié la nature et les grandeurs de la création ; il avait dû s'élever jusqu'à la grandeur du créateur. Cependant, condamné pour avoir blasphemé les dieux, et avant de prendre la ciguë pour mourir, il immola un coq à Esculape ! Eh bien ! messieurs, parmi les deux cent vingt-deux mille quatre cent quatre-vingt-sept enfants qui fréquentent les écoles des Frères, je vous défie d'en trouver un seul qui soit capable d'une telle bêtise ; un seul qui n'en sache pas cent fois plus que Socrate en fait de religion ; un seul qui ne préfère l'extrême-onction à ce meurtre ridicule d'une pauvre bête en souvenir et honneur de l'élève de Chiron devenu Dieu ! Si vous aviez écouté ce sermon avec droiture de cœur, vous vous seriez épargné une niaiserie qui, je vous demande pardon, dépose contre votre intelligence.

Maintenant ma tâche devient plus pénible, car il me faut marcher dans la fange pour suivre l'écrivain de l'*Avenir*, et descendre en sa compagnie dans le cloaque infecte de l'antiquité payenne, pour y étudier l'action du prêtre sur la société. Au fond de ces ombres horribles où le crime est enseveli sous un linceul ourdi par l'infamie, l'*Avenir* découvre, à la faible lueur d'un soupirail, le prêtre de Jésus-Christ associé avec les sacrificateurs de Bacchus, de Junon, de Vénus, de Jupiter et autres dieux, dont il a conservé l'esprit et la corruption dans tous les âges. *La religion du prêtre*, dit le journal, *ne fait rien du tout à l'affaire.* " Le règne des prêtres a commen- " cé au règne des Pharaons dans les sept années de " famine. Les prêtres s'emparèrent des biens du " peuple et le tinrent dans l'ignorance et la misère, " afin de le dominer. Les hiéroglyphes furent in- " ventés pour empêcher l'introduction des lettres

« phéniciennes, qui pouvaient amener la lumière. « Les prêtres, dans tous les temps, ont su tirer partie « de la faiblesse inhérente à notre nature pour domi- « ner et satisfaire leurs passions. Les idoles faisaient « l'amour ; les filles étaient belles, et ne donnaient « *le jour qu'à de faibles mortels fort ressemblants* « *aux prêtres* (sic). Chez les Perses et les Baby- « loniens, il existait une alliance entre l'Etat et l'É- « glise (l'Eglise des Babyloniens !) qui produisit les « mêmes monstruosités : les prêtres corrompaient les « peuples. Les juifs furent, comme les autres « peuples, victimes de la corruption des prêtres. Il « n'y a que les Grecs et les Romains qui se préser- « vèrent de ce fléau et en conséquence, ils jouirent « de la liberté. Une république démocratique n'a « pas besoin de prêtres (sic). Les prêtres de l'anti- « quité n'étaient pas chrétiens à la vérité, mais la « religion du prêtre ne fait rien du tout à l'affaire. « (sic). » (18 janvier).

O Dieu, que d'horreurs à la fois ! ! Telle est l'a- l'analyse fidèle de cet infâme écrit et je ne suis en- core qu'au début. En lisant l'histoire ancienne par Rollin, ou en puisant aux mêmes sources que ce grand historien, on apprend que les sacrificateurs des faux dieux exerçaient des supercheries pour tromper les idolâtres. Mais les prêtres de Jésus-Christ, les pontifes de l'Eglise seront-ils assimilés à ces escrocs du paganisme qui rendaient un culte à l'impudicité ? L'*Avenir* vous dira : *la religion du prêtre ne fait rien du tout à l'affaire ! Ces prêtres du paganisme n'étaient pas chrétiens*, mais c'était des prêtres, c'est tout dire ; la religion n'y fait rien. Suivant cette doctrine échevelée, le ministre de Jésus-Christ, qui pardonne les péchés, qui fait descendre la victime sans tache sur les saints autels pour la sanctification des âmes, et le sacrificateur de Cybèle, de Pluton ou de Vénus ne sont qu'un même personnage ! La mythologie impudique de l'antiquité et la religion céleste du fils de Dieu n'impriment pas un caractère distinctif aux ministres respectifs chargés d'en propager les enseignements ! *La religion du prêtre ne fait rien du tout à l'affaire.* Ainsi cette sublime hyérarchie dont le pied tient au calvaire et dont la tête s'élève dans les cieux, qui a reçu la promesse de l'assistance divine jusqu'à la consommation des siècles, ce roc inébranlable contre lequel les portes de l'enfer ne doivent pas prévaloir n'est rien de plus que la théogonie mythologique de l'antiquité payenne, qui déifiait les scélérats et plaçait le crime sur les autels pour l'adorer. La religion du prêtre n'y fait rien. Ainsi l'Eglise, épouse du Dieu du Calvaire, est mise au rang des impudiques traditions, du paganisme, son culte au rang des mystères infâmes des Babyloniens, des Perses et des Romains ; les bacchanales des Grecs, les saturnales des Romains étaient le temps paschal des chrétiens, les prêtres de Bacchus et de Saturne étaient les mêmes personnages que nos prêtres catholiques du Canada ; *la religion du prêtre ne fait rien du tout à l'affaire.*

Où allons nous, grand Dieu ! Et le journal qui publie ces horreurs se dit catholique ! Et il y a des catholiques qui s'efforcent de propager ces feuilles pestilentielles parmi la classe peu instruite de notre société ! !

Dans quelle ignorance faut-il être plongé pour oser dire que les Grecs et les Romains ne connaissaient peu l'empire des religions ? Tout le monde connaît ces vers d'Horace :

> Pl[illegible] nostrum, mente sed capti, Deum
> Sin[illegible] nobis, ceu mali solatium,
> Cùm saxa atquè aurea consecravimus,
> Sive aureas eburneas imagines
> Sacris et istos colimus, his fetos dies
> Agimus ; pios hoc esse nos remur modo.

Qui n'a lu Homère, Phèdre, Virgile, Ovide, Tite-Live, Tacite, les orateurs et les philosophes grecs et latins ? Qui n'a lu les sacrifices innombrables de l'antiquité pour certaines époques de l'année ; pour l'anniversaire de certains événements, avant et après les batailles ? Qui ne connaît l'empire tout-puissant des Pythonisses et des Sybiles ? Les sacrifices, les consultations, les réponses mystérieuses ? Un écrivain du premier siècle, Octavius, défendant la Religion chrétienne contre Municius-Félix, s'exprime ainsi sur les horreurs du paganisme : « Religion bien « respectable, sans doute, que celle qui a commencé « par honorer la déesse des cloaques, par élever des « temples à la peur, à la pâleur, à la fièvre, par di- « viniser des prostituées !.... Avant les Romains, « l'on a vu les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les « Egyptiens faire des conquêtes sans avoir des col- « léges de pontifes, des augures, des vestales et des « poulets sacrés dont l'appétit devait décider du « sort de la république. » — Cicéron, *Nature des Dieux*, ch. 28. « Il n'y a pas d'esprit assez pénétrant pour découvrir des vérités si sublimes, si on ne les lui enseigne pas. » Il y avait donc un enseignement. Tacite : « Après l'incendie de Rome par Néron, on songea bientôt à fléchir les dieux. »

Fouillez dans les annales du monde entier ; parcourez le cadre si large des égarements humains, vous n'y trouverez pas cette absurdité : une religion sans ministres et sans sacrifices. La religion et le prêtre sont deux existences corrélatives, aussi anciennes que le monde, et répandues dans toutes les parties du globe. La religion catholique existe par son premier prêtre *qui est assis à la droite du père*, et par ses vicaires sur la terre chargés de perpétuer le sacrifice du Calvaire et d'enseigner tous les peuples jusqu'à la fin des temps. Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres : La philosophie détruira un jour les ténèbres que vos successeurs auront répandues sur la terre, mais *je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Vous serez calomniés, persécutés, mis à mort à cause de moi ; réjouissez-vous. Voilà l'histoire de l'Eglise catholique depuis sa fondation.

Au fond de son cœur, l'auteur de cet écrit haineux sent une sorte de remords, une dernière pitié de Dieu à laquelle il répond par une absurdité. *Mon intention n'est pas d'attaquer la Religion.... religion et prêtre, suivant moi, ne sont pas deux mots plus identiques que justice et avocat.* Un esprit corrompu, qui n'étudie la religion que pour la détruire, peut seul jusqu'à ce point se mentir à lui-même. Comment ! vous venez d'associer scandaleusement l'Eglise et le sacerdoce de Jésus-Christ aux mystères impurs des Babyloniens et des Perses, vous venez de dire : *une république démocratique n'a pas besoin de prêtres*, et votre intention *n'est pas d'attaquer l'Eglise ?* Est-ce que le sacerdoce n'est pas une partie essentielle de l'Eglise ? *Religion et prêtre ne sont pas plus identiques que justice et avocat !* Pitoyable ignorance ! Quel serait le sort de la société, si elle n'avait de base que celle que voudraient lui donner ces intelligences flétries au souffle délétère de l'orgueil ! La justice n'est pas la loi, mais la sanction de la loi. L'avocat n'est pas le juge interprétant et appliquant la loi, mais un simple procureur réclamant l'application de la loi. La Religion est la loi-même, promulguée d'autorité divine. Le

prêtre, ou le sacerdoce, est le juge interprétant et appliquant la loi en vertu d'un pouvoir divin dont il est revêtu. Les lois humaines, comme la loi divine, supposent une autorité souveraine dont elles émanent, et un pouvoir judiciaire qui en détermine le sens et en applique les dispositions. Si vous séparez ces deux existences, vous les détruisez l'une et l'autre.

Après cette comparaison qui lève tous ses scrupules, l'écrivain de l'*Avenir* s'enfonce dans d'épouvantables récits où l'infamie et la haine se disputent le terrain. Je demande pardon à mes lecteurs d'allarmer leurs oreilles par une simple analyse de ces horreurs. Il faut cependant sonder cette plaie honteuse pour en comprendre et bien connaître la profondeur. Le catholique sincère et éclairé chérit sa foi plus que sa vie, et répandrait son sang plutôt que de la renier. De quel œil doit-il considérer l'œuvre de ces apostats qui consiste à présenter à la jeunesse catholique du Canada un tableau effronté où le prêtre est dépeint sous les plus horribles traits : corrompu dans tous les siècles, corrupteur des peuples, oppresseur des consciences, spéculant sordidement sur l'ignorance et la misère des générations, pour dominer et satisfaire les plus misérables instincts. Ces horreurs, qu'on croirait sortis de l'enfer, se répandent à profusion par le journal l'*Avenir* ; les catholiques, enfants des saints et des martyrs, contribuent par leurs souscriptions à répandre un poison destiné à éteindre les sources de la vie morale dans le cœur de la jeune génération.

Donc, dit l'*Avenir*, peu de siècles après l'établissement du christianisme, le prêtre dégénère, se dégrade, se joint aux tyrans contre les peuples ; se corrompt de plus en plus. Les papes rejettent la tiare, les evêques la mitre, les moines s'engraissent, *le peuple se débat dans l'agonie du désespoir, de l'abrutissement et de la dégradation.* Le droit de jambage..... pardonnez, âmes chastes ! Quand vous aurez bien connu jusqu'à quel point des misérables peuvent outrager la vertu, vous les éloignerez peut-être de tout contacte avec vos familles.

L'écrivain n'est encore enfoncé dans la fange que jusqu'aux genoux, et voilà qu'il s'arrête tout court, pour nous apprendre que les Templiers s'étant corrompus furent détruits, et leur grand-maître brûlé vif. L'heureuse découverte !

Tout le monde sait que les Templiers n'étaient pas des prêtres, mais des militaires liés par des vœux religieux, dont l'ordre fut fondé en 1118, pour défendre le saint sépulcre, et protéger contre les infidèles les pélerins qui y abordaient de toutes les parties de la terre. Beaudoin II leur donna à Jérusalem une maison située auprès de l'église que l'on croyait bâtie sur l'emplacement du temple de Solomon : de là leur nom de Templiers. St. Bernard dressa, par ordre du Concile de Troyes en Champagne, leur règle qui était très sévère. Cet ordre servit la Religion et la Terre Sainte par des prodiges de valeur, pendant de nombreuses années. Après la ruine du royaume de Jérusalem en 1186, les Templiers se dispersèrent dans tous les Etats de l'Europe, où privés de direction et de moyens d'union, ils oublièrent leurs vœux, se dépravèrent et furent détruits par Philippe Le Bel et le pape Clément V, en 1311. Leur chef, jugé d'après les formes juridiques du temps, fut exécuté pour ses crimes énormes.

Voltaire, le père de nos incrédules, défendit les Templiers contre le roi et le pape, parce qu'il lui importait, en justifiant leurs crimes, de représenter le pape sous les sombres traits d'un tyran. Les enfants du sophiste les associent maintenant au clergé, parce qu'ils étaient corrompus, comme si le clergé était solidaire de toutes les souillures de la terre. Au moins devraient-ils savoir gré au pape Clément V d'avoir effacé un grand scandale et maintenu la pureté de l'église de Jésus-Christ.

Des Templiers détruits en 1311, l'*Avenir* retombe aux premiers siècles du moyen-âge, *où le clergé ouvrait et fermait le ciel au moyen des indulgences et des excommunications.*

Pendant un siècle entier, l'Europe fut inondée de barbares sortant du nord de l'Europe et de l'Asie et dirigés par une main invisible et vengeresse, pour punir les héritiers du paganisme, venger les larmes et le sang des martyrs, faire disparaître les vainqueurs des nations, les remplacer, recevoir la lumière de la foi et préparer les bases des sociétés modernes. Les Francs, les Bourguignons, les Goths, les Visigoths, les Vandales, les Lombards au cinquième siècle portèrent le fer et l'incendie de tout côté ; les monuments du génie, les chefs-d'œuvres des arts, les documents de la science tombèrent sous leur marteau destructeur comme une vieille muraille qui doit faire place à de nouvelles constructions. Avec l'empire romain disparaissait le monde civilisé. Il n'était plus possible de cultiver les sciences et les arts ; le gouvernement était tombé entre les mains de la force ignorante et brutale. La civilisation nouvelle qu'avait commencée le Christianisme, s'arrêta tout à coup et laissa la terre enveloppée dans les ténèbres d'une nuit profonde. Que pouvait le prêtre en faveur de l'intelligence humaine, dans ces jours de triste mémoire ? Receler, entretenir le feu de la science et de la foi, cultiver les mœurs grossières des barbares, leur apprendre l'ordre et la paix, à respecter le dépôt sacré de la pensée divine et de la pensée humaine, les objets du culte et de la science que d'abord il se plaisait à détruire. C'est ce que fit le clergé. Tous les hommes éclairés, à quelque pays et à quelque religion qu'ils appartiennent, reconnaissent avec admiration les immenses services que saint Benoit et son ordre ont rendus au monde, à la science et à la civilisation. Eh bien ! l'*Avenir*, avec une audace digne des salles de Bicêtre, ne craint pas de dire à la face de son pays que l'ignorance et la barabarie de ces temps ont été l'œuvre criminelle du prêtre ! " Le clergé avait su " amener le peuple, les grands et les rois à cet état " de complète ignorance pour dominer plus sûre- " ment dans l'Etat comme dans l'Eglise ! ! "

V.

Dans le moyen-âge.... le clergé avait su amener le peuple, les grands et les rois même, à cet état de complète ignorance pour dominer. (*Avenir* du 18 janvier.)

On a vu, dans l'article précédent, que des essaims innombrables de barbares sortis du nord de l'Europe et de l'Asie, au cinquième siècle, s'étaient abattus sur l'Europe et sur la civilisation romaine comme des sauterelles sur un champ de blé. Civilisation antique, science, monuments, tout avait disparu sous cette lave impure, comme Herculanum sous les cendres du Vésuve. La Religion, cette divine institutrice des nations, conservée dans le fond du sanctuaire, devait répandre ses flots de lumière sur ces peuples plongés dans les plus épaisses ténèbres, et cette œuvre immense était l'ouvrage des siècles et le fruit du sang des martyrs. L'*Avenir*, dévoré du désir de détruire l'œuvre de Jésus-Christ, falsifie l'histoire de ce temps et nous dit que *le clergé avait amené le peuple à cet état*

d'ignorance. Les Goths, les Visigoths, les Lombards, les Alains étaient-ils donc des prêtres vomis par le Nord pour détruire la civilisation romaine et la science à coups de goupillons ? Ecoutons quelques savants distingués, qui vont débrouiller ce chaos. « Où étaient les vertus, les talents à cette époque, « si ce n'est dans le clergé ? Qui favorisait les « franchises populaires ? Qui maintenait les « mœurs ? Qui répandait par l'Europe les prin- « cipes d'une morale commune ? Qui établissait « la trêve de Dieu ? Qui protégeait, par d'éclatantes protestations, la monogamie et par suite la « liberté des femmes contre le caprice des souve- « rains encore barbares ? » Ces belles paroles sont de Charles Nodier. Ecoutez maintenant Bonnetty, ses paroles sont encore plus magnifiques : « C'en « était fait de la science, fait de la civilisation, de « la langue, des lois, de la littérature ancienne, des « monuments, des lettres et des arts, si la religion « ne fut venue au secours de la science.... Tandis « que tout disparaissait ; que la religion civile, les « rites, les mœurs, les coutumes étaient violem- « ment interrompus, et mis en quelque sorte tout « vivants au tombeau, et que toute l'ancienne ci- « vilisation avec les arts allaient périr, alors la « religion appela à elle la science et la reçut dans « son sanctuaire, seul asile inviolable.

« C'est là que tandis que tout était ignorance, « barbarie, férocité au dehors, dans le silence et en « secret se préparaient les bases sur lesquelles de- « vait être construit le nouvel état social. Eton- « nant spectacle ! Comme si les sciences avaient « eu besoin d'être régénérées, par la pénitence, des « excès auxquels elles s'étaient prostituées, c'était « des prêtres austères, de fervents cénobites... qui « faisaient profession de ne savoir qu'une chose, « *Jésus et Jésus crucifié ;* c'étaient ces hommes qui « nous conservaient les annales de la mythologie « payenne, la langue du cirque et du forum. »

L'*Avenir* est bien à plaindre s'il ignorait tous ces faits, et il est encore plus à plaindre s'il ne les ignorait pas. Le moyen-âge, après avoir été longtemps dévoué au dédain, a vu s'opérer une réaction puissante en sa faveur. Les sarcasmes et les mensonges de l'impiété ont été broyés sous les coups de la science et de la critique moderne. Mais une fois entré dans une mauvaise route, on s'égare de plus en plus. L'*Avenir*, après ses étranges assertions, ajoute : *Il passa une loi par laquelle un membre du clergé ne pouvait être puni pour un crime.*

Cette assertion est fausse. Les ecclésiastiques étaient soumis à toutes les procédures civiles ordinaires excepté dans quelques cas où leur caractère sacré et la nature de l'accusation requérait une procédure à part. D'après le droit ancien, toute accusation pour délit personnel réclamant une réparation, devait se faire devant un tribunal ou officialité ecclésiastique reconnue par les lois du temps, et dont la jurisdiction était définie ; et cela, non pour soustraire le coupable à la justice, puisque le tribunal religieux donnait des garanties d'équité qu'on ne trouvait dans aucun autre tribunal laïque ; mais pour préserver le caractère et la personne de l'accusé des persécutions haineuses et cruelles des hommes grossiers et sauvages de ces temps. Il y avait alors certaines classes d'hommes qui ressemblaient fort aux utopistes de nos jours, qui prétendent qu'*une république démocratique n'a pas besoin de prêtres.* Les rouges de la Suisse emprisonnent les prêtres aujourd'hui pour avoir refusé la sépulture ecclésiastique aux cadavres de protestants trouvés morts dans les rues ! Le deux de janvier dernier, des gendarmes expulsèrent du sol de la Suisse une communauté de Sœurs de la Charité ; des Evêques y sont condamnés à l'exil pour avoir maintenu la liberté de leur ministère. Un catholique, en voyant les barbares de nos jours enfreindre les règles de la justice, de la raison et de l'humanité, exercer leur brutalité sur la personne des évêques, des prêtres et des religieuses, se persuadera sans peine que ces mêmes personnes avaient besoin d'être protégées contre la brutalité des barbares du moyen-âge ; et quand on entend les barbares de l'*Avenir* parler de *domination du prêtre, de corruption du prêtre, de tyrannie du prêtre, de perversité du prêtre,* on se persuade aisément encore que barbarie pour barbarie, celle du moyen âge n'était pas pire que celle qu'on nous destine. Voici au reste un texte qui rectifiera toute erreur sur ce point de jurisprudence ancienne. C'est un extrait du code Justinien qui fut rédigé au milieu du sixième siècle, qui renferme et constate les dispositions des lois antérieures, et qui servit de base à toutes les lois canoniques et civiles des siècles suivants sur cette question.

« Si tamen de criminibus conveniantur clerici, « *si quidem civilibus, hic quidem competentes judices* « *in Provinciis aut earum præsides sive judicis....,* « si versò ecclesiasticum sit delictum egens casti- « gatione ecclesiasticâ et mulctâ, Deo amabilis « Episcopus hoc discernat, nihil communicantibus « clarissimis Provinciæ judicibus, neque enim vo- « lumus talia negocia omnino scire civiles judices : « cùm oporteat talia ecclesiasticè examinari et « emendari animas delinquentium *per ecclesiasticam* « *mulectam,* secundum sacras et divinas regulas, « quas etiàm nostræ sequi non dedignantur leges. »

La religion repose sur des faits, elle est tout à fait intéressée à la vérité historique ; mais la vérité historique est la dernière des choses pour les ennemis du christianisme ; ou plutôt ils ont invoqué l'enfer et se sont ligués pour miner la religion par sa base, et tout le monde connaît l'instrument dont ils se servent, c'est celui qui a perdu le monde ; Voltaire en conseillait l'usage. Imbue de ce fiel, la philosophie de Loke au dernier siècle, mise à la portée de tout le monde par Condillac, a eu des résultats funestes sur la société européenne et jusqu'en Amérique. Les hommes épris de cette philosophie se sont imaginé qu'ils n'existaient que par les sens, et que la destinée de l'homme n'est que la vie sensuelle. Voyez cet égoïsme qui ronge le corps social comme un cancer ; cette horrible soif de l'or qui dessèche les sources divines du dévouement, et absorbe tous les nobles élans du cœur et de l'intelligence. Sentir aujourd'hui équivaut à penser ; jouir de tous les plaisirs sensuels et de tout ce qui peut en aiguiser le sens, voilà l'objet de la pensée. Une corruption prodigieuse est la conséquence de ces principes, et des maux infinies ont déjà signalé la main de Dieu tombant de tout son poids sur les sociétés révoltées contre sa loi. Examinez sans passion les siècles, leur tendance, les doctrines, les hommes, la famille, la société, et vous verrez que la religion seule et le dévouement sacerdotal ont repoussé en ces derniers temps la barbarie prête à reprendre ses conquêtes. La religion et le prêtre ont sauvé la science et la civilisation de l'invasion des barbares au moyen-âge ; la religion et le clergé sont encore aujourd'hui le seul rempart qui arrête le débordement d'une autre

cadavres de protes-
es ! Le deux de jan-
xpulsèrent du sol de
Sœurs de la Charité ;
s à l'exil pour avoir
inistère. Un catho-
s de nos jours en-
, de la raison et de
ité sur la personne
religieuses, se per-
mêmes personnes
s contre la brutalité
t quand on entend
de *domination du*
le tyrannie du prêtre,
persuade aisément
rie, celle du moyen
qu'on nous destine.
ctifiera toute erreur
ncienne. C'est un
nt rédigé au milieu
ne et constate les
es, et qui servit de
ques et civiles des
n.
onveniantur clerici,
competentes judices
des sive judicis....,
elictum egens casti-
ctâ, Deo amabilis
il communicantibus
us, neque enim vo-
cire civiles judices :
sticè examinari et
m *per ecclesiasticam*
et divinas regulas,
ledignantur leges. "
s, elle est tout à fait
ue ; mais la vérité
oses pour les enne-
ôt ils ont invoqué
iner la religion par
it l'instrument dont
a perdu le monde ;
Imbue de ce fiel,
ier siècle, mise à la
Condillac, a eu des
européenne et jus-
épris de cette phi-
n'existaient que par
l'homme n'est que
oïsme qui ronge le
cette horrible soif
divines du dévoue-
s élans du cœur et
urd'hui équivaut à
sensuels et de tout
, voilà l'objet de la
gieuse est la consé-
maux infinies ont
ombant de tout son
ontre sa loi. Exa-
leur tendance, les
ille, la société, et
e et le dévouement
derniers temps la
onquêtes. La reli-
ience et la civilisa-
au moyen-âge ; la
aujourd'hui le seul
ment d'une autre

espèce de barbares armés contre la société moderne, et cependant l'*Avenir*, qui se dit catholique, ose avancer que *le clergé avait amené le peuple à cet état de complète ignorance pour dominer*.

Lorsque l'intelligence est corrompue au point de flicter de telles monstruosités, malgré l'éclat éblouissant de la vérité, on lui pardonne les plus grandes infamies, parce que la démence n'excite qu'un sentiment de pitié. Si l'on voit un énergumène l'œil en feu, la bouche écumante, se débattre comme un épileptique, et chercher à déchirer un spectre imaginaire, on frémit, on verse une larme sur l'infortuné d'un frère, puis on le garotte pour éviter de plus grands malheurs. Ecoutez l'*Avenir* et gémissez :

" *Un laïque* ignorant qui ne savait pas lire était " brûlé vif pour avoir fait gras un vendredi, et un " ecclésiastique instruit qui avait fait la loi, fut-il " coupable des plus grands crimes contre la société, " n'avait qu'à invoquer le bénéfice du clergé pour " pouvoir retourner commettre de nouveaux for- " faits. " (18 janvier.)

Avec quel art et quel acharnement l'impiété sans entrailles amoncelle les sombres couleurs autour du prêtre pour le présenter aux regards du monde comme un fantôme effroyable dont il faut chasser la présence ! Les crimes, les forfaits se montrent hérissés dans sa personne et toujours prêts à faire des victimes, comme Alecton coiffée de couleuvres et tenant des serpents dans ses mains. L'extrait cité plus haut du code Justinien démontre que les ecclésiastiques étaient comptables aux tribunaux laïques pour toutes les offenses civiles, comme les autres citoyens, et qu'ils n'étaient justifiables des officialités que pour les délits personnels et ecclésiastiques. Aujourd'hui encore les supérieurs ecclésiastiques appellent à leur tribunal, et punissent ecclésiastiquement tout prêtre qui aurait le malheur de trahir la sainteté de son état. Mais les tribunaux ecclésiastiques n'ont jamais infligé la peine de mort. Ils avaient d'autres moyens de maintenir l'honneur et la sainteté de l'église enseignante. Le seul privilége que donnait le bénéfice du clergé en Angleterre était que la peine de mort prononcée par les tribunaux laïques fut commuée en une autre punition moins extrême. Tous les citoyens pouvaient invoquer le même privilége avec certaines formalités. Par conséquent il est faux qu'*un ecclésiastique instruit, fut-il coupable des plus grands crimes contre la société, put, en invoquant le bénéfice du clergé, retourner commettre de nouveaux forfaits*. " L'ex- " tention de ce privilége n'empêchait pas la perte " des biens mobiliers qui étant confisqués au profit " de la couronne ne pouvaient jamais être rendus " au coupable ; et il n'était lui-même complète- " ment réintégré dans ses droits que *lorsqu'il avait* " *souffert les peines qui lui avaient été infligées, et* " *qui étaient les conditions auxquelles ce privilége lui* " *était accordé*. " Chitty, N° 689.

J'ai dit que tout citoyen pouvait revendiquer le même privilége devant tous les tribunaux criminels. Il est bien étonnant que l'*Avenir* en calomniant le clergé dans sa vie, lui fasse un crime d'avoir obtenu une loi qui abolissait virtuellement la peine de mort. Nos penseurs *modernes* déclament avec aigreur contre cette partie de nos lois criminelles et nient à la société le droit de se débarrasser de ses scélérats par la mort. Ils disent que la lumière du siècle doit abroger ces lois de sang dignes des ténèbres du moyen-âge, et voilà qu'ils couvrent d'opprobre le clergé du moyen âge pour avoir obtenu de la législation anglaise l'abolition virtuelle de la peine de mort. *Mentita est iniquitas sibi !*

Le cœur souffre au spectacle que donnent ces écrivains, mais il faut se résoudre à les écouter jusqu'au bout. Suivant eux, le prêtre couvert des plus grands crimes contre la société *pouvait retourner commettre de nouveaux forfaits*. St. Augustin, St. Léon, St. Jérôme, St. Jean-Chrysostôme, St. Arsène au cinquième siècle, St. Patrice, St. Benoit, St. Jean l'Aumônier, St. Vincent de Paul aux sixième et septième siècles étaient donc les chefs d'un clergé dépravé, ennemi des peuples qu'ils opprimaient ; c'est de cette sentine que sont sortis tant de saints que l'Eglise a canonisés. Oh Dieu, quelle horreur ! Ah ! plutôt qui pourra compter les hommes illustres qu'a produits le clergé dans ces siècles, et plus spécialement l'ordre de St. Benoit seul ? Bulteau, Arnold Wien, et Mabillon nous apprennent, après une étude infinie, que cet ordre, si justement célèbre, depuis sa fondation en 527 jusqu'à l'an 1316, a donné à l'Eglise 24 papes, près de deux cent cardinaux, sept mille archevêques, quinze mille évêques, quinze mille abbés dont la confirmation était réservée au souverain pontife, près de quarante mille saints et bienheureux reconnus par l'Eglise. Tant de grandeur et d'éclat, tant de science et de sainteté, tant de nations converties par leurs prédications, tant de services rendus à l'humanité dans les plus malheureux jours, se changent, sous la plume des écrivains de l'*Avenir*, en crimes, en forfaits, en corruption inouïe dont les peuples furent les victimes !!! On sait que cet ordre, à la fin des temps, fut pillé par les seigneurs, réduit à la plus extrême misère, et que persécuté et dispersé, il dégénéra de son antique splendeur ; mais faut-il pour cela méconnaître ce qui brille comme le soleil, avec les écrivains calvinistes et luthériens de l'Allemagne ? Ne sait-on pas que Mosheim en particulier est auteur d'un ouvrage infâme intitulé *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, rempli de préjugés de secte, et qui n'est qu'un travestissement grossier de l'histoire de l'Eglise ? Aller puiser à cette source infectée, c'est recueillir des poisons pour se donner la mort.

Maintenant enfonçons encore la sonde dans cette plaie corrompue, nous n'en avons pas connu toute la profondeur. Ouvrons les portes et les fenêtres, car il faut de l'air. J'analyse, pour abroger le temps de la souffrance.

Le sabbat est une assemblée nocturne de sorciers accompagnés de sorcières. Les sorciers sont des prêtres, les sorcières des personnes de mauvaise vie, comme on verra plus loin. Pour cacher leurs turpitudes, les prêtres ont donné à ses orgies le nom mystérieux de sabbat. Les sorciers, les revenants, les loup-garoux, les vampires, la chasse-galerie etc., toutes ces folles croyances du peuple sont inventées par les prêtres pour tromper l'ignorance et cacher l'infamie. La philosophie heureusement fait disparaître ces mystères d'iniquité ; le sort de la pauvre humanité est assez mauvais sans cela ; même dans ce siècle, tout impie qu'il soit, *on croit que les feux-follets sont tout simplement des exhalaisons de la terre, et par conséquent un phénomène très naturel* (sic). Une vieille était accusée d'avoir été au sabbat, *on lui faisait subir la question ordinaire et extraordinaire, puis on la brûlait bel et bien* (sic). Le sabbat se tenait dans le voisinage de quelque riche monastère, les diables, (les prêtres), défilaient en costume infernal, les sorcières à cheval sur un manche à balai (sic). Venait le cérémonial im-

monde, où les sorcières trompant leurs maris..... De l'air ! s'il vous plait, ouvrez, on étouffe..... *Il reste à décider*, dit l'*Avenir, qui jouaient le rôle de Diables dans cet horrible drame.*

Voilà, Canadiens, mes compatriotes, à quel rôle infâme on ravale les ministres de l'Eglise catholique votre mère, qui vous a comblés de ces bienfaits, et pour l'honneur de laquelle les martyrs ont versé leur sang. Si l'on traînait dans la boue par ses cheveux blancs votre père vénérable, vous l'arracheriez de la main des impies, même aux dépens de votre vie. Si l'on tentait de couvrir d'ignominie votre vieille mère, votre épouse, votre fille, votre sœur, vous sacrifieriez votre sang pour leur défense. Verrez-vous d'un d'un œil indifférent l'épouse de Jésus-Christ votre mère, blessée, déchirée, traînée dans la fange par la main sacrilège de ces lâches ennemis de tout honneur et de toute justice ? Encouragerez-vous donc encore ces sales et scandaleuses noirceurs qui ont pour objet d'arracher du cœur de vos enfants toute espèce de respect pour cette religion céleste qui anoblit leurs sentiments, relève leur intelligence, préserve du naufrage leur faiblesse et leur inexpérience, les rend dignes de votre amour.

Au fond de ces turpitudes et parmi ces ramassis de diffamation et d'odieuses calomnies contre le clergé, on peut constater un fait réel, je veux dire l'existence de croyances vaines et superstitieuses et de pratiques mystérieuses de divination, dans les classes ignorantes de tous les peuples. Les écrits du paganisme sont remplis de détails qui prouvent que si l'idée d'un premier être créateur est gravée dans le cœur du genre humain, l'idée de la chûte de l'homme par l'inspiration d'un être malfaisant ne l'est pas moins. Les barbares du nord avaient apporté avec eux ces noires pratiques de la superstition païenne que l'Eglise a toujours condamnées. Ne les a-t-on pas retrouvées chez nos sauvages de l'Amérique du nord et chez les peuples du sud ? Ne les retrouve-t-on pas tous les jours, chez les nations sauvages des isles de l'Océanie ? Dira-t-on que ces peuples avaient été trompés par les prêtres ? Au moyen-âge, les barbares convertis au christianisme mêlèrent aux pratiques superstitieuses du paganisme les mystères augustes de la religion. Il s'en suivit des consécrations diaboliques, des profanations, des sacrilèges énormes contre lesquels les autorités religieuses et civiles furent obligées de sévir. Voyez Bingham : *Origines eccles. liv.* 16. c. 5. Thiers, *traité des superstitions*, 1ère partie, l. 2. c. 6.

L'*Avenir* continue ses récits : Après ces excès révoltants contre les mœurs, l'humanité ne frémit pas moins de l'horrible tragédie qui les suivait. Ces femmes victimes de la séduction étaient livrées aux flammes. *C'est le clergé qui amenait ces condamnations et qui présidait aux exécutions. Elles augmentaient tout à la fois son pouvoir, son crédit et ses richesses par les confiscations* (18 janvier,) en sorte que le clergé, d'après l'*Avenir*, séduisait, dénonçait, jugeait, condamnait, exécutait, brûlait et volait ses victimes. Voilà, suivant ces savants écrivains, l'histoire de l'Eglise et c'est de cette source fétide que seraient sortis tant de saints et de saintes inscrits sur notre calendrier et que la religion propose à la vénération des fidèles ! Ces misérables ne sortent du cloaque que pour secouer leur fange sur les plus brillantes lumières du catholicisme, sur des hommes dont le génie ne sera jamais dépassé par aucun être humain sur la terre. Les théologiens qui n'ont approfondi les plus humiliantes misères du cœur humain que pour indiquer des remèdes, St. Thomas, St. Liguori auront l'honneur d'être mis au rang des corrupteurs des peuples par la dépravation de leurs principes !

Je devrais demander pardon aux prêtres du Canada d'avoir dévoilé ces horribles scandales en présence de leurs ouailles. Mais voilà que les apôtres de ces infernales calomnies les répandent à profusion dans les villes et les campagnes, spéculant sur la corruption du cœur humain pour grossir leurs rangs. Ne les a-t-on pas vus semer ces feuilles immorales dans les faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean, et par toute la ville, espérant corrompre l'esprit de notre population ouvrière pour l'entraîner à sa suite vers sa ruine. A cette classe honnête, religieuse et respectable, on présente ces poisons mortels pour éteindre en elle le germe fécond d'une saine morale qui fait sa gloire et son bonheur ; un ramassis d'ordures qui aurait fait rougir Voltaire lui-même, ce scélérat à qui le comte de Maistre aurait voulu faire ériger une statue par la main du bourreau. Mais ils ne savent pas que la population judicieuse et morale de Québec n'a jamais été accessible à la fièvre de l'impiété, malgré les prédications souterraines de quelques étrangers désireux d'implanter ici les misères de leur pays où ils n'ont pu vivre. L'honneur, la bonne foi, le vrai patriotisme, la religion, la paix ont à ses yeux un prix qu'elle n'échangera jamais pour les sales conceptions des esprits gâtés qui convoitent son bonheur.

Si l'écrivain de l'*Avenir* s'était donné la peine de lire l'histoire des Jésuites par Crétineau Joly, et le volume supplémentaire intitulé *Clément XIV et les Jésuites*, il se serait épargné ce *lapsus calami : Benoit XIV* abolit les Jésuites pour leur intolérable ambition. Il était plus doux à son cœur de débiter des ignorances qui font lever les épaules, et de se donner le plaisir de l'insulte et de la calomnie. Des Jésuites, il tombe sur les confesseurs des rois de France. C'est à eux qu'on doit la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes. On pouvait s'y attendre, et je suis surpris qu'il n'ait pas ajouté les Vêpres Siciliennes, la conjuration des poudres, le massacre des Carmes, de l'Abbaye, du Séminaire Saint-Firmin, etc.

Charles IX ne trouvait aucun instant de repos dans son royaume que bouleversait la fureur impie des Huguenots. Les assassinats, le pillage des églises, les sacriléges, les incendies se renouvelaient sans cesse, le désordre était à son comble. Après douze ans de trouble, de guerre civile, d'attentats infinis, le roi aigri et poussé par la vengeance de Catherine de Médicis, sa mère, commanda le massacre du 24 août 1572. Le clergé fut saisi d'horreur, et n'eut pas plus de part à ce crime que le clergé de l'Empire n'eut au massacre des sept mille habitants de Thessalonique par l'empereur Théodose. M. de Caveirac, dans sa dissertation sur ce fait, démontre que la religion n'y eut aucune part. Cette proscription coupable avait été provoquée par une longue série de crimes. Telle est la conviction d'un auteur qui n'est pas suspect en cette matière, M. de Mayer ; tel en parle Anquetil, l'un des meilleurs historiens, et beaucoup d'autres savants ; il n'y a pas un homme instruit aujourd'hui qui ose imputer au clergé de France le massacre de la Saint-Barthélemy.

L'*Avenir* n'est pas plus juste et plus exact en ce qui concerne l'édit de Nantes. Les Huguenots

avaient imposé au royaume de France des plaies infinies. Rohan, Latrimouille, Bouillon, traîtres à leurs grades dans l'armée, s'étaient déclarés leurs chefs et avaient obtenu un édit de 1598, signé à Nantes, où on leur accordait des priviléges. Cet édit ne produisit pas les effets qu'on en avait espérés pour la paix de l'Etat. L'esprit de secte sut-il jamais respecter les conventions et la foi jurée? Les sectaires avaient des places dont ils nommaient eux-mêmes les gouverneurs. Ce n'était en tout temps et en tout lieu que conciliabules secrets, serments de sociétés secrètes, ligues avec les traîtres de l'Allemagne et de l'Angleterre, refus de concours aux charges publiques, pillage des deniers de l'Etat, menaces séditieuses, conjurations toujours renaissantes, sac des villes, incendies, massacres réfléchis, sacriléges multipliés et inouïs jusque là. Quatre-vingt mille Huguenots sans frein inondaient de malheurs les vingt-quatre millions de catholiques que renfermait à peu près la France alors. Luther et Calvin avaient posé en principe qu'il fallait exterminer le Pape et les souverains qui le protégeaint. Si l'autorité dans tous les États, quelque soit la forme du gouvernement, n'a pas le droit de commander aux consciences, elle possède celui de pourvoir à la sûreté publique, et d'enchaîner le fanatisme qui y jette le désordre et l'anarchie Louis XIV, au reste, ne savait soumettre ses plans de gouvernement qu'aux suggestions de son propre esprit, et par conséquent la révocation de l'édit de Nantes, le 22 octobre 1685, est son œuvre, une œuvre de politique, et si la religion y fut pour quelque chose dans l'esprit du prince, ce motif, après tout, n'était pas indigne de ce grand homme. Les calvinistes et les luthériens pouvaient s'en plaindre, parce qu'ils furent privés du privilége de piller les églises des catholiques et de bouleverser la société; mais avant de jeter l'outrage aux protecteurs de l'ordre public en France, ne pourrait-on pas songer aux proscriptions qu'eurent à souffrir les catholiques depuis cette époque en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Danemark, en Ecosse, et surtout dans la malheureuse et fidèle Irlande? Louis XVI, guidé par le cardinal de Brienne et entraîné par les idées dominantes, révoqua, en 1787, l'œuvre de Louis XIV et il précipita cette épouvantable révolution qui fit tomber sa tête sur un échafaud et noya la France dans le sang de ses plus fidèles enfants.

Après avoir ainsi falsifié l'histoire de la manière la plus audacieuse, l'*Avenir* se donne le plaisir de nous dépeindre le supplice d'un misérable séducteur, Urbain Grandier, condamné pour ses crimes énormes, après une procédure légale qui avait duré sept mois entiers. Au lieu d'en conclure que l'Eglise, en flétrissant canoniquement le vice, veillait à maintenir la pureté du ministère sacré, il prodigue l'injure à ses pontifes qu'il accuse de complicité avec ceux qui la déshonoraient.

L'histoire est une étude malheureusement trop négligée dans notre pays. Ce tribunal redoutable, où les hommes viennent rendre compte pour leur justification ou leur condamnation de leurs actions les plus remarquables, prononce ses jugements sur le passé, pour l'instruction de l'avenir et même de la génération présente. Non-seulement les individus, mais les peuples mêmes sont appelés à ce tribunal. Rien de plus important que cette étude, mais aussi rien de plus nécessaire, en s'y livrant, que d'avoir présents à l'esprit ces principes immuables d'après lesquels doit se juger la vie des peuples comme celle des individus. Si vous retranchez, dit l'auteur des *Etudes historiques*, la vérité morale des actions humaines, il n'est plus de règle pour juger ces actions; dès que vous séparez la vérité morale de la vérité politique, il n'y a plus aucune raison de préférer l'ordre à l'anarchie.

Je prie mes jeunes compatriotes amis de leur religion, et qui ne courbent pas servilement leurs fronts sous le joug odieux des prétendus libres-penseurs, de vouloir bien suivre avec un peu d'attention cette correspondance. Peut-être auront-ils la satisfaction, si chère à tout cœur catholique, de voir disparaître comme la fumée certains brouillards sombres que l'impiété vroudrait répandre sur l'action toute providentielle du siége pontifical de Rome à l'égard des rois et des peuples du moyen-âge.

L'*Avenir* du 18 janvier, continue avec un horrible acharnement la guerre impie qu'il a déclarée à l'Eglise. " N'a-t-on pas vu, dit-il, des papes prétendre " même à l'empire universel, mettre les royaumes " en interdit, délier les sujets du serment de fidélité, " en prêcher partout l'obéissance passive? " Pour répondre à ces accusations malveillantes, ouvrons les pages de l'histoire.

Au cinquième siècle l'Empire romain achevait de consommer sa ruine. Des armées innombrables de barbares, sorties des régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie, inondèrent toutes les contrées de ce grand corps décrépit, comme un torrent qui envahit tout. Les Allemands se jettent sur les bords du Rhin, les Bourguignons sur la Suisse, les Vandales sur les Gaules et sur l'Espagne, les Goths sur l'Italie, le vaste corps de l'Empire romain usé de superstition, de débauche et de crimes, tombe comme un cadavre que le souffle de la vie a cessé d'animer. Sur les lambeaux dispersés du cadavre, les barbares s'établissent, après avoir massacré une partie des habitants, brûlé les villes et répandu partout l'horreur et la confusion. Ainsi donc le sceptre du monde tombe entre les mains de la force ignorante et brutale, la civilisation chrétienne s'arrête et laisse la terre ensevelie dans les ténèbres. La voilà commencée cette nuit du moyen-âge, pour ne disparaître qu'à l'aurore du quinzième siècle. Garder le feu sacré de la science, préserver autant que possible de la destruction les monuments de la science et des arts, cultiver les mœurs grossières des barbares, les habituer aux idées d'ordre et de paix, telle fut la mission du prêtre. " Sans le Saint-Siége, dit Charles Nodier, l'Europe " n'eut formé qu'un amas de peuples juxta-posés, " non liés. Le moyen-âge, est pour les peuples, " le temps d'un travail et d'une élaboration intérieure où ils demeurent absorbés sans pouvoir aucunement s'élever à des combinaisons européennes. " En France, c'est l'émersion lente de la royauté " qui s'élève au-dessus des grands vassaux, et tend " la main au peuple à travers leurs rangs éclaircis. " En Allemagne, au contraire, c'est la féodalité qui " rompt l'unité de fer d'un pouvoir impérial, ennemi des papes pour son malheur; partout une politique de famille; les nationnalités se constituent, " et la physionomie des peuples se dessine; mais " qui veille sur l'ensemble, si ce n'est la papauté? " Qui conserve le dépôt des doctrines religieuses, et " qui fait au profit des petits la police des grands? " Les Papes; à eux, par conséquent, la suzeraineté " de l'Europe temporelle; c'est un fait, c'est un " droit. "

La suprématie des Papes sur les rois et les peuples a donc pris naissance en ces temps nébuleux de désordre et d'anarchie. Les nations se déchiraient

les unes les autres ; les rois se faisaient une guerre d'extermination et pressuraient les peuples sous un joug de fer. Les peuples au désespoir, invoquaient la médiation du souverain pontife, contre les excès de la tyrannie ; les rois imploraient la protection des Papes dans les horreurs de la rébellion et de la guerre civile. Les Papes alors, pour arrêter l'anarchie, l'effusion du sang, et ramener l'ordre au sein de ces sociétés sauvages, choisissaient les chefs, ou les confirmaient et leurs donnaient les pouvoirs de la royauté, seule forme de gouvernement possible en ces temps. Ils révoquaient même quelques fois ces pouvoirs, pour infraction des conditions acceptées, et pour arrêter les excès de la tyrannie contre les peuples. Un écrivain protestant, Daines Barrington, président de la société des lettres à Londres, et conseiller du roi, s'exprime ainsi : " Ce fut un grand " avantage pour l'Europe en général qu'il y eut un " tribunal commun qui appelât à sa barre toutes les " controverses nationales, sans pouvoir penser tou- " jours lui-même à étendre son empire. " C'est un fait des mieux constatés dans l'histoire que le pouvoir des Papes sur les rois et sur les royaumes a toujours eu pour objet de protéger les peuples en ces temps malheureux contre la tyrannie des rois, et d'établir pour le gouvernement de ces sociétés grossières un pouvoir qui pût y mettre l'ordre et préparer les bases de la civilisation actuelle. Les circonstances, les temps, les événements, le caractère des nations et des sociétés avaient amené cet ordre de choses, et le pouvoir du Pape par un bonheur providentiel était devenu *le droit public de l'Europe*. Ce fait important est constaté par une foule d'autres écrivains distingués, tels que Fénélon, Bossuet, Lingard, les docteurs de l'université de Louvain et même par les plus savants auteurs protestants.

Leibnitz, *de jure suprematus :* " tous les histo- " riens témoignent que la plupart des peuples de " l'Occident se sont soumis à l'Eglise avec autant " d'empressement que de piété. Je n'examine point " si toutes ces choses sont de droit divin. Ce qu'il " y a de constant, c'est *qu'elles ont été faites avec un* " *consentement unanime*, et quelles ne sont point op- " posées au bien de la chrétienté, car souvent le sa- " lut des âmes et *le bien public* sont l'objet du même " soin. " Le même auteur dit encore : " Les Papes " en agissant à temps et à contre-temps contre les " rois, soit par la voie des remontrances que l'au- " torité de leur charge les mettait en droit de faire, " soit par la crainte des censures ecclésiastiques, *ar-* " *rêtaient beaucoup de désordres.* " Dans une lettre à Grimaret, il regrette cet ancien droit public : " Je " serais d'avis d'établir à Rome même un tribunal " pour juger les différents entre les princes, et d'en " faire le Pape président, comme *il faisait autrefois* " *figure de juge entre les princes chrétiens.* " Ce beau génie avait reconnu, par sa vaste érudition, que le pouvoir des Papes était le droit public de l'Europe, invoqué par les princes et par les peuples, et que c'eût été un grand malheur pour la civilisation, si les Papes, qui étaient le centre unique des lumières en ces temps, déclinant cette responsabilité qui fut pour eux une source de mille amertumes, eussent abandonné les peuples à l'oppression des princes barbares et cruels, ou à la fureur des révolutions et de l'anarchie.

Mais comment l'*Avenir* peut-il faire un crime aux souverains pontifes d'avoir déposé des rois parjures et oppresseurs, puisque ces mêmes rois avaient reconnu le droit public de l'Europe et n'étaient en possession de leurs sceptres qu'à la condition de gouverner paternellement leurs sujets, et de favoriser le développement du catholicisme, seul capable de les civiliser ? N'est-il pas étonnant encore qu'on reproche aux souverains pontifes d'avoir usé de ce droit protecteur des sociétés, et déposé des rois qui faisaient gémir leurs peuples sous un despotisme cruel, et qui arrêtaient la marche du christianisme par les chaînes qu'ils imposaient à l'Eglise pour n'avoir plus de frein, lorsque de nos jours on invoque pour les peuples le droit de déposer leurs souverains, et que même on les dirige à travers le sang et le carnage dans les horreurs des révolutions ? Si l'on considère les bases mouvantes des sociétés au moyen-âge, les vices des constitutions, le caractère sauvage et remuant des peuples, la férocité et l'ignorance des chefs, l'acharnement des familles princières à se déchirer les lambeaux des provinces et des nations, l'on admirera la main bienveillante de la céleste providence, qui sut inspirer à ces sociétés en péril la pensée, ou plutôt l'instinct préservatif de reconnaître les souverains pontifes comme médiateurs et juges de leurs contestations intérieures et internationales. Mais comme ce sujet mérite de fixer l'attention des catholiques, poursuivons notre étude.

Un auteur protestant, Pfeffel, ennemi des souverains pontifes, reconnaît l'existence de ce droit public de l'Europe. En parlant de Grégoire VII, il avoue que *ce pontife ne pouvait agir autrement qu'il ne fit, et que toutes ses démarches étaient une suite nécessaire des principes alors universellement admis.* (*Nouvel abrégé de l'histoire d'Allemagne*, t. 1. p. 228.)

Un autre auteur protestant, Eichorn, professeur d'histoire à Gottingen, *Histoire de l'empire Germanique*, 3 édit. t. 2, p. 276, admet le sentiment de Leibnitz, et va même plus loin. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, t. 2, c. 24, ne peut s'empêcher de constater cette vérité. Bolyngbroke, *Lettres sur l'Histoire*, t. 2, *lettre* 41, p. 413, se fâche contre les princes du moyen-âge qui invoquaient eux-mêmes l'autorité pontificale, pour se maintenir sur leurs trônes ou pour s'y replacer, et qui reconnaissaient ainsi la suprématie du Pape et son droit d'annuller les pouvoirs accordés, lorsque les conditions acceptées n'étaient pas observées, et les droits du peuple méconnus. Senkenberg, autre auteur protestant distingué, professeur en droit de l'Université de Gottingen, parlant du Pape au moyen-âge, *is ab omni ævo eâ fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gavaminibus moderetur.* Plus loin, il s'exprime ainsi : " On peut assurer à bon droit qu'il n'y a pas dans " l'histoire un seul exemple d'un Pape qui ait pro- " cédé contre les souverains qui, se contenant dans " leurs droits, ne songeaient pas à les outrepas- " ser. "

Ancillon, auteur protestant du dernier siècle, *Tableau des révolutions*, t. 1, p. 133 et 157, s'exprime avec un ton de sagesse bien capable de faire rougir certains écrivains catholiques de nos jours, qui, avec une érudition fort contestable, et des connaissances très-limitées, se permettent des appréciations tranchantes sur la conduite des souverains-pontifes au moyen-âge. " Dans le moyen-âge où il n'y avait " point d'ordre social, la Papauté seule sauva peut- " être l'Europe d'une entière barbarie. Elle créa " des rapports entre les nations les plus éloignées, " elle fut un centre commun, un point de ralliement " pour les Etats isolés.... Ce fut un tribunal su- " prême, élevé au milieu de l'anarchie universelle, " et dont les arrêts furent quelques fois aussi res- " pectables que respectés : elle prévint et arrêta le

« despotisme des empereurs, remplaça le défaut « d'équilibre, et diminua les inconvénients du régime féodal. »

Coquerel, auteur plus récent, et protestant, *Essai sur l'histoire du Christianisme*, p. 75 : « Le pouvoir « papal, en disposant des couronnes, empêchait le « despotisme de devenir atroce ; aussi dans ces « temps de ténèbres, ne voyons-nous aucun exemple « de tyrannie comparable à celle des Domitien à « Rome. Un Tiber était impossible ; Rome l'eût « écrasé. Les grands despotismes arrivent quand « les rois se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus « d'eux ; c'est alors que l'ivresse du pouvoir illimité « enfante les plus atroces forfaits. »

Je n'ai plus à ajouter qu'une citation que je prendrai encore parmi les auteurs protestants. Voigt, *Histoire de Grégoire VII*, t. 2, p. 456, s'exprime ainsi : « Sa grande idée, et il n'en avait qu'une seule, était « l'indépendance de l'Eglise. C'est autour de ce « point que venaient se grouper, comme autant de « rayons lumineux, toutes ses pensées, tous ses « écrits, toutes ses actions.... En supposant qu'il « ait eu comme l'ancienne Rome l'idée de dominer « sur tous les peuples, oserait-on blâmer les moyens « qu'il a employés, surtout quand on considère « *qu'ils étaient dans l'intérêt des peuples....* Il est « difficile de donner au génie de Grégoire VII des « éloges exagérés, car il a jeté les fondements « d'une gloire solide ; et chacun doit vouloir qu'on « rende justice à qui elle est due.... qu'on respecte « et qu'on honore un homme qui a travaillé pour « son siècle, selon des vues si grandes et si généreuses. »

En empruntant des preuves à l'appui d'une vérité historique si méconnue et si peu étudiée, mais si honorable pour l'Eglise de Jésus-Christ, aux écrits des plus illustres auteurs du protestantisme, j'ai laissé de côté une foule de témoignages péremptoires que m'offrent les écrivains les plus distingués du catholicisme. Il m'a semblé que les collaborateurs de l'*Avenir*, et leur digne patron, le *Witness*, conjurés tous ensemble pour abattre l'Eglise, n'auraient point de répugnance à reconnaître une vérité démontrée par des preuves tirées de cette source. Peut-être comprendront-ils que cette Eglise, battue par tant d'orages et de tempêtes dans tous les siècles, mais toujours debout sur sa base inébranlable pour contempler avec tristesse à ses pieds les restes épars et méprisés de ses ennemis, souffrira bien moins des coups et des plaies qu'ils espèrent lui infliger, que du triste sort qui leur est réservé.

Il est donc démontré, et c'est une vérité que pas un homme instruit n'ignore aujourd'hui, que la suprématie des Papes au moyen-âge, sur les gouvernements temporels, était reconnue comme *droit public de l'Europe*, par le consentement des peuples et des souverains ; qu'elle a toujours eu pour objet la protection des peuples contre la tyrannie, et leur progrès social par la diffusion de la lumière de l'Evangile ; qu'elle a sauvé la civilisation, la science, les arts et tout ce qu'il a été possible d'arracher des mains des barbares, et enfin qu'elle a posé les bases de la civilisation moderne qui étend comme un flambeau ses rayons d'un pôle à l'autre.

« Ces poésies d'Horace, disait Bonnetty, qui « avaient été composées au milieu des délices de « Tibur, étaient transmises à la postérité par le travail d'un jeune novice au cœur pur et candide, « qui ne s'approchait d'elles que le corps exténué de « jeûnes et de macérations, les reins ceints d'un « cilice, la figure pâle, comme si les copistes avaient « dû expier les crimes des auteurs qu'ils transcri- « vaient. »

« Sans la religion, dit Feller, *Catéchisme philosophique*, sans la religion chrétienne, les sciences « eussent été ensevelies dans les ruines de l'empire « romain ; les débris n'en ont subsisté qu'entre les « mains des ecclésiastiques et des religieux qui nous « les ont transmis..... c'est de là qu'on a tiré les manuscrits qui ont servi à préparer toutes les belles « éditions qui enrichissent aujourd'hui nos bibliothèques. »

Châteaubriand, Ancillon, Porteous, Ryan ont mis au grand jour cette vérité reconnue d'ailleurs par les savants de tous les temps.

En opposition aux témoignages éclatants des plus ilustres écrivains du catholicisme et du protestantisme, qui ont approfondi avec l'œil perçant de la science les annales des nations du moyen-âge, les documents innombrables, les monuments épars sur la vaste surface de l'Europe et propres à asseoir la vérité sur une base incontestable, se présente l'*Avenir* hérissé de haine et d'ignorance, qui nous dit en écumant : « Le clergé, au moyen-âge, avait su « amener le peuple à cet état de complète igno- « rance !.... Le clergé se rangea du côté des tyrans ! « le clergé est venu à bout *d'effacer presque com- « plètement toute trace de la civilisation romaine.* » (*Avenir* du 18 janvier.)

On serait étonné d'une telle démence, si l'on ne savait jusqu'à quels excès peut se porter l'ignorance jointe à la présomption. Mais il y a quelque chose de plus triste et qui consterne dans les assertions suivantes du même écrivain : « Aucun des degrés de « la hiérarchie ecclésiastique *n'est exempt des vices* « qu'entraîne l'amour du pouvoir et des richesses..... « L'histoire de la Papauté, pendant une suite de « siècles, *est l'histoire de tous les crimes qui déshonorent l'humanité.* » (*Avenir* du 18 janvier.)

L'auteur de cet horrible écrit, ainsi que le journal qui le publie, se disent catholiques ! Ils présentent à la face de leurs concitoyens catholiques, couverts de confusion, toute la hiérarchie ecclésiastique, depuis le plus jeune lévite jusqu'au Souverain-Pontife, comme entachée de tous les vices qui dégradent l'homme ; comme adonné aux crimes les plus noirs qui puissent souiller le cœur humain ; comme un ramassis de scélérats ennemis des nations, et ils se disent catholiques ! Une action honteuse ne saurait être suggérée par un motif noble. Descendez dans la profondeur de la dépravation humaine, remuez à plusieurs reprises la fange amassée par les siècles, à peine y trouverez-vous rien qui puisse entrer en comparaison avec la corruption qui a dicté ces paroles. De si odieuses calomnies n'ont d'autre objet que d'armer les populations contre le corps vénérable du clergé, sur lequel repose le don de l'enseignement religieux et le trésor des grâces que le ciel réserve à son Eglise militante ; de préparer la destruction de toute vérité morale et sociale ; de déchaîner la licence du crime et de l'immoralité pour souiller la société et éteindre la lumière de la civilisation chrétienne dans le sang de ses apôtres. Quoi ! Jésus-Christ n'aurait fondé au prix de son sang *une Eglise pure, sainte, sans tache et sans rides* que pour l'abandonner à la merci de pasteurs mercenaires, cupides, ambitieux, insensés, sans vertus et sans religion ! Quoi ! ces pasteurs indignes n'auraient travaillé pendant dix-huit siècles qu'à souiller et détruire l'œuvre de Jésus-Christ ! Quoi ! ce divin Rédempteur, après avoir promis d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, aurait dormi

pendant dix-huit cents ans pour ne s'éveiller qu'au moment où les illustres penseurs de l'*Avenir* ont fait briller aux yeux du Canada et du monde l'éblouissante lumière de la démagogie !

L'absurdité de ces calomnies suffit pour les réfuter. La Papauté a su conserver en Europe un rayon de lumière dans tout le cours de cette longue nuit du moyen-âge. Pendant l'horrible fracas de l'invasion, cette lumière s'était concentrée dans Rome, comme le sang se refoule vers le cœur à la rencontre inattendue d'un lion dévorant. C'est elle seule qui a vaincu la férocité des peuples et fait la civilisation actuelle de l'Europe et du monde; qui a sauvé l'Italie des Mahométans ; qui a souvent épouvanté des princes vicieux, féroces, dévastateurs, incapables d'agir par un autre motif que la crainte. Ouvrez les pages de l'histoire et comptez si vous pouvez les brillantes flambeaux sortis de cette hiérarchie ecclésiastique, que l'ignorance vous présente aujourd'hui sous l'aspect repoussant d'un égoût rempli de reptiles venimeux : Tant de profonds génies, tant de héros, tant de martyrs, tant de saints pénitents, tant de missionnaires héroïques qui ont porté la civilisation et le salut dans tous les coins de la terre, au prix de leur repos, de leur patrie, et de leur sang dans tous les siècles, mais plus spécialement dans ce moyen-âge dont on exagère souvent les malheurs : le voilà ce désir de dominer que vous dites avoir souillé tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Heureuse ambition que nous devons bénir et imiter ! Tertullien nous apprend que déjà de son temps l'Eglise s'étendait autant que l'empire romain qui se vantait d'être l'univers. Les dieux n'existaient plus ; le royaume de Jésus-Christ avait relevé le vieux monde abattu sous le fardeau de ses crimes, et toujours fidèle à sa mission divine, la Papauté députait sa vaillante milice aux peuples inconnus, pour les arracher aux ténèbres de la barbarie. A la voix des missionnaires de Rome, vous les voyez entrer au bercail et prendre place parmi les enfants de la famille : l'Ethiopie au quatrième siècle, l'Irlande, la France et l'Angleterre au cinquième et sixième, la Frise et la Hollande au septième, l'Allemagne, le Danemark et la Suède au huitième et neuvième, les Polonais, les Basques au dixième, la Hongrie, la Poméramie, la Boême et la Prusse au onzième et douzième, la Livonie, la Cumanie, la Tartarie, partie de la Perse et de la Bulgarie, la Lithuanie, etc., au treizième et quatorzième siècles, je ne parle pas des missionnaires de l'Amérique, de la Chine, des Indes, du Japon, de l'Australie, de l'Océanie, etc., dans les siècles suivants. La philosophie pourra-t-elle jamais présenter aux générations futures un pareil tableau de grandeur, de sainteté et d'innombrables bienfaits en faveur de l'humanité ?

Si dans cette immense drame où apparaissent tant de personnages et de caractères différents, se présente à vos yeux un acteur faible, isolé, en quelque coin de ce grand théâtre, faut-il en rejeter l'ensemble, comme si la dépravation d'un individu était celle de tout le corps, comme si la religion, pour être l'œuvre de Dieu, devait anéantir le germe des passions humaines ? Un protestant fougueux, Davison, a fait des pontifes de Rome le tableau le plus infidèle et le plus scandaleux qui fut jamais. Cet ennemi acharné du catholicisme devient votre auxiliaire pour le détruire. Sur deux cent cinquante et quelques pontifes romains, il cite, comme vous, un Alexandre VI dont le règne démontrera dans tous les siècles que la conservation de la religion ne dépend pas de la sagesse des hommes, mais de la sagesse de Jésus-Christ, qui a promis d'être avec son église jusqu'à la fin des temps. Ecoutez Voltaire, votre modèle en impiété, la vérité quelque fois lui arracha des aveux. Dans sa dissertation sur la mort de Henri IV, il dit à Guichardin qui avait rapporté les derniers moments du Pape Alexandre VI : " L'Europe est trompé par vous, et vous l'a-
" vez été par votre passion ; vous étiez l'ennemi
" du Pape, vous avez trop cru votre haine. "

Si l'*Avenir* n'avait pas apostasié sa foi, il comprendrait que le flambeau divin de la religion, allumé par Jésus-Christ sur le Calvaire, a été perpétué par l'enseignement de l'Eglise, et que cet enseignement repose sur la sainte hiérarchie qui a pour garant de son indéfectibilité la parole même de Jésus-Christ. Il ne s'associerait donc pas pour l'éteindre avec tous les impies et les hérétiques des siècles passés, qui n'ont écrit l'histoire que pour la travestir dans leurs vues de sectes ; il n'irait pas puiser ses inspirations et ses appréciations des hommes, des institutions et des époques diverses du catholicisme dans les productions haineuses des chroniqueurs luthériens et calvinistes, ou dans les volumes des romanciers universitaires. " Le célè-
" bre Lavater, quoique protestant, disait : je vénère
" l'Eglise catholique, comme un antique et majes-
" tueux édifice qui a conservé les traditions pri-
" mitives et les titres précieux de la Religion. La
" ruine de cet édifice serait la ruine de tout le
" christianisme. "

Enfin, supposons-le, vous avez détruit le Pape, les évêques et les prêtres, les ordres religieux, les institutions d'éducation, et de bienfaisance, toutes les œuvres inspirées et dirigées par l'enseignement du clergé, que va devenir la société ?.... Elle périra.... L'histoire des malheurs de la terre enregistrera de nouvelles catastrophes ; l'homme dégradé tombera dans la nuit du paganisme ; la terre souillée de sang ne produira plus que des malédictions. Ouvrez les pages de l'histoire, jetez les yeux sur une mappe monde et osez nier cette terrible conséquence.

Mais voyons les qualités de l'arbre par ses fruits. Vous savez combien la nuit de l'erreur était profonde et universelle, avant que le soleil de justice se fut levé sur la montagne ; quelle était la dégradation intellectuelle et morale de l'homme, l'esclavage et l'abjection de la femme, de l'enfant, l'impureté des cultes, la barbarie et la cruauté de l'homme contre l'homme. L'enseignement du prêtre a déchiré ces horribles livrées du paganisme qui déshonoraient l'humanité, et à la vue des lambeaux qui en restent encore sur quelques nations infidèles réléguées tristement en dehors de la civilisation comme des lépreux, votre cœur est pénétré d'une reconnaissance sans borne pour tous les bienfaits que vous devez à l'Eglise de Jésus-Christ. Cette mère qui vous a prodigué ses soins et sa tendresse, on veut aujourd'hui lui ôter la vie, pour vous placer sous la tutelle de la philosophie incrédule, et ce parricide s'appellera *émancipation de la raison*. Vous connaissez les œuvres du paganisme, son action sur l'intelligence humaine et sur le caractère des peuples et des individus ; voyez pareillement la philosophie à l'œuvre, elle vous a déjà donné de précieux échantillons de son empire sur les mœurs publiques. Comparez, en quelques mots, le caractère des sociétés formées par le paganisme et par le socialisme et jugez de leurs doctrines par les résultats. Votre cœur se gonfle d'un indicible mépris, à la vue d'une multitude im-

mense de personnes de tout rang et de tout sexe, accourue aux amphithéâtres de Rome et de Carthage, pour jouir du plaisir de voir broyer une jeune mère de famille chrétienne sous la dent d'un tigre ; à la vue d'un magistrat, d'un juge, d'un gouverneur romain, qui fait dénuder avec des crochets de fer rougis au feu, les côtes d'une jeune fille qui ne verse pas une larme et ne pousse pas un soupir, parce que le ciel est ouvert à ses yeux ; à la vue d'un proconsul qui fait traîner sur des brasiers ardents, ou griller sur une chaise de fer rougi une mère en présence de ses enfants, pour avair cru en Jésus-Christ. Mais ce n'est encore rien. Vous semblez devoir succomber sous un immense poids d'indignation, lorsque ces mêmes magistrats, ces gardiens de la morale publique condamnent un ange de la terre, une sainte Lucie, une sainte Agnèse à être exposée dans un lieu de prostitution, pour y subir une dégradation jugée pire à ces cœurs célestes que la mort la plus cruelle par le fer et le gril. L'Evangile a *fait disparaître cette trace de la civilisation romaine.*

Eh bien ! qu'avons-nous vu de nos jours ? Je ne dis pas ce vandalisme qui s'attaque aux édifices, aux monuments des arts, c'est la barbarie du cinquième siècle ; je ne dis pas cette férocité sanguinaire, cette cruauté réfléchie et raffinée, mais, ce qui est plus encore, cette flétrissure morale, chef-d'œuvre de l'enfer entre les mains de la barbarie païenne, ne l'a-t-on pas vu se renouveler à la fin du dernier siècle, dans les horreurs de la Révolution française ? Les perquisitions domiciliaires, les exécutions légales, les pontons, les bateaux à soupape, le massacre des Carmes, de l'Abaye, du Séminaire Saint-Firmin, tout cela n'est rien, c'est le paganisme vulgaire, *une trace de la civilisation romaine* ; mais les Cieux ne durent-ils pas se couvrir d'un crêpe funèbre à la vue de ces *mariages républicains*, où des démons travestis en bourreaux précipitaient au fond des rivières de jeunes infortunés des deux sexes, des religieuses, des lévites, des âmes pures dans la fleur de la vie, qu'on avait dépouillées de leurs vêtements, attachées.... en présence d'un public dépravé, dans l'espérance de souiller les âmes avant de faire périr les corps ! ! Voilà la société entre vos mains ! Elle a trouvé *la lumière, la lumière qui amène la liberté*, c'est-à-dire la liberté du crime. Car quels étaient les exécuteurs de ces œuvres diaboliques que n'avait pu inventer toute la corruption du paganisme ? Les disciples de Voltaire, les impies, les socialistes vos modèles, qui ont décrété l'abolition de l'*Etre suprême*, qui se sont prosternés devant une prostituée placée sur un autel ; vos devanciers, vos semblables, que leur impuissance aujourd'hui réduit à assassiner dans l'ombre et à promener le poignard sanglant dans les rues ; à méditer dans les ténèbres la ruine des sociétés, en préludant comme autrefois par la ruine de la religion. Leurs excès, leurs crimes écrits en caractères de sang dans les pages de l'histoire, seront pour toutes les générations une preuve que leurs doctrines et les vôtres conduisent l'humanité dans le gouffre d'une barbarie pire que celle du paganisme.

VII.

La religion est une vérité qui ne fut jamais attaquée que par l'erreur ou par le mensonge. Malgré les plus rudes assauts, elle reste immobile sur son roc, et brave les flots de l'incrédulité soulevés par l'esprit de l'orgueil pour l'ébranler et l'abattre. Après des combats infinis l'histoire nous présente les débris ignominieux de toutes les doctrines perverses qui sont venues dans tous les siècles se briser à ses pieds. Si le catholicisme, comme vérité religieuse et sociale, était étudié et médité par nos jeunes gens instruits, comme le mérite un sujet de cette importance, on les verrait se faire une gloire d'en porter les insignes, et ils s'y rattacheraient de toute l'ardeur de leur âme, comme à une ancre qui peut seule sauver le vaisseau de leur chère patrie du naufrage dont il est menacé. " Le jeune homme, dit M. Pou-
" joulat, *Histoire de Jérusalem*, à son entrée dans
" la société, ayant sa tâche à commencer, et une
" route à suivre, se persuade que le monde religieux
" est à refaire ; qu'il faut tourner son âme ailleurs
" que du côté de la chapelle des ayeux ; qu'il faut
" quitter ce qui avait d'abord paru doux, bon, char-
" mant et saint. Douloureuse perplexité d'un noble
" cœur. Il se sent entraîné vers des croyances qui
" ont enchanté son enfance, vers la naïve et divine
" poésie de Nazareth et de Bethléem, vers ce
" monde de foi d'où sont sorties les plus grandes et
" les plus complètes choses, et voilà que la *Science*
" lui dit : Jeune homme, dépouille-toi de cette
" blanche tunique qui rappelle une religion évanouie
" sans retour.... viens avec moi, j'ai un monde
" nouveau à t'offrir.

" Ainsi parle la fausse science, perfide sirène qui
" mène à la mort. Le jeune homme cache sa tête
" et pleure ; il demande un jour de délai pour dire
" adieu à ce qu'il abandonne, pour sourir encore à
" des illusions qu'on lui arrache, et donner un der-
" nier regret aux célestes demeures d'où on l'exile.
" Il chante le suprême cantique autour de la reli-
" gion des ancêtres, dont on annonce les funérailles,
" il la couvre de fleurs, l'environne de parfums, et
" puis l'ensevelit comme on ensevelit une mère. Ce
" devoir rempli, le malheureux orphelin, le proscrit
" du ciel catholique s'en va péniblement à la con-
" quête que la *science* lui a faite. Promesse vaine. "

Combien de jeunes gens, dont l'esprit et les talents promettaient de puissants soutiens à la société catholique, s'égarent et se perdent sans ressource en suivant cette *perfide sirène*, la fausse science ! L'Eglise qui a formé leur jeune âge est basée sur l'humilité et la charité ; elle a donné le jour à la plus belle société qui ait jamais honoré la terre. L'homme élevé à son école est supérieur à lui-même, dévoué au bonheur de ses semblables, il ne tient à la terre que pour s'en servir de marche-pied afin de s'élever aux régions célestes où l'appelle sa foi. Toujours dirigé vers l'objet de ses espérances, il retracera dans sa vie le tableau magnifique de toutes les œuvres grandes, nobles et généreuses qui font la gloire de l'humanité.

La philosophie, telle qu'on l'entend de nos jours, et telle qu'on l'applique au gouvernement de la société, est basée sur l'orgueil et le sensualisme. Fille hideuse du protestantisme, elle repousse l'autorité révélée et le joug de l'Eglise, elle adore la raison individuelle, et ne soumet l'esprit et le cœur qu'à l'empire des passions et aux suggestions de l'organisme. L'homme asservi à ses lois ne vit plus que pour lui-même, et ne voit plus dans ses frères que des compétiteurs. Bientôt la société, rongée par un mal intérieur, ressent des symptômes alarmants de dissolution, une fermentation sourde, un malaise général qui annonce des tempêtes. L'étude de ces vérités conserverait à la société de nobles cœurs capables de la servir avec gloire, mais que l'on voit se perdre dans la foule des ennemis du christianisme de

tous les siècles que l'univers aujourd'hui dédaigne et repousse.

La vérité et le mensonge, voilà, mes jeunes compatriotes, les deux routes qui s'offrent à votre intelligente énergie. L'une est droite, mais raboteuse en apparence, c'est celle qui conduit l'homme à sa fin ; l'autre est tortueuse et bordée de fleurs en apparence, c'est celle qui conduit l'homme dans un gouffre.

Le mensonge est par lui-même honteux, au point que la plus sanglante injure est contenue dans ces paroles : *Vous avez menti.* Il n'est pas dans les sentiments honorables du cœur humain d'affronter avec indifférence le mépris attaché au mensonge. Luther, Calvin, Voltaire ont pu dire à leurs dupes : mentez, mais les siècles n'effaceront point la flétrissure attachée à leurs noms. Il est aussi des vérités tellement évidentes, des faits devenus si palpables par la discussion, la saine critique et les recherches de la science, qu'on ne saurait plus les nier sans imprimer sur son front la flétrissure du mensonge. Telles sont les procédures de la condamnation de Galilée, que l'*Avenir* avec les impies et les calvinistes reproche à l'Eglise comme une ignominie. Cent fois réfutée en face de la terre, cette banalité si chère aux ennemis du catholicisme renaît de ses cendres comme un fantôme, le mensonge l'embrasse avec amour et en fait un auxiliaire dans la guerre de lâche trahison qu'il a déclarée à l'Eglise.

Un écrivain protestant distingué, M. Mallet-Dupan, de Génève, dans une dissertation publiée par le *Mercure de France*, en juillet 1784, sur les procédures contre Galilée, démontre avec la clarté du soleil que tous les torts étaient du côté de ce grand homme. Par un décret de 1620, il fut permis à Galilée d'enseigner son système, *comme hypothèse astronomique.* Cette condition textuelle prouve avec évidence que le philosophe n'était pas mis en cause, mais seulement le *théologien.* De nombreux documents nous montrent que Galilée prétendait faire de son système un dogme appuyé sur l'Ecriture-Sainte. « Il exigea, dit Guichardin, auteur contemporain et « envoyé de Toscane à Rome, que le Pape et le « Saint-Office déclarassent le système de Copernic « fondé sur la Bible. » Il fut condamné, treize ans plus tard, c'est à dire en 1633, selon les lois du temps, après avoir mis, dit le même Guichardin, *un extrême emportement* à soutenir son opinion théologique. Dans une lettre écrite au père Recenri, son disciple, Galilée s'exprime ainsi : « Le Pape me croyait digne de son « estime.... je fus logé dans le délicieux palais de « la Trinité des Monts.... quand j'arrivai au Saint-« Office, deux jacobins, m'invitèrent très-honnête-« ment de faire mon apologie. J'ai été obligé de « rétracter mon opinion en bon catholique. Pour « me punir, on m'a défendu les dialogues..... « Comme la peste régnait à Florence, on m'a assigné « pour demeure le palais de mon meilleur ami, Mgr « Piccolomini, archevêque de Sienne, où j'ai joui « d'une pleine tranquillité. »

Ainsi donc ce savant distingué, ce *bon catholique* rétracte son opinion dogmatique à la suggestion *très-honnête* de deux religieux.

On lui permet d'enseigner son système *comme hypothèse astronomique.*

Il est logé par considération *dans le délicieux palais de la Trinité des Monts.*

Par crainte de la peste, on lui assigne en second lieu le palais de son meilleur ami, l'archevêque de Sienne.

Le Pape le juge *digne de son estime.* Tant d'égards, de considération et d'honneur de la part des premiers dignitaires de l'Eglise, convaincront tout homme éclairé que si cette Eglise se montra soigneuse de préserver la pureté de la foi de tout mélange étranger de système humain, elle sut rendre au mérite du philosophe tous les témoignages de bienveillance et de distinction qui lui étaient dus. En présence de ces faits qui ne sont plus contestés dans le monde savant, l'*Avenir* affirme que *Galilée n'échappa à la mort qu'en se rétractant publiquement la corde au cou ! !* Vingt auteurs protestants ou impies ont prétendu que Galilée avait été emprisonné pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil. Malgré les témoignages irrécusables du contraire, ils le répètent toujours ; l'*Avenir* et le *Witness* ne répondront point aux preuves incontestables qui constatent la vérité sur ce point d'histoire, mais bientôt ils nous répèteront la même calomnie.

L'*Avenir*, après cette tentative infructueuse pour décrier l'Eglise, se replonge dans la nuit du moyen-âge où il aime à patauger avec Voltaire et autres sophistes, et voilà qu'il nous apprend que *le clergé du moyen-âge est venu à bout d'effacer presque complètement toute trace de la civilisation romaine.* Je crois avoir montré la révoltante absurdité de cette assertion dans l'article publié mardi. On peut le dire avec orgueil, le monde savant ne possède pas un seul document de littérature et de sciences anciennes, pas un monument des arts qu'il ne les doive au clergé du moyen-âge. Les barbares, en ces temps d'horreur, firent subir à la civilisation romaine ce que les socialistes, aujourd'hui leurs semblables, destinent à la civilisation chrétienne ; encore faut-il remarquer que les barbares du cinquième siècle et du sixième allaient au devant de la civilisation, et que ceux de nos jours la fuient. Ceux-là ignoraient la lumière et la saluèrent avec joie quand elle brilla à leur intelligence ; ceux-ci, comme des oiseaux nocturnes, invoquent les ténèbres, pour se livrer plus librement aux brigandages et aux orgies. Le flambeau du catholicisme les importune, il faut, se sont-ils dit, l'éteindre et faire tomber sous les coups des plus noires calomnies ces prêtres qui veillent à sa garde. Vous pouvez, messieurs, exécuter vos dessins et choisir vos victimes ; mais veuillez ouvrir les yeux, et vous verrez dans les annales des différents âges que ces abominables procédés ont toujours attiré sur leurs auteurs d'énormes avalanches de mépris et de malédictions tombant de tous les cœurs et de toutes les générations, comme des éboulis détachés du haut des montagnes écrasent les troupeaux qui paissent à leurs pieds. Que sont devenus en face de l'histoire ces Albigeois du douzième et du treizième siècles, ces ramassis de sophistes ignorants, qui s'étaient ligués pour désoler l'Eglise, pour attaquer le culte extérieur, la discipline, la hiérarchie ecclésiastique ; qui ne cessaient de décrier le clergé ; qui fouettaient les prêtres dans les places publiques ; qui dévastaient les objets destinés au culte, images, croix, statues, partout où ils en trouvaient ? Que sont devenus les Turlupins du quatorzième siècle, ces impudents scélérats qui calomniaient les prêtres comme vous, qui soutenaient qu'on ne doit rougir de rien de ce qui est naturel, qui allaient nus dans les villes et les campagnes, et se livraient à des horreurs inouïes ? Le clergé eut l'honneur de souffrir les persécutions de ces philosophes régénérateurs de la société humaine. Que sont devenus les misérables utopistes qui ont bouleversé le dernier siècle, fait couler des fleuves de sang, écrasé les peuples sous le fardeau d'un despotisme pire que celui d'un Denis le tyran, de contributions ruineuses, et enlevé à leur misère

p, convaincront tout
Eglise se montra soi-
le la foi de tout mé-
nain, elle sut rendre
les témoignages de
qui lui étaient dus.
e sont plus contestés
affirme que *Galilée*
ractant publiquement
s protestants ou im-
vait été emprisonné
tourne autour du so-
irrécusables du con-
'*Avenir* et le *Witness*
es incontestables qui
oint d'histoire, mais
me calomnie.
ve infructueuse pour
ns la nuit du moyen-
c Voltaire et autres
rend que *le clergé du*
cer presque complète-
n romaine. Je crois
urdité de cette asser-
i. On peut le dire
e possède pas un seul
iences anciennes, pas
es doive au clergé du
ces temps d'horreur,
aine ce que les socia-
ables, destinent à la
faut-il remarquer que
le et du sixième al-
n, et que ceux de nos
ient la lumière et la
brilla à leur intelli-
iseaux nocturnes, in-
livrer plus librement
Le flambeau du ca-
faut, se sont-ils dit,
s les coups des plus
ui veillent à sa garde.
cuter vos dessins et
illez ouvrir les yeux,
s des différents âges
ont toujours attiré sur
hes de mépris et de
es cœurs et de toutes
ulis détachés du haut
peaux qui paissent à
en face de l'histoire
du treizième siècles.
ants, qui s'étaient li-
r attaquer le culte ex-
rchie ecclésiastique ;
ergé ; qui fouettaient
ques ; qui dévastaient
nages, croix, statues,
Que sont devenus les
le, ces impudents scé-
tres comme vous, qui
ir de rien de ce qui
dans les villes et les
des horreurs inouïes ?
ffrir les persécutions
urs de la société hu-
s misérables utopistes
siècle, fait couler des
ples sous le fardeau
d'un Denis le tyran,
enlevé à leur misère

l'espérance d'un meilleur sort au-delà de la tombe, par leur doctrine d'impiété et d'athéisme ? On les a vus à l'œuvre, on les a vus poursuivre les prêtres, les religieuses et tout ce qui portait la livrée de la religion comme des tigres affamés, et s'abattre avec rage sur les plus beaux monuments du génie qui devaient leur existence à ce moyen-âge qu'on calomnie, mais qu'on n'imite plus, les dégrader, les souiller et s'emparer de leurs richesses, se partager les biens légués par la bienfaisance pour le soutien de la misère et le soulagement de la souffrance, puis, gorgés de dépouilles et de crimes, s'écrier : Peuple, les vampires ne sont plus ! Peuple, tu es libre ! !

Le voilà libre, le peuple. La religion ne vient plus lui dicter ses devoirs, le prêtre ne l'enseigne plus, il est délivré de la messe, de la confession, du dimanche, de la dîme, des obligations morales, l'instinct est sa religion, la convoitise est son culte, il sent, il ne pense plus, le voilà troupeau ! Parvenu à ce rang élevé de la civilisation socialiste, il n'a plus qu'à se pancher le front vers la terre qui lui prodiguera ses richesses. Telle est la conséquence des principes que vous cherchez à lui inculquer en lui désignant le prêtre comme un obstacle à son bonheur, ou plutôt à vos desseins. Mais votre système n'est pas nouveau, vos dogmes sociaux, votre prédication, votre morale, tout cela n'est que du réchauffé de 89 et 93 et la répétition de tout ce qui a été tenté depuis plus d'un siècle. Les peuples en ont été les victimes, leur sang, leurs souffrances, leurs misères sont des voix terribles qui vous crient des malédictions. Voici des chiffres qui répandront quelque lumière sur ce sujet, et pour éviter tout malentendu, je vous défie d'en contester l'authenticité.

Sous le règne de Louis XVI, ce tyran de son peuple, dont a fait justice l'invention de Guillotin, le budjet prélevé sur le peuple pour les frais du gouvernement se montait à 600 millions de francs. On a fait la révolution pour *soulager le pauvre peuple* et conquérir sa liberté. Sous l'empire de Napoléon, le budjet s'est élevé à 800 millions et *le pauvre peuple* jouissait du bonheur de verser son sang sur les champs de batailles pour le bon plaisir *du grand guerrier*. Sous la restauration, à un milliard, et, pour se soulager, le *pauvre peuple* a fait la révolution de juillet ; sous le gouvernement de Louis-Philippe après la révolution de juillet, à 1500 millions, et le *pauvre peuple* écrasé a fait la glorieuse révolution de février, et sa fille la journée de juin ; enfin, aujourd'hui, sous le gouvernement fraternel démocratique à 1700 millions de francs, et le peuple français a l'honneur d'être gouverné par Louis-Napoléon le neveu de l'autre. Qui paie aujourd'hui ces énormes impôts ? N'est-ce pas le peuple français ? A qui et pour qui le peuple français paie-t-il ces impôts ? A cette populace d'employés subalternes qui n'ont boulversé la France jusque dans ses entrailles, au nom profané de la liberté, que pour l'exploiter au profit de leur cupidité, s'y classer et vivre du produit des sueurs du peuple. Voilà la liberté et *la lumière* que nos écrivailleurs destinent pareillement au peuple Canadien. Oui, mes compatriotes cultivateurs, c'est le fils d'un cultivateur qui vous le prédit, et vous pareillement honnêtes ouvriers de nos villes, je vous le dis en face du pays, c'est vous qui payerez les frais de cette guerre impie qu'on déclare à votre religion, à vos prêtres, à vos institutions religieuses ; les impôts, les taxes vous écraseront. Ce ne sera plus la taxe des écoles qui n'est pas une taxe, mais une cotisation à laquelle vous auriez tort de vous opposer, puisqu'elle n'est qu'une répartition équitable d'une partie des frais nécessaires à l'instruction de vos enfants, mais le produit de vos sueurs enrichira des nuées de parvenus, qu'on classera au milieu de vous pour vous gouverner la verge de fer à la main, comme font aujourd'hui les brigands de la Suisse. Votre prêtre vous aime et vous console, il vous prêche l'éducation, il vous enseigne l'économie, la tempérance pour empêcher que le fruit de vos durs travaux ne soit arraché à vos familles pour aller alimenter les tavernes et les boutiques où l'on étale le luxe. On veut vous l'ôter, on le calomnie pour vous le rendre odieux, parce qu'on craint qu'il ne vous éclaire et ne déjoue les projets qu'on médite contre votre bonheur. On veut vous annexer aux Etats-Unis ! Les Américains ne vous amènent-ils pas leurs grains, leurs farines, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs moutons, leurs cochons, les produits de leurs manufactures, parce que les marchés du Canada sont meilleurs que ceux de leur pays ? Quel avantage trouveriez-vous à cette union formée par la trahison, et qui vous noyerait dans les flots d'une population ennemie, dans une mer d'intérêts et de spéculations fondés sur le désir d'exploiter votre inexpérience, votre petit nombre et, le dirai-je, votre honnêteté toute catholique. Dans la seule ville de Buffaloo, 370 propriétés ont dû être vendues par décret le 26 du mois dernier, pour non-payement des taxes dont elles étaient chargées. Les dernières statistiques de New-York nous dévoilent un système de taxation ruineux qui doit avoir pour résultat de déposséder les classes ouvrières au profit des spéculateurs de tous les degrés. Une fermentation concentrée, une haine mal cachée entre le nord et le sud de l'Union présagent une dissolution prochaine et des conflits sanglants. On sait que vos prêtres, qui vous sont dévoués, et dont les intérêts temporels sont les mêmes que les vôtres, ont les yeux ouverts sur ces symptômes précurseurs des tempêtes. On les calomnie comme on a fait en France, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Suède, en Danemark, en Espagne, en Suisse où l'on a préludé à la ruine des peuples par la ruine du clergé.

Après avoir accablé d'ignominie le clergé et les institutions du catholicisme, l'*Avenir* présentera naturellement le baiser de paix au protestantisme, *cette lumière* qui *amène l'examen*. C'est la conséquence la plus logique qui résulte de tous ses écrits. Il nous apprend donc que " sous Henri V on brûlait les " lecteurs de la bible *à la réquisition du clergé ;* " que la reine Marie brûlait ceux chez qui on trou- " vait la bible. " Ces exécutions détestables se faisaient *à la réquisition du clergé !* Il ne se donnera pas la peine de prouver ces faits ; sa thèse se borne à décrier le catholicisme, tous les moyens lui conviennent pourvu qu'ils tendent à ce noble but. On sait que le cardinal Polus, envoyé par le Pape Jules III, pour réunir l'Angleterre à l'Eglise romaine, protesta hautement contre les exécutions ordonnées par la reine Marie pour des opinions religieuses. L'Eglise doit-elle porter la responsabilité des actes des princes lors même que par la voix de son chef elle témoigne l'horreur que lui inspirent leurs cruautés ? C'est vous, catholiques de l'*Avenir*, qui voulez couvrir d'ignominie le front vénérable de votre mère la sainte Eglise, en lui imputant avec perfidie les vices et les erreurs de quelques individus égarés contre lesquels même elle protesta ! Que ne dirigez-vous votre attention sur tant de victimes immolées depuis trois siècles au fanatisme cruel de l'hérésie ? L'exécution des illustres Moore et Fisher et de tant d'autres, sous Henri VIII et Cromwell, les horribles tortures inventées par la reine Elisabeth contre quiconque

célébrait ou entendait la messe, allait à confesse ou pratiquait en aucune manière la religion catholique, ne sont-elles pas à vos yeux dignes de remarque, non plus que les confiscations, les amendes écrasantes contre ceux qui n'allaient pas au temple protestant ? Les documents qui constatent ces faits, les lois de proscription et de cruauté contre les catholiques en ces temps malheureux sont entre les mains de tout le monde, et forment sur le front de l'Angleterre une cicatrice humiliante qui saigne encore et qu'elle ne saurait cacher. Voici la description que donne le docteur Lingard d'un instrument de torture inventé par la reine Elisabeth contre les catholiques. " Une " espèce de torture que l'on nommait la fille du " *Scavenger* consistait en un cerceau de fer formé " de deux parties jointes par une charnière. Le pa- " tient était obligé de se mettre à genoux sur le pavé " et de se resserrer dans le plus petit espace pos- " sible ; après-quoi le bourreau, appuyant ses genoux " sur les épaules du malheureux et lui passant le cer- " ceau sous les jambes, pressurait la victime jusqu'à " ce qu'il put lui lier les pieds, et les mains sur le " défaut des côtes. La durée de ce supplice était " d'*une heure et demie*, pendant laquelle le sang du " patient ruisselait de ses narines, et souvent même " de ses pieds et de ses mains. " Pourquoi ne pas dire un mot des persécutions que souffrirent les catholiques sous le règne de Jacques premier, sous tous les gouvernements où l'hérésie a prévalu et tout dernièrement en Suède, comme aujourd'hui même en Suisse. Pourquoi ne pas dire un mot de l'infâme législation, qui, comme une peste, décime l'Irlande depuis plusieurs siècles et imprime aux yeux de tout l'univers, sur le corps du protestantisme anglais, engraissé des dépouilles des catholiques, une flétrissure que les siècles n'effaceront jamais ? Mais laissons ces écarts déplorables de l'esprit humain, qui rempliraient des volumes, et revenons à la bible, pour constater que la doctrine des écrivains de l'*Avenir* est anti-catholique.

" Chose étrange, c'est que tout en enseignant que " la bible est la parole de Dieu, on défendait au " peuple de la lire, sous prétexte qu'il n'est pas ca- " pable de l'entendre, comme si Dieu n'avait pu " s'expliquer clairement. " (18 janvier.)

Le *Witness* du 4 répète ces calomnies, et le *Witness* et l'*Avenir* le répéteront de concert, comme ils ont répété l'histoire falsifiée de Galilée, et, vingt fois confondus, ils répéteront vingt fois ces falsifications. Calvin était animé de cet esprit, il y a trois siècles, lorsqu'il écrivait à son ami Bèze : *Quant aux Jésuites qui s'opposent particulièrement à nous, il faut les tuer, ou si cela ne peut se faire commodément, il faut les chasser, ou au moins les accabler à force de mensonges et de calomnies.* Tuer, mentir, calomnier, exiler, telles sont les armes du socialisme, et avec cette épouvantable dégradation, l'on prétend régénérer la société ; sur quelle base, grand Dieu !

Comment un catholique ose-t-il avancer que son Eglise lui défend de lire la Bible ? Non, un catholique, s'il n'est un apostat, ne se permettra jamais une telle audace, car il ne saurait ignorer que l'Eglise recommande cette lecture à ses enfants, comme une source de lumière pour l'intelligence et de consolation pour le cœur dans le pèlerinage de cette vie. Elle met sans cesse sous leurs yeux les paroles des SS. Pères et des Souverains Pontifes, les innombrables traductions des Saintes Ecritures, elle leur renouvelle souvent des exhortations salutaires à ce sujet, contenues dans ses rituels. Silvio Pellico, (*mes prisons,*) s'écrie : " La bible (grâce au ciel, " je savais la lire,) ne m'était plus comme au temps " où je la jugeais avec l'étroite critique de Voltaire, " tournant en dérision des expressions qui ne sont " ridicules ou fausses qu'aux yeux de l'ignorance " et de la mauvaise foi qui ne sait pas en pénétrer " le sens. Je voyais clairement à combien de titres " elle était le code véritable de la sainteté. " On lisait donc la Bible, même dans les cachots du Spielberg, où l'*intolérance* devait exercer un empire absolu. La réforme, dans son plus beau temps, ne se montra pas si tolérante, puisque l'an 1543, le parlement d'Angleterre passa une loi pour interdire au peuple la lecture de la Bible, et cela à la demande de Henri VIII qui avait déjà versé le sang d'un grand nombre de catholiques. (*Histoire de la maison de Tudor*, par D. Hume, t. 2, p. 426.) On peut voir dans la même histoire l'abus énorme que les puritains écossais faisaient de la Bible, pour souffler partout le feu de la sédition. Il est cependant des chapitres de la Bible dont la lecture ne convient pas à tous les âges et à toutes les classes de la société, et l'Eglise, dans sa charité, veille à conserver la pureté des cœurs comme à éclairer les intelligences. De plus, elles avertit les fidèles qu'ils ne sauraient être les interprètes infaillibles du sens des Ecritures, et qu'ils doivent soumettre leur jugement au tribunal de l'Eglise, comme ils se soumettent aux tribunaux judiciaires pour l'interprétation des lois humaines. Si l'autorité de l'Eglise et les SS. Pères défendent à la raison de s'ériger en juge de la foi, cette sentence n'est-elle pas confirmée par l'opinion des hommes les plus versés dans la sagesse du monde ? Quelle terrible leçon doit donner à tout esprit éclairé la ruine du christianisme partout où ses mystères ont été livrés à l'examen de la raison individuelle ! " Catholique ou déïste, disait Fénélon, il n'y a pas d'autre alternative. " Saint Augustin disait aux hérétiques de son temps : " Je vois le sublime, je ne pénètre pas la profondeur. Arrêtez et croyez, ou vous périssez. "

Le célèbre Byron avait écrit sur sa Bible ces terribles paroles : " Dans ce redoutable volume repose " le *mystère des religions*. Heureux parmi la race " humaine ceux à qui notre Dieu a fait la grâce " d'entendre, de lire, de craindre, de prier, de tou- " cher la serrure et de s'ouvrir un chemin vers la " vérité. Mais il eut mieux valu qu'ils ne fussent " pas nés ceux qui lisent pour douter, ou ceux qui " lisent pour railler. "

Qui ne découvre dans ces paroles la terrible perplexité d'une âme qui recherche dans la nuit du jugement individuel la lumière mystérieuse qui doit la sauver de la mort ? Quoi ! Jésus-Christ n'aurait versé son sang que pour laisser l'homme submergé dans une mer d'incertitudes pires que la mort ! Non, non, il a établi son Eglise dépositaire de la vérité, et le catholique ne connaît point ce doute épouvantable, il ne cherche point à s'*ouvrir* péniblement à travers les ténèbres de sa raison un chemin vers la vérité, elle est toujours présente à ses yeux toute brillante et pleine de douceur dans l'Eglise sa mère chérie. " L'Eglise catholique, disait J. J. Rousseau, met un " frein très-salutaire aux écarts de la raison hu- " maine, qui ne trouve ni fond ni rive quand elle " veut sonder l'abîme des choses. " Il est donc vrai que l'Eglise est l'interprète des Ecritures, et cette partie de la croyance catholique est toute rationnelle et toute conforme aux plus vulgaires notions de l'économie sociale et civile. Les principes généraux qui servent de bases aux sociétés humaines, les dispositions particulières des lois civiles, les réglements de

plus comme au temps
critique de Voltaire,
pressions qui ne sont
yeux de l'ignorance
sait pas en pénétrer
t à combien de titres
e la sainteté. " On
les cachots du Spiel-
ercer un empire ab-
s beau temps, ne se
e l'an 1543, le parle-
oi pour interdire au
t cela à la demande
versé le sang d'un
Histoire de la maison
426.) On peut voir
norme que les puri-
ble, pour souffler par-
st cependant des cha-
re ne convient pas à
sses de la société, et
à conserver la pureté
es intelligences. De
'ils ne sauraient être
ens des Ecritures, et
ugement au tribunal
nettent aux tribunaux
des lois humaines. Si
Pères défendent à la
la foi, cette sentence
opinion des hommes
du monde ? Quelle
esprit éclairé la ruine
mystères ont été li-
ividuelle ! " Catho-
il n'y a pas d'autre
disait aux hérétiques
blime, je ne pénètre
t croyez, ou vous pé-

rit sur sa Bible ces
outable volume repose
eureux parmi la race
Dieu a fait la grâce
lre, de prier, de tou-
ir un chemin vers la
alu qu'ils ne fussent
douter, ou ceux qui

roles la terrible per-
che dans la nuit du
mystérieuse qui doit
Jésus-Christ n'aurait
l'homme submergé
es que la mort ! Non,
positaire de la vérité,
nt ce doute épouvan-
ouvrir péniblement à
n un chemin vers la
à ses yeux toute bril-
Eglise sa mère chérie.
J. Rousseau, met un
ts de la raison hu-
ni rive quand elle
s. " Il est donc vrai
s Ecritures, et cette
est toute rationnelle
aires notions de l'éco-
incipes généraux qui
umaines, les disposi-
es, les réglements de

municipalité et de police pourraient-ils être livrés à l'interprétation arbitraire de chaque individu, avec la liberté de conformer ses actions à ses convictions sur le sens des lois, sans responsabilité quelconque à aucun tribunal judiciaire ou correctionnel ? La question est absurde. S'imaginerait-on que le divin Législateur des intelligences et des cœurs aurait eu moins de sagesse dans les dispositions de ses lois que ceux qui rédigent les codes changeants et imparfaits des sociétés modernes ? L'unité et la force morale du catholicisme, la division et l'anarchie du protestisme sont des faits palpables qui constatent et mettent en regard l'ouvrage de Dieu et l'ouvrage des hommes.

Parmi nos frères du protestantisme, les uns croient à la présence réelle, d'autres n'y croient point ; les uns admettent la résurrection, d'autres s'y refusent ; les uns croient à la nécessité du baptême, les autres la rejettent ; ceux-ci confessent la divinité de Jésus-Christ, ceux-là ne voient en lui que l'homme ; les uns admettent la rémission des péchés, le culte extérieur, la nécessité des bonnes œuvres, d'autres s'en moquent ; tous s'accordent à dire : *Ma religion est la vraie religion ; l'Eglise catholique est la grande prostituée, j'en ai pour garant la Sainte Ecriture et l'inspiration du Saint Esprit.* O faiblesse humaine ! Tant de contradictions ne nous font-elles pas voir que si *Dieu parle clairement*, comme dit l'*Avenir*, les intelligences sont bornées et trop souvent aveuglés. Or, comme la vérité et l'erreur, en fait de croyance religieuse, ne sauraient jamais être classées au même degré devant la sainteté de Dieu ; comme les vérités dogmatiques et révélées sont le fondement des vertus morales ; comme une action dérivée d'une vérité révélée est essentiellement méritoire, et qu'une action dérivée d'une erreur opposée à cette même vérité est essentiellement imméritoire, il s'en suit la nécessité d'un tribunal suprême pour suppléer à l'insuffisance de l'intelligence individuelle dans l'interprétation de la parole divine, et guider la raison dans la voie du vrai dogmatique et moral. Ce tribunal est l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine.

VIII.

Un auteur distingué de nos jours, après une étude approfondie de l'état moral de la société, s'exprime ainsi : " L'incrédulité prend toujours naissance dans " la fange, et n'est jamais défendue que par le li- " bertinage. Honte à elle ! Au contraire, honneur " à vous, ô Religion catholique ! qui n'eûtes jamais " pour ennemis que des hommes à qui nulle âme " honnête ne voudrait ressembler ! "

Quel motif honnête peut suggérer des injures ou des blasphèmes contre la Religion ? Elle est un lien qui unit l'homme à Dieu, elle a commencé avec le monde. Une même lumière, dit Bossuet, paraît partout dès l'origine du monde ; elle se lève sous les patriarches, elle s'accroît sous Moïse et sous les Prophètes. Jésus-Christ, plus grand que les Patriarches, plus autorisé que Moïse, et plus éclairé que les Prophètes, la fait briller à nos yeux dans sa plénitude. Quel témoignage n'est-ce pas de la divinité de son origine, dit saint Augustin, de la voir commencer avec le monde !

La Religion est donc une vérité immuable qui ne vient pas de l'homme mais de Dieu ; l'homme ne peut pas plus la changer que changer Dieu lui-même, ou bien elle ne serait plus qu'un problème étroit et mesquin que l'Eternel se serait donné le plaisir de jeter aux pauvres humains pour s'amuser de leurs bévues. L'homme, dit un grand écrivain, ne peut pas plus se soustraire à la Religion qu'il ne peut faire que Dieu ne soit pas son supérieur, son créateur, son père, sa dernière fin, et lui son inférieur, sa créature et son enfant. Nulle religion sans culte, et nul culte sans ministres ; vérités corrélatives et distinctes comme l'âme et le corps dans l'être humain. Que serait cette religion, quelle obligation morale imposerait-elle à l'homme, si la parole sacrée n'en perpétuait la lumière par l'enseignement du prêtre ? Les impies affectent de dire que la guerre qu'ils déclarent aux prêtres ne fait rien à la Religion ; mais si vous examinez et étudiez leur tactique, vous vous convaincrez que la guerre contre le prêtre est la guerre contre la Religion dont ils ont secoué le joug. Marcion était-il catholique au second siècle, lorsque, couvert de crimes, il osa se présenter à saint Polycarpe et lui demander : *Noscis nos ?* Non ; aussi mérita-t-il cette réponse : *Agnosco primogenitum satanæ*, et cependant ce misérable trouva des apologistes dans tous les impies du dernier siècle qui lui ressemblaient. Leibnitz, qui avait bien d'autres idées, disait, dans une lettre à Pélisson : " L'Eglise doit avoir une puissance, et " même une puissance exécutive, et en un certain " sens, Dieu même prend sur lui l'exécution de ses " jugements. On doit à l'Eglise et à ses chefs plus " d'obéissance qu'à toute autre autorité ; c'est dire " beaucoup, et toutefois je le dis. " Les mêmes coups qui blessent les ministres sacrés rejaillissent sur la Religion, et toujours elle a sa triste part des injures déversées sur le clergé. Pourquoi tous les impies de tous les temps ont-ils assailli de leurs sarcasmes et de leurs calomnies les chefs de l'Eglise avant d'attaquer leur enseignement ? Pourquoi ont-ils constamment attaqué leur enseignement, après avoir noirci leur caractère ?

C'est ainsi que l'*Avenir*, après avoir accablé d'ignominie toute la hiérarchie sacrée, tombe enfin sur l'enseignement de l'Eglise en ces termes : " Tout " en enseignant que la Bible est la parole de Dieu, on " défendait au peuple de la lire, sous prétexte qu'il " n'est pas capable de l'entendre, *comme si Dieu* " *n'avait pu s'expliquer clairement*" (18 janvier.). J'ai réfuté cette calomnie, dans l'article de samedi, avec des preuves incontestables. Mais il est important de remarquer ces paroles, *comme si Dieu n'avait pu s'expliquer clairement.* Donc la parole de Dieu n'a pas besoin d'interprétation ; donc chaque individu doit y trouver la vérité sans que les prêtres, ni même les évêques soient requis de s'en occuper. C'est le dogme protestant niant orgueilleusement la nécessité de l'autorité hiérarchique, et livrant le code immortel de la Religion à l'arbitrage absolu du cerveau plus ou moins meublé de chaque individu. Quelle base ! quelle garantie de stabilité pour l'œuvre de Dieu ! *Dieu s'explique clairement*, même pour l'intelligence du sauvage, du Hottentot, de l'ignorant, de l'idiot. Ces nobles juges, une bible à la main, sont donc éclairés par la foi ! Mais s'ils ne savent pas la lire ! Les ministres leur en donneront l'intelligence. De quel droit les ministres iront-ils imposer au hottentot leur manière d'entendre le texte sacré, et par quelle autorité ? Et si le hottentot s'avise de trouver dans le texte un sens qui ne s'accorde pas avec celui qu'y trouve le ministre, lequel des deux aura trouvé la vérité et la véritable manière d'honorer Dieu ? Un ministre enseigne de par la bible que le baptême est nécessaire au salut, et le hottentot se fait baptiser ; un autre ministre enseigne pareillement de par la bible que le baptême n'est pas nécessaire au salut,

et le hottentot voisin reste dans l'infidélité ; ont-ils trouvé tous deux également la lumière ? Est-ce bien là tout le fruit de la mort de Jésus-Christ ? La foi donc ne serait autre chose qu'une lecture de bible ; les pratiques du culte et de la morale, les devoirs domestiques et sociaux dépendraient du sens aperçu dans les paroles écrites de la bible ; la vie éternelle serait la récompense de cette heureuse découverte ; Jésus-Christ n'aurait pas laissé aux hommes sur la terre un moyen certain de connaître le chemin du ciel, si ce n'est l'intellecte plus ou moins éclairé, borné, aveuglé de chaque individu ! ! Tenez, pauvres humains, prenez cette bible et remerciez Guttenberg, car vous lui devez la vie éternelle. Lisez, si vous savez lire ; celui qui y découvrira *la lumière qui amène l'examen*, gagnera le ciel ; celui qui ne la découvrira pas, le gagnera aussi ; celui qui n'y trouvera que des ténèbres, le gagnera aussi ; voilà le vrai christianisme ! délivré de ses langes ; voilà la raison émancipée ! *C'est là sans, aucun doute, l'unique cause de la supériorité incontestable des nations protestantes sur les nations catholiques* (18 janvier.). Hélas ! ce sont des catholiques qui tiennent ce langage humiliant ! Pour me contenir dans les bornes d'un article de journal, je ne puis que saisir les traits généraux qui distinguent les principaux états de l'Europe, pour faire juger de la justesse de cette étrange assertion. Les nations de l'antiquité les plus savantes, et qui nous ont laissé de plus riches monuments de leur splendeur, n'étaient point des nations commerçantes, elles ne connaissaient que la culture. Dans le développement des intérêts sociaux, l'Europe catholique donne la préférence aux arts nobles et libéraux, et l'Europe protestante aux arts mécaniques. L'observateur éclairé, qui des effets remontera jusqu'à la cause première, trouvera bientôt l'explication de ces traits caractéristiques, dans la grandeur, dans la noblesse, dans la sublimité des dogmes catholiques mis en parallelle avec les doctrines rétrécies, matérielles et mouvantes du protestantisme. La France catholique possède une immense variété de productions du sol, mais son commerce est moins étendu que celui de l'Angleterre protestante ; ses ouvrages manuels moins finis, ses dessins plus parfaits.

Comment un descendant des croisés, un enfant de la France catholique, peut-il oser dire, en rougissant de sa religion, que la lecture de la bible donne *une supériorité incontestable aux nations protestantes sur les nations catholiques ?* La nation française qui doit tout ce qu'elle est au catholicisme, son incomparable civilisation, son unité nationale, ses codes, ses institutions, ses grands génies ; qui est sans contredit le centre du monde intellectuel ; qui a répandu sa langue et son influence catholique dans les toutes parties de la terre ; qui a porté l'éclat de sa gloire militaire au plus haut dégré ; qui vient de balayer de l'Italie ces hordes d'assassins et de pillards qui deshonoraient la capitale du monde catholique ; cette nation française, catholique depuis treize siècles, avec ses cardinaux, ses archévêques, ses évêques, ses prêtres, ses frères, ses ordres religieux, ne vient-elle pas donner un démenti formel et écrasant à cette assertion ? Est-ce en jetant les yeux sur cette Angleterre dévorée par la faim que vous avez rougi de la belle patrie de vos frères ? L'Espagne et la Portugal, ces royaumes si féconds en hommes illustres, et couverts des plus riches monuments de la science et du génie, l'Autriche, l'Italie, Naple, la vaillante Hongrie, la valeureuse Pologne, toutes ces nations catholiques sont-elles inférieures à ces sections de nations de sophistes qui déchirent le sein de l'Allemagne ? Le Danemark autrefois renommé pour ses exploits maritimes a-t-il accru sa grandeur et sa gloire, depuis qu'il a renié la foi de saint Anscaire, son premier apôtre ? La Suède s'est-elle acquis un rang bien élevé parmi les puissances de l'Europe depuis qu'elle s'éclaire au flambeau de Luther ? La Belgique intelligente et radieuse de prospérité, à côté du corps glacé du royaume de Hollande, démentira pareillement l'assertion de la prétendue infériorité des nations catholiques. Un député de la seconde chambre des états généraux de Hollande, M. Borret, a contesté ce fait en pleine chambre, en décembre dernier, déclarant d'ailleurs que s'il eut été vrai, il n'eut été que la conséquence même de l'exclusivisme pratiqué à l'égard des catholiques. Il a osé rappeler qu'il y à vingt ans, les belges se sont plaints des mêmes procédés d'exclusion, et qu'on leur a répondu par le même reproche d'incapacité. " Qu'avons-nous vu depuis lors ? a-t-il ajouté. La " Belgique régénérée a prouvé ce qu'il en est et ce " qu'il en fut toujours de cette incapacité prétendue " qu'on lui alléguait ; et aujourd'hui, cette même " Belgique, l'on est obligé de la prendre pour mo- " dèle. " *Revue des deux Mondes*, 1 *janvier*.

L'Angleterre protestante doit au catholicisme ses institutions et sa constitution civile, ses lois pénales, toutes les garanties de liberté et de juste équilibre dans le mécanisme gouvernemental. Entraînée par les scandales de Henri VIII, elle a renié la foi de saint Augustin, spolié l'Eglise catholique et tous les ordres religieux, livré le sol entier du royaume à un petit nombre de familles aristocratiques, créé l'immense dette nationale dont l'intérêt absorbe le fruit des sueurs et des travaux de la classe industrielle, inventé l'énorme *taxe des pauvres*, prélevée sur la classe laborieuse pour empêcher de mourir deux millions de familles, et pour nourrir une armée de percepteurs, de distributeurs et de gardiens de maisons de travail qu'on devrait nommer maisons pénitentiaires. Elle a pareillement inventé ce système humiliant d'émigration, qui consiste à entasser annuellement dans les calles de ses navires des millions de ses enfants privés de nourriture et de vêtements, pour les envoyer mourir au-delà des mers, et présenter aux regards de toutes les nations de la terre le spectacle déchirant d'une misère inouïe dans l'histoire des nations. Inquiète et souffrante, elle se remue et s'agite sous les étreintes de la faim, et présente des symptômes de dissolution dont les démarches des chartistes ne sont que le prélude. Bien des personnes, n'examinant que la superficie des choses, s'imaginent que le peuple d'Angleterre est cette classe nombreuse de spéculateurs qui se livrent aux calculs du commerce, et qui de banqueroutes en banqueroutes s'élevant sur la ruine les uns des autres, présentent aux yeux éblouis l'aspect séduisant de richesses matérielles, que dans ce siècle, on regarde comme le *nec plus ultra* de la civilisation. Mais, sans compter l'immense multitude de soldats de terre et de mer, de matelots de la marine militaire et marchande qui vivent de rations sous le fouet et la *garcette*, s'occupe-t-on du sort de ce peuple anglais, le vrai peuple, celui des campagnes, le peuple des houilles, des mines, des fourneaux, des forges, des usines, des ateliers, des mille et mille manufactures, des hangars, des arrimages, des ports, du service domestique, ces troupeaux humains, exploités par l'avidité des grands, propriétaires et consumant en quarante années d'existence une vie misérable de sueurs, de fatigues et de privations de tout genre ? Le prêtre ne va plus consoler et soutenir leurs mi-

efois renommé pour
cru sa grandeur et sa
foi de saint Anscaire,
e s'est-elle acquis un
nces de l'Europe de-
eau de Luther ? La
e de prospérité, à côte
Hollande, démen-
a prétendre infério-
Un député de la se-
aux de Hollande, M.
ine chambre, en dé-
eurs que s'il eut été
ence même de l'ex-
es catholiques. Il a
ans, les belges se sont
l'exclusion, et qu'on
reproche d'incapacité.
rs ? a-t-il ajouté. La
ce qu'il en est et ce
incapacité prétendue
urd'hui, cette même
e la prendre pour mo-
des, 1 *janvier*.
au catholicisme ses
vile, ses lois pénales,
et de juste équilibre
ental. Entraînée par
elle a renié la foi de
catholique et tous les
tier du royaume à un
ératiques, créé l'im-
térêt absorbe le fruit
classe industrielle, in-
res, prélevée sur la
er de mourir deux
nourrir une armée de
de gardiens de mai-
nommer maisons péni-
t inventé ce système
onsiste à entasser an-
s navires des millions
ture et de vêtements,
à des mers, et présen-
nations de la terre le
e inouïe dans l'histoire
ante, elle se remue et
aim, et présente des
t les démarches des
élude. Bien des per-
erficie des choses, s'i-
eterre est cette classe
se livrent aux calculs
queroutes en banque-
uns des autres, pré-
pect séduisant de ri-
e siècle, on regarde
la civilisation. Mais,
ude de soldats de terre
arine militaire et mar-
s sous le fouet et la
de ce peuple anglais,
pagnes, le peuple des
eaux, des forges, des
t mille manufactures,
les ports, du service
umains, exploités par
ires et consumant en
une vie misérable de
ations de tout genre ?
et soutenir leurs mi-

sères ; on leur a procuré *la lumière qui amène la liberté ;* on les a délivrés du *joug clérical*, et aussi cette classe si nombreuse en Angleterre est, en fait de dégradation physique et morale, au-dessous de tout ce que l'Europe et l'Amérique peuvent connaître et imaginer. C'est à la vue de ces spectacles que le ministre actuel des affaires étrangères épuise toutes les ressources de la fourberie depuis plusieurs années pour semer le trouble, la révolte et la désolation dans les états de l'Europe et jusqu'en Asie, en Afrique et en Amérique, afin de spéculer sur les misères publiques en faveur de sa nation, et d'y faire des débouchés pour les produits de ses manufactures. Les banqueroutiers qui ont incendié notre parlement et notre bibliothèque, et insulté lâchement le gouverneur pour avoir sanctionné un acte de justice en faveur des Canadiens-français, secondés par leurs fervents alliés de l'*Avenir*, voudraient voir le Canada anglifié et *protestantisé*, mais il est bien entendu qu'ils s'y réserveraient, comme une juste rémunération, le rôle de cette aristocratie anglaise, qui étale son luxe princier au regard du pauvre qui meurt de faim à sa porte. Vous voyez par leurs journaux que déjà ils ont porté un œil de concupiscence sur les biens des pauvres et de l'éducation dirigés par nos communautés religieuses.

Dans cette Angleterre qui *lit la Bible*, vous ne trouverez pas un monument remarquable qui ne soit dû au catholicisme, et je pourrais prouver par des témoignages authentiques que, pour tout ce qui concerne les arts libéraux, littérature, éloquence, histoire, astronomie, mathématiques, peinture, musique, architecture, médecine, etc., l'Angleterre ne saurait entrer en comparaison avec aucune nation catholique de l'Europe. Je n'admettrai qu'une exception qui concerne les sciences théologiques, et c'est pour constater que les plus illustres personnages qui ont approfondi cette étude sont revenus et reviennent tous les jours au sein du catholicisme.

Mais que dirons-nous de l'infortunée patrie du grand O'Connell, cette fleur restée seule debout dans cette partie des champs apostoliques, au milieu des ruines et des décombres amoncelés par l'impiété du seizième siècle ? On a vu la France, on a vu l'Italie présenter en face du monde le tribut de leur admiration à ce grand homme que le catholicisme seul a élevé au-dessus de toutes les têtes couronnées de son époque. Il était le libérateur de sa patrie opprimée, le champion puissant et irréprochable de la vraie liberté ; il était l'enfant de l'Irlande catholique. Quel spectacle, dit M. de Cormenin, " quel spectacle ? Y " en eut-il jamais un plus beau donné sur la terre ! " Au lieu d'un O'Connell catholique, figurez-vous " un O'Connell impie ! Je ne vous demande que " cela, figurez-vous un O'Connell impie, il eut été " enterré vif sous les décombres de son premier " discours. " Elle est bien malheureuse, cette belle nation irlandaise qui fuit le sol qui l'a vu naître pour aller offrir le spectacle de sa misère et de ses longues souffrances à tous les recoins du globe ; mais elle emporte avec elle la foi de saint Patrice, le seul trésor que la tyrannie protestante n'a pu lui ravir. Ce peuple éprouvé par trois cents ans de persécutions sans exemple dans les siècles passés, après avoir épuisé le calice de toutes les amertumes et tari la source des larmes, est plus grand et plus noble aux yeux du monde que le persécuteur qui s'engraisse de ses dépouilles. Vous voyez tous les cœurs généreux se hâter d'offrir leurs secours, leur sympathie, l'hommage de leur estime à la victime et prodiguer leur mépris au bourreau.

Aux Etats-Unis, une législation large permet aux débris de toutes les nations de venir se fixer sur cet immense territoire, qui présente à tous les bras vigoureux les ressources de la vie, sous un climat favorable à toutes les productions. Les plus belles institutions pour l'éducation des deux sexes y sont catholiques et dirigées par des prêtres et par des religieuses, qui donnent aux pères de famille des garanties de surveillance et de moralité qu'ils ne trouveraient nulle part ailleurs. Les Américains, bien loin de décrier et de calomnier ces institutions, comme font nos mauvais catholiques, y envoient leurs enfants, et le catholicisme, par sa puissance d'unité et de vérité, de charité, de dévouement et de douceur, se place en maître au milieu de ces milliers de sectes étonnées qui, se damnant les unes les autres, s'unissent fraternellement pour le détruire. La vérité sera toujours en but à l'erreur, quelque soit sa forme ou sa couleur, mais elle est aguerrie dans ces combats et n'en craint pas l'issue. Les catholiques de New-York, de Philadelphie, de Baltimore, de Washington, de Cincinnati, etc., sont-ils inférieurs sous aucuns rapports aux Mormons, aux Schwédenborgeois, aux Frères Moraves, aux Trembleurs, aux Piétistes, aux Unitairiens, aux Anabaptistes, etc., *qui lisent la Bible* sans autorité pour éclairer leur ignorance ? L'idée seule en est absurde.

Un homme instruit de Philadelphie me disait un jour, sur les décombres mêmes de cette belle église de Saint-Augustin que le fanatisme sectaire avait incendiée et que l'on reconstruisait avec magnificence : " Les hommes les plus instruits et les plus vertueux de cette ville se font catholiques ; *il est de bon ton aujourd'hui d'être catholique.* " En effet, pourrait-on citer un homme de génie et de vertu parmi les catholiques qui ait incliné vers les idées protestantes ? Non, mais la plupart des hommes supérieurs nés au sein du protestantisme ont montré un extrême penchant pour la religion catholique. Grotius en Hollande, Haller en Suisse, Johnson et Burke en Angleterre, Leibnitz en Allemagne, étaient-ils éloignés du catholicisme ?

Avant donc d'avancer témérairement que la lecture de la Bible constitue une supériorité imaginaire des nations protestantes sur les nations catholiques, n'eût-il pas été à propos d'étudier les conséquences morales qui résultent de cette anarchie de religions sur le caractère et la vie intime de l'individu, de la famille et de tout le corps social dans son ensemble. " Souvent, dit M. de Tocqueville, t. 2, p. 88, j'ai " vu mettre en doute la probité des fonctionnaires " publics. Plus souvent encore j'ai entendu attri- " buer leurs succès à de basses intrigues et à des " manœuvres coupables. " Une horrible statistique publié dernièrement sur l'état moral de la ville de New-York, pourrait peut-être répandre quelque lumière sur ce sujet important. La plaie hideuse de l'esclavage, les marchés de troupeaux humains, les banqueroutes en masse, les antipathies menaçantes d'une moitié de la nation contre l'autre, sont des ombres bien trop prononcées dans ce tableau dont on se plait à exagérer l'éclat.

Mais enfin, pourrait-on au moins nous indiquer un passage des Ecritures, interprété par chaque individu, qui puisse donner à ces individus une supériorité quelconque sur le lecteur catholique qui soumet son opinion au jugement de l'Eglise ?

Pourrait-on nous citer un texte des Ecritures entendu par le protestantisme dans un autre sens que le catholicisme, qui puisse donner au protestantisme

une supériorité morale, intellectuelle et artistique sur le catholique ?

Y a-t-il un genre d'industrie, moralement parlant, une sorte de production artistique ou mécanique du génie qui trouve un obstacle quelconque dans la doctrine catholique ?

Y a-t-il un bien social, une amélioration, un progrès qui ne puisse se développer à l'ombre du catholicisme ?

Y a-t-il une forme constitutive de gouvernement quelconque qui ne trouve dans le catholicisme un puissant auxiliaire pour réunir les esprits et les cœurs, et les diriger noblement dans la voie du bonheur commun ?

Après ces assertions pitoyables : *L'Eglise défend la lecture de la Bible.... Dieu s'explique clairement .... la Bible donne aux nations protestantes une supériorité incontestable sur les nations catholiques*, l'écrivain de l'*Avenir* s'écrie : " C'est ainsi que " dans les journaux religieux et dans les chaires " on défend de lire l'*Avenir*. " (18 janvier.)

L'abus est énorme, il faut en convenir. L'*Avenir*, cette bible du peuple, cette parole céleste qui donne à ses lecteurs *une supériorité incontestable sur les catholiques*, cette sainte écriture *où Dieu s'explique clairement*, quiconque se permettra d'en rejeter les enseignements, qu'il soit anathème ! Quiconque se permettra d'y trouver des calomnies, des falsifications, des blasphèmes, des immoralités, des absurdités, des ignorances, des bassesses, qu'il soit déclaré intolérant, persécuteur, corrompu comme le clergé de tous les siècles !

Qui pourrait s'étonner de cet étrange parallèle entre l'Écriture Sainte et l'*Avenir ?* Le savant écrivain, après avoir tenté de persuader à son pays que le Sauveur du Monde, en mourant sur le calvaire, avait confié le soin de son Eglise militante à une génération de scélérats qu'on appelle prêtres, à qui il avait promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, pour le malheur et la perversion des humains, et pour être complice de leurs forfaits ou menteur à ses promesses, devait se poser tout naturellement en nouveau Christ, et associer sa doctrine au code sacré dicté par l'Esprit Saint, pour réhabiliter l'espèce humaine. Horreur ! !

Je me permettrai de mettre quelques-unes des maximes de l'*Avenir* en parallèle avec celles des principaux impies et scélérats des siècles derniers.

Voltaire. *Dialogues et entretiens philosophiques.* — La religion chrétienne surpasse en démence les fables du paganisme.

Avenir, 18 janvier. — L'histoire de la papauté, pendant une suite de siècles, est l'histoire de tous les crimes qui ont déshonoré l'humanité.

J. J. Rousseau. — *Contrat social.* Quiconque ose dire : hors de l'Eglise point de salut, doit être chassé de l'Etat.

Avenir, 31 mai. — En politique il n'y a ni foi, ni autorité pour lier les hommes entre eux.

18 janvier. Une république démocratique n'a pas besoin de prêtres.

Diderot. — Mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre, à défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Avenir, 21 juin. Il n'y a qu'un prêtre capable de persister dans un procédé aussi ignoble et dont la perversité mettrait au ban de l'opinion publique tout autre individu.

Condorcet. *Progrès de l'esprit humain.* Les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans les livres et sur les théâtres.

Avenir 9 oct. J'ai vu aux Etats-Unis des ministres protestants, hôtelliers, cordonniers, ils n'en étaient pas moins respectables et considérés.

D'Holbach. *Essai sur les préjugés.* Les prêtres ont dénaturé les idées morales....plus de rois, plus de prêtres.

Avenir 6 nov. Plus le monde marche, moins vous devenez nécessaires dans l'ordre moral.

Tous les jours l'autorité des évêques commet dans les campagnes de honteuses injustices.

Dupuis. *Religion universelle.* Il n'y a point de liberté à espérer dans un pays, tant qu'il y restera un prêtre.

Avenir 18 août. C'est ainsi que le peuple paie grassement les petits tyrans qui les tiennent systématiquement dans un état d'abjection.

Quel est le but de tant de poursuites ? Le pouvoir, toujours le pouvoir.

Volney. *Les ruines.* Il n'y a de vraie moral que celle qui se déduit des principes physiques de l'organisation et de la conservation de notre corps.

Avenir, 18 janvier. Les sorcières ont déclaré que les diables étaient en tout semblables à leurs maris. Il est à décider qui jouaient le rôle de diables dans ces horribles drames.

Destutt-Tracy. *Commentaires.* Moins les idées religieuses ont de force dans un royaume, plus on y est vertueux.

Avenir, 17 janvier. Le système de la dîme donne au clergé une influence indue dont il a tant abusé pour le malheur du pays.

On craint la lumière, et le moyen du clergé pour empêcher la lumière, c'est de ne donner que l'éducation qui lui convient.

18 *août*. Pie IX se prépare à rentrer dans Rome en passant sur des monceaux de cadavres et à travers les flots du sang qu'il a fait répandre.

Tous ces scélérats ont inondé la France du sang de ses meilleurs enfants. Les propagateurs de leurs doctrines et de leurs immoralités dans l'Ancienne comme dans la Nouvelle-France, conduiront leur patrie au fond d'un abîme, si la Religion n'oppose une digue à leur débordement.

C'est de ces sophistes que l'illustre de Montalembert disait dans son admirable discours du 17 janvier : *Ces romanciers impurs, tous ces dramaturges qui ont sali l'âme de la France.*

On verra quelque chose de pire dans la prochaine communication.

IX.

Je sens une sorte de répugnance à compléter l'appréciation des horribles écrits dont l'*Avenir* remplit ses colonnes et dont il se déclare responsable. Qui pourrait contempler sans amertume le chef-d'œuvre de la miséricorde divine livré à la rage aveugle de l'impiété dont les mains impures déchirent et souillent tout ce qu'elles touchent. Environnée de lumière, la Religion se présente à la raison humaine avec les preuves incontestables de sa divine autorité. Elle ne craint point la science, elle ne craint point la philosophie, elle les domine et les dirige, elle ne craint que l'ignorance. Les mystères qu'elle impose à notre foi sont supé-

rieurs à la raison, mais fondés sur une autorité qui commande son respect. Ses dogmes sont la source féconde de tout ce que l'on voit de beau et de grand dans les pensées et les actions de l'homme. La Religion est un arbre, le dogme est sa racine, la morale son fruit. Ce fruit délicieux suspendu à la branche vigoureuse de l'arbre, se flétrit et tombe quand la racine se dessèche, se rompt ou s'altère par le travail d'un ver rongeur. Ce ver rongeur c'est l'impiété, monstre hérissé de haine, d'orgueil et de sensualité, le même qui s'écriait il y a dix-huit siècles : *Nolumus hunc regnare super nos.* Tel est l'esprit qui a dicté la monstrueuse production de B. du comté de H., précédée de plusieurs autres écrits dans le même sens, et qui se termine par une surabondance de déraison qui consterne et abat. " Quand je me trouve en présence de ces " hommes, dit M. de Montalembert, je m'incline " avec une sorte de respect, si je puis employer " ce mot, comme devant une grande infortune ou " devant une grande indigence. " Lecteurs catholiques, qui connaissez le noble caractère de vos prêtres, leur dévouement sans borne, leurs services, leur amour pour votre bonheur ; qui les avez vus affronter la mort pour courir au milieu de la contagion partout où il y avait des âmes à consoler et à sauver, je vous prie de bien méditer ce qui va suivre, et je jure que vous vous sentirez émus jusqu'au fond de vos entrailles et atterrés au spectacle d'une audace qui suppose la démence ou la rage la plus sauvage. Je vais citer textuellement :

" Le clergé et les faux dévots ne peuvent plus " aujourd'hui faire brûler leurs adversaires, grâce, " non au progrès qu'a fait leur raison, mais à la " philosophie qui est venue éteindre les bûchers. "

Cette classe si respectable de la société, si instruite, si dévouée, si désintéressée, si généreuse, qui a rendu d'immenses services au pays, qui tient plus au ciel qu'à la terre par la sainteté et la grandeur de sa mission parmi les hommes, est condamnée à s'entendre accuser de crimes dignes des pénitentiaires par un impie de dernier étage, dans un journal méprisable qui s'est fait cloaque pour recevoir toutes les immondices que vomissent les cœurs dépravés.

Le prêtre qui meurt pour sauver des âmes, le prêtre que Dieu a choisi pour être la lumière des peuples et qu'il a fait dépositaire de ses plus grandes miséricordes en faveur de l'humanité déchue, le prêtre formé à toutes les vertus dans le silence du temple, élevé, dans son esprit et dans son cœur, au-dessus des préoccupations vulgaires et terrestres des jouissances physiques par la sublimité des saints mystères et la majesté du culte, qui sont la nourriture de son âme, tenant en sa main le double flambeau de la foi et de la science, abaissant tous les jours les cieux sur la terre en y faisant descendre la victime immaculée, le prêtre est donc ravalé par l'*Avenir* au rang des faux dévôts, des hypocrites et des scélérats qui méditent dans l'ombre la ruine des hommes et des sociétés. Le prêtre se rirait ainsi des convulsions et de l'agonie de ses victimes, si son bras armé de la flamme n'était retenu par la philosophie ! ! Ce qui est corrompu ne se perfectionne point, mais tend au contraire à se corrompre davantage. Telle serait, suivant l'*Avenir*, la raison du prêtre. Jésus-Christ n'a point tenu ses engagements, la lumière promise du Saint Esprit s'est éteinte, les portes de l'enfer ont prévalu, les nations ont cessé d'être enseignées, les prêtres ont corrompu l'humanité, traîné les hommes au bûcher allumé par leur convoitise, la terre plongée dans les ténèbres gémit sous le poids de ses chaînes, et le prêtre, comme un vautour, s'acharne à dévorer les entrailles de ses victimes, il les brûlerait aujourd'hui, comme il les brûlait autrefois, *après les avoir souillées et pour s'enrichir de leurs dépouilles*, s'il n'était retenu par la sainte philosophie de Voltaire ! !

Je continue mon texte :

" Cependant l'esprit est toujours le même, et " s'ils le pouvaient, les arguments dont ils se servi- " raient seraient.... les fagots. "

Rappelez-vous quel rôle l'*Avenir* a fait jouer au prêtre catholique (!) dans les siècles de l'antiquité païenne, chez les Babyloniens, les Perses, les Egyptiens, les Grecs, les Romains ; et comme il a su associer les ministres de Dieu aux mystères infâmes de la Mythologie, et traîner dans la fange l'épouse sainte et pure de Jésus-Christ. Rappelez-vous les ignorances qu'il a débitées sur le moyen-âge, ses contes absurdes et immoraux où les prêtres conjurés contre toutes les vertus morales et sociales, étaient rangés à l'étage des brutes. Aujourd'hui même encore, suivant ce journal, *l'esprit est toujours le même !*

L'esprit qui inventa le sabbat, les sorciers, les sorcières, la chasse-galerie, les vampires, les loup-garoux, les feu-follets, tous ces drames d'iniquité et de corruption, pour cacher sous une apparence trompeuse d'événements mystérieux et surnaturels des obscénités où la sainteté du caractère sacré et des liens conjugaux étaient sacrilègement profanés, l'esprit qui accusait, jugeait, condamnait, brûlait et pillait les victimes de la séduction, dans ces siècles du moyen-âge amenés par le prêtre pour dominer, s'enrichir et dépraver l'espèce humaine, *cet esprit est toujours le même !* D'après l'*Avenir*, le prêtre, ennemi perpétuel du genre humain, a conservé son génie corrupteur, il tend sans cesse à faire aux hommes tout le mal dont il est capable, et le monde doit à la philosophie de n'être plus rôti au moyen des fagots !

Mes compatriotes, vous avez vu le prêtre à l'œuvre. C'est lui qui bénit votre berceau, votre lit nuptial, votre tombe. Quand les coups de l'infortune, dirigés par une main secrète et sévère, viennent fondre sur vous, remplir vos yeux de larmes et vos cœurs d'amertume, le prêtre partage vos angoisses et vous empêche d'y succomber. Votre vieux père a été heureux de mourir la tête appuyée sur le cœur de cet ami, qui sera pareillement auprès de vous pour recueillir votre dernier soupir, vous ouvrir les portes du ciel, et ensevelir votre dépouille terrestre à l'ombre de la croix, en attendant le grand jour de la résurrection. Le voilà ce prêtre qu'on vous représente comme un scélérat, un parricide qui médite dans son cœur des complots de sang et de mort contre vous, et si Jésus-Christ a tenu sa promesse d'être avec lui jusqu'à la fin des temps, il s'est rendu complice et chef de tous les forfaits qui ont souillé la terre, voilà ce que vous dit l'*Avenir*. Cette injure atroce faite à votre foi et à votre intelligence, cette audace horrible de l'immoralité, n'aurez-vous pas un cœur, une voix pour la flétrir ? Ne vous croirez-vous pas obligés de bannir de vos maisons ces horribles journaux, ces scorpions qui distribuent le venin dans les veines de la société pour l'éteindre et se gorger de ses dépouilles ?

Le prêtre présenté aux regards effrayés des fidèles sous des couleurs aussi odieuses, pourrait-il

annoncer autre chose que le mensonge ? Ecoutez la conclusion de l'*Avenir* :

" Une religion qui pour s'établir ou se maintenir,
" a besoin de persécuter ses ennemis, ne peut être
" *qu'une religion fausse.* "

Quand on a devant soi, dit le célèbre évêque d'Hermopolis, ce que l'esprit humain a produit de plus grand et de plume sublime, doit-on s'inquiéter beaucoup du bourdonnement de tous les sophistes modernes ? De toutes les religions qui ont jamais existé, dit l'abbé Pinard, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; le monde lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël.

La Religion n'a d'ennemis que ceux qui l'attaquent pour la détruire. Elle souffre leurs persécutions, et leur prodigue ses soins charitables pour éclairer leur ignorance et guérir les maux de leurs cœurs. A-t-elle jamais traîné devant les tribunaux ceux qui rejetaient son enseignement ? Quelle est donc cette persécution dont veut parler l'*Avenir ?* Quels sont les ennemis de la Religion ? Le génie du mal se croit persécuté quand il ne peut répandre ses poisons et détruire les sources de la vie morale dans la société dont il médite la ruine. Le traître et l'assassin, surpris par la police et garottés, s'écrient qu'on en veut à leur liberté et qu'on les persécute. La persécution dont l'*Avenir* se plaint de la part de la Religion ne serait-elle pas, peut-être, cette prédication d'une morale sévère *qui tient les peuples dans un état d'abjection ?* Ces colléges, ces couvents *qui ne donnent qu'un semblant d'éducation ?* Ces asiles, ces écoles destinées *à façonner l'esprit de la jeunesse suivant l'espèce d'éducation qui convient pour maintenir son empire sur les masses ?* Et ces dogmes qui tiennent la raison enchaînée ! Ces pratiques religieuses qui dégradent ! Oui, la persécution est sanglante. C'est avec des mains souillées que le prêtre monte à l'autel, et après s'être réjoui de l'agonie de ses victimes et repu de leur chair palpitante. C'est par de tels moyens que l'on maintient la Religion en Canada ! Donc la Religion catholique que l'on y enseigne *est fause !* Avançons, nous arrivons au paganisme :

" On me dira que les excès que je signale ne
" sont plus possibles, grâce au progrès de la civilisa-
" tion et de la philosophie. Je réponds que les
" mêmes causes produisent les mêmes effets. "

Les plus profonds écrivains ont unanimement reconnu que la civilisation moderne est due à l'Evangile enseigné par le prêtre à toutes les nations, au prix de son sang ; que la lumière du Saint-Esprit se répandant pour éclairer les intelligences et les consciences a relevé l'humanité de la dégradation profonde où le paganisme l'avait réduite. Erreur ! L'*Avenir* nous apprend que la civilisation, par un bonheur inouï, oppose une barrière contre les excès de la Religion et que la philosophie dissipe les ténèbres et déchire le linceul dont elle avait enveloppé la *pauvre humanité ! !* Mais que néanmoins *les mêmes causes produisent les mêmes effets,* et qu'ainsi les prêtres étant une source de corruption, de malheurs, de persécution et d'ignorance pour les nations dans tous les siècles, tant qu'il en existera un seul, les nations seront dans la dégradation et les ténèbres. O siècle de Saturne et de Jupiter, de Bacchus, de Vénus, que ne reviens-tu rendre à la *pauvre humanité* son antique noblesse !

" Périclès et Ciceron auraient-ils jamais pu s'i-
" maginer que leurs belles patries seraient envahies
" un jour par des barbares et que des Papes et des
" moines y domineraient un jour ? "

Pendant près de quarante ans, Périclès gouverna en monarque une république asservie à ses caprices et ruinée par ses débauches et par son faste. Ciceron, après avoir sauvé sa patrie des fureurs de Catillina, ce Garribaldi de son époque, et des socialistes ses auxiliaires en trahison, eut la tête tranchée de la main d'un socialiste à qui il avait sauvé la vie par son éloquence. Sa tête sanglante, avec sa langue percée d'un poinçon d'or par la main d'une courtisane, fut exposée par l'ordre d'Antoine, autre Garribaldi, aux regards du public sur cette tribune aux harangues qu'il avait illustrée tant de fois. Ciceron, Périclès auraient-ils pu s'imaginer que *des barbares et des Papes envahiraient un jour leurs belles et heureuses patries ?* Athènes, la patrie des dieux, Rome la fille d'un dieu nourrisson d'une louve, assassin de son frère, devaient tomber du haut de leur antique splendeur et gémir pendant de longs siècles, envahies, ô honte ! par des barbares et par des Papes ! O Bacchus, ô Vénus, ne reviendrez-vous pas dissiper le brouillard épais du christianisme, et rendre à la terre ses jours de bonheur et de joie ! Après ce soupir, l'*Avenir* lisant dans la nuit sombre des siècles futurs le triste sort qui menace sa patrie, s'écrie : *Qui peut dire ce que les destins réservent au Canada !* O mon pays ! Stadaconé, Hochelaga ! antique patrie des Hurons, des Iroquois, des Algonquins, des Souriquois, des Abénaquis, des Kikapous, des Miamis, des Agniers, des Castors et des Buffles, de longs siècles d'esclavage et de ténèbres sous le joug clérical ont effacé jusqu'à la dernière trace de ton ancienne splendeur, et fait disparaître ces vertes forêts, ces étangs, ces marais où la nature, comme un tendre mère, prodiguait à ses enfants les douceurs de la liberté et de la civilisation. Si tu peux un jour briser ce joug qui t'écrase, secouer cette superstition qui te tient emmaillottée, et relever enfin ton front abattu pour contempler l'aurore que t'annonce la céleste démagogie, on te verra de nouveau parée de tous tes insignes comme aux plus beaux jours, et le calumet, la pagaie, la mitace, le braguet reparaîtront comme le soleil levant.

.....si qua fata aspera rumpas,
Tu marcellus eris.....

Je sens que je n'ai que trop remué cette fange où s'agitent des reptiles venimeux. L'orgueil, l'ignorance et les vices qui en sont les fruits se sont concertés pour abattre l'édifice sacré de l'Eglise de Jésus-Christ, pour éteindre aux yeux du peuple ce phare qui brille dans la nuit du temps et dirige l'homme dans le pélerinage de la vie, pour abreuver d'amertume et d'ignominie la sainte épouse du Dieu crucifié, la mère des humains. Poussés par l'esprit du mal et animés par la plus noire ingratitude, ils ont déchiré ses habits, fait couler ses larmes, et tenté de défigurer ses traits si beaux, si vénérables, ils l'ont traînée par ses cheveux blancs dans la boue, et l'ont ensuite présentée au peuple comme une prostituée qui aurait perverti les nations et couvert la terre du poison de ses scandales. Les soldats vaillants qui ont fait sa gloire, ses martyrs, ses pontifes, ses plus beaux génies, ses plus glorieux jours ont été noircis par le venin de la calomnie, ses plus grands bienfaits en faveur de l'humanité ont été méconnus, ses plus belles fonda-

nt-ils jamais pu s'i-
ies seraient envahies
ue des Papes et des
ur ? "
ns, Périclès gouver-
e asservie à ses ca-
hes et par son faste.
atrie des fureurs de
époque, et des so-
rahison, eut la tête
liste à qui il avait
. Sa tête sanglante,
poinçon d'or par la
exposée par l'ordre
ux regards du public
es qu'il avait illustrée
s auraient-ils pu s'i-
Papes envahiraient
s patries? Athènes,
fille d'un dieu nour-
son frère, devaient
e splendeur et gémir
vahies, ô honte ! par
! O Bacchus, ô Vé-
ssiper le brouillard
lre à la terre ses jours
ès ce soupir, l'*Avenir*
des siècles futurs le
, s'écrie : *Qui peut*
au Canada ! O mon
! antique patrie des
onquins, des Souri-
kapous, des Miamis,
es Buffles, de longs
ores sous le joug clé-
ière trace de ton an-
raître ces vertes fo-
à la nature, comme
ses enfants les dou-
ilisation. Si tu peux
ase, secouer cette su-
ttée, et relever enfin
er l'aurore que t'an-
n te verra de nou-
es comme aux plus
a pagaie, la mitace,
le soleil levant.

a aspera rumpas,

. . . . . .

remué cette fange
nimeux. L'orgueil,
sont les fruits se sont
ce sacré de l'Eglise
aux yeux du peuple
t du temps et dirige
e la vie, pour abreu-
e la sainte épouse du
mains. Poussés par
la plus noire ingrati-
abits, fait couler ses
ses traits si beaux, si
r ses cheveux blancs
présentée au peuple
urait perverti les ra-
ison de ses scandales.
it sa gloire, ses mar-
aux génies, ses plus
ar le venin de la ca-
its en faveur de l'hu-
es plus belles fonda-

tions travesties en repairs immondes où s'enfermaient dans les ténèbres la scélératesse, l'infamie, le sacrilège. Peut-il y avoir en Canada un cœur noble, un esprit bien formé qui ne se sente saisi d'une indignation profonde au spectacle de tant d'audace et de misères à la fois? Qui pourrait regarder de sang froid un être dégradé, un fils dénaturé, traîner sa vieille mère par les cheveux dans la fange, insulter à ses larmes, à ses plaintes et tenter de lui arracher la vie pour jouir de ses dépouilles avec les compagnons de ses orgies? L'ingratitude est le plus flétrissant des crimes; aussi celui qu'un noble sentiment dirige ne peut voir l'ingrat et le parricide sans frémir. Qu'ils continuent, ces tristes écrivains, leur métier de pirates, personne ne leur enviera la gloire des traîtres et l'honneur de déchirer le sein de l'Eglise leur mère. Placée au-dessus de siècles, et tenant sous ses pieds la tête écrasée de l'ancien serpent, elle n'élèvera la main que pour pardonner à leur repentir et les bénir, ou pour leur montrer à l'écart les cendres de leurs devanciers en impiété, que les générations ont maudites.

Je prie, mes jeunes compatriotes, qui, se mettant au-dessus des préoccupations personnelles et égoïstes, veulent de toute l'ardeur de leurs cœurs le bien et le bonheur de leur patrie, de méditer les réflexions suivantes.

Toute société, dit un philosophe contemporain, qui étant sortie des voies de la nature, s'obstine à n'y point rentrer, ne se renouvelle que par la dissolution, et ne recouvre sa vigueur qu'en perdant tout, et souvent même jusqu'au nom de nation. Il faut, ainsi que l'homme, qu'elle traverse le tombeau pour arriver à la vie une seconde fois.

Si vous arrêtez aujourd'hui la marche grave, mais sûre de votre patrie dans la voie légitime du perfectionnement social, si vous détruisez violemment les bases sur lesquelles s'est formé l'esprit national, le génie du peuple, ses tendances, les liens moraux qui la maintiennent dans l'ordre, les habitudes de droit et d'espérance où il marche sans rencontrer d'obstacle et sans froisser des prétentions opposées, vous plongez la société entière dans un abîme de maux dont vous ne verrez pas la fin; vous anéantissez en un instant l'ouvrage des siècles et vous léguez à vos enfants les pleurs et la ruine.

Comment doit-on considérer, sous le point de vue moral, les efforts des écrivains de l'*Avenir* pour amener le Canada à cet état de convulsion et de paroxisme qui précède la mort? Les moyens dont ils se servent sont infâmes, tout le monde en est convaincu. Est-il juste et moral de leur prêter secours et appui? Non, mais il faut, dira-t-on quelpart, être tolérant. Faut-il donc, pour être tolérant, favoriser par sa coopération pécuniaire et encourager ceux qui méditent la destruction de l'ordre et de la Religion? Faut-il se rendre complice de tous ces écrivailleurs ignorants qui nous font l'injure de nous adresser, comme pour nous instruire, les plates élucubrations qu'ils ont élaborées sous l'empire des instincts les moins nobles? Vous les voyez, la tête sortie à peine au-dessus de la boue comme des grenouilles, vous crier sur les tons les plus discordants: la lumière! l'indépendance! la liberté! comme si la lumière était autre chose que la vérité, comme si l'indépendance était autre chose que les élans généreux d'un cœur qui domine ses passions désordonnées, comme si la liberté n'était point renfermée dans la charité catholique et dans le code évangélique, comme si leur esprit doué de facultés surnaturelles avait vu ce que les autres n'ont point vu dans la tendance du siècle, comme s'ils étaient des soleils lancés sur l'horison par la main du Tout-Puissant pour dissiper les ténèbres de la terre.

La tolérance, comme vertu catholique et sociale en même temps, consiste à aimer ses semblables et même ceux qui s'égarent; à leur tendre la main pour les ramener dans la bonne voie, suivant les règles de la charité; à prier pour eux, à les plaindre, à les souffrir sans aigreur. Voilà tout et autant que peut désirer la liberté religieuse et civile.

Vous êtes catholiques, frères des martyrs qui ont ont versé leur sang pour l'honneur de votre religion.

Cette religion sainte, vous la considérez comme une mère digne d'un respect et d'un amour sans borne.

Vous aimez tous les enfants de votre mère comme vous-mêmes, comme vos frères.

Vous voulez vivre sous sa protection et rendre sur son sein votre dernier soupir.

Mais voici un journal qui a pour objet la destruction de ce trésor de votre cœur, et qui se met à l'œuvre avec fureur. Approuverez-vous ses doctrines criminelles et immorales? Vous seriez des parricides. Aimez les écrivains de l'*Avenir* comme des frères, saluez-les, rendez-leur les services et les devoirs de bienfaisance et de société, mais vous ne devez pas prêter votre secours et votre appui à leurs mains sacriléges pour déchirer le sein de votre mère.

Vous ne devez pas, par vos subventions, encourager une fabrication d'armes et de poisons pour porter la mort dans le cœur de vos frères.

Vous ne devez pas plus favoriser ce dessein parricide par votre argent ou par votre coopération, que vous ne devriez procurer le poison, le poignard ou l'arme à feu à l'infâme qui veut assassiner son père. La tolérance est une charité, la complicité est un crime.

Maintenant, messieurs de *l'Avenir*, il est bien constaté que vous avez tristement apostasié la foi qui fut prêchée dans votre mère-patrie par les saints, et apportée sur les bords du Saint-Laurent par vos pères; cette foi du calvaire, cette lumière des cieux, qui a éclairé la terre, civilisé le monde, brisé les chaînes de l'esclavage, réintégré la femme dans sa dignité, sauvé l'enfance, relevé l'esprit humain au-dessus de l'organisme animal; cette foi qui descendit avec héroïsme dans les amphithéâtres de Rome, d'Athènes et de Carthage, pour noyer dans le sang de ses martyrs le paganisme infâme et despote, et pour préparer les bases de la civilisation moderne; cette foi qui vous a sauvés en Canada d'une extinction complète et préservé votre race française d'un mélange qui l'eût altérée et dégradée; vous l'avez apostasiée cette foi de vos pères qui a donné l'essort aux plus beaux génies dans tous les siècles et fait éclore les plus brillantes conceptions de l'intelligence, cette foi qui, appuyée sur Jésus-Christ, porte à toutes les rêveries de la triste philosophie le défi solemnel de jamais produire pour éclairer les intelligences, pour anoblir les sentiments intimes du cœur, pour soulager les infortunes humaines, pour le bonheur des individus, des familles et des sociétés, pour conduire l'homme à sa fin, rien qui puisse approcher de ce qu'elle a fait dans tous les siècles, depuis les événements du Golgotha. Vous avez renié cette foi,

vous avez fait plus, vous avez porté la désolation dans le cœur de votre mère la sainte Eglise, et vous avez déchiré le sein qui vous a nourris. Pour mieux assurer le succès de vos desseins parricides, vous avez assassiné moralement ceux qui sont placés comme des sentinelles dévouées pour protéger son honneur, propager ses lumières et distribuer les trésors que le Christ lui a confiés pour enrichir ses enfants et soulager leurs infirmités. Vous vous êtes constitués ses ennemis et vous avez adopté comme moyens la calomnie, la diffamation et la trahison, qui sont les armes des lâches et des renégats.

L'Eglise est la société la plus vaste, la plus belle et la plus noble qui ait jamais honoré la terre. Elle a son premier chef dans le ciel et place ses trésors dans les mains de l'Eternel. Ses membres ici-bas professent une même foi, participent aux mêmes secours contenus dans les sacrements et autres grâces spirituelles, se soumettent aux mêmes chefs, dépositaires de l'autorité céleste et guidés par l'esprit divin dans toute la durée des siècles. Cette foi, vous l'avez blessée et reniée, ces secours de grâces spirituelles, vous les avez rejetés et méprisés, ces chefs vous les avez couverts d'ignominie et présentés à votre pays comme unramassis de corrupteurs entachés de toutes les souillures et dignes de l'animadversion de toutes les générations. Vous n'appartenez donc plus à la société, et même vous travaillez à la miner par sa base, et vous faites de sa destruction l'objet constant de votre pensée et de vos désirs.

Comme toute société légitime a droit de se protéger et de se défendre contre l'agression, vous ne sauriez, sans démentir vos principes, trouver mauvais que l'Eglise se serve de ses armes pour démasquer votre hypocrisie, paralyser vos tendances, et détourner les maux que vous préparez à votre patrie. L'univers lui doit d'avoir été sauvé de la barbarie lors de l'invasion des sauvages du Nord au moyen-âge ; d'avoir été préservé d'une barbarie encore pire, renfermée en germe dans les doctrines des Novatiens, des Donatistes, des Ariens, des Manichéens, des Albigeois, des Nestoriens, des Adamites, des Turlupins et mille autres sectaires qui sont venus périr au pied du roc sur lequel vous la voyez encore au dix-neuvième siècle forte et puissante comme au printemps de son âge. Le monde inquiet et souffrant, épuisé de combats, lassé de vos crimes, tourne ses yeux vers elle, elle est sa dernière espérance, elle sera son salut.

Vous ne serez donc pas surpris quelle déploie contre vos attaques impies toute son activité, et en droite raison vous devez vous attendre que chaque prêtre et surtout chaque curé, dans l'exercice de sa sainte mission auprès du peuple, proscrive votre journal comme une peste qui porte la mort en détruisant la foi et toutes les sources de la vie morale ; qu'il refuse les secours de la société, les sacrements, à quiconque favorisera la diffusion de vos poisons, car quiconque travaille contre l'honneur, l'intérêt et la vie de la société, ne saurait prétendre à ses bienfaits, et doit au contraire en être exclus. C'est dans les temples et du haut des chaires qu'elle fait entendre la parole qui réchauffe la foi des faibles, ranime les engourdis, éclaire les aveugles et élargit ses rangs par de nombreuses aggrégations ; c'est dans les temples et du haut des chaires que cette même parole doit jeter le cri d'alarme, séparer le bon grain d'avec le mauvais, les boucs d'avec les brebis et protéger le troupeau contre la contagion. Tout cela est rationnel et juste. Vous noircissez le clergé dans toute la province, vous attaquez son enseignement dans vos feuilles de pestilence que la poste distribue en un clin d'œil dans tout le pays. Le prêtre n'a que la chaire pour faire entendre sa justification et celle de la Religion aux dépens des calomniateurs. Aucune puissance ne peut lui ôter ce droit et ce pouvoir, et il doit en user, avec l'aide de la charité, sans écouter les suggestions de la timidité humaine. *Canes muti, non valentes latrare, videntes vana et amantes somnia.* Isaie, 36. Ce n'est pas au clergé catholique que peuvent s'appliquer ces paroles du prophète, car il s'est toujours montré sur la brèche, quand l'impiété, cette fille hideuse de satan, s'est ruée sur l'édifice sacrée de la Religion, pour l'abattre. Les persécutions, les prisons, les cachots, les chaînes, le sang des martyrs, les contagions, les pestes, l'exile et les angoisses sont des fleurs qu'il recueille en passant dans le champ de la vie qu'il arrose de ses sueurs, de ses larmes et de son sang ; c'est en cela que reposent ses plus grandes consolations et ses plus douces espérances.

UN AMI DE LA RELIGION.

ERRATA.

Page 1. 2e alinéa, Schwedenberg, lisez : Schwedenborg.
Ditto indécible, lisez, indicible.
Page 10. 2e alinéa. *Au milieu des temps*, lisez : *des loups*.
Ditto assemblés en conseil, lisez, concile.
Page 11. 2de colonne, d'une telle bésace, lisez, bévue.
Page 14. 2de colonne. *Sive judicis*, lisez : *judices*.
Page 15. 2de colonne. S. Jean l'Aumônier, S. Vincent de Paul lisez : S. Jean l'Aumônier ce premier S. Vincent de Paul.
Ditto 2e alinéa, au lieu de : pour abroger le temps, lisez : abréger etc
Page 17. L'histoire est une étude etc. Ces mots sont le commencement du VIe article.
Ditto 2de colonne. Quel est le but de tant de poursuites lisez : *perversité*.
Page 28. 1er col. au 6e alinéa, 3e ligne ; au lieu : de après avoir tente, lisez : après avoir tenté.

1174 X1
65

nple, proscrive votre
porte la mort en dé-
rces de la vie morale ;
la société, les sacre-
, la diffusion de vos
lle contre l'honneur,
, ne saurait prétendre
traire en être exclus.
du haut des chaires
le qui réchauffe la foi
ngourdis, éclaire les
par de nombreuses ag-
mples et du haut des
e doit jeter le cri d'a-
'avec le mauvais, les
protéger le troupeau
cela est rationnel et
rgé dans toute la pro-
nseignement dans vos
oste distribue en un
Le prêtre n'a que la
justification et celle
s calomniateurs. Au-
er ce droit et ce pou-
aide de la charité, sans
la timidité humaine.
vare, videntes vana et
Ce n'est pas au clergé
liquer ces paroles du
montré sur la brèche,
ideuse de satan, s'est
Religion, pour l'abattre.
les cachots, les chai-
contagions, les pestes.
les fleurs qu'il recueille
la vie qu'il arrose de
le son sang ; c'est en
randes consolations et

AMI DE LA RELIGION.

.
ez : Schwedenborg.
ndicible.
mps, lisez : *des loups.*
nseil, lisez, concile.
sace, lisez, bévue.
isez : *judices.*
mônier, S. Vincent de Pau
mier S. Vincent de Paul.
roger le temps, lisez : abrége
te. Ces mots sont le com
but de tant de poursuites
ne ; au lieu : de après avoi